



11 ROMANS
ESTONIENS
EXTRAITS CHOISIS

Estonian Literature  Centre





11 ROMANS
ESTONIENS

EXTRAITS CHOISIS

Publié par le Centre de littérature estonienne

Textes réunis par Antoine Chalvin

Traduits de l'estonien par Antoine Chalvin et Jean Pascal Ollivry

Conception graphique : Asko Künnap

Photos : Eesti Kirjandusmuuseum, Dmitri Kotjuh, Iris Réthy,

Jyri J. Dubov, Piia Ruber, Peeter Langovits

© Tous droits réservés

ELIC, Centre de littérature estonienne, Tallinn 2025

www.estlit.ee

ISBN 978-9916-9368-2-5

11 ROMANS ESTONIENS

EXTRAITS CHOISIS



Ce recueil est publié par le Centre de littérature estonienne (ELIC). Vous y trouverez des extraits traduits en français de onze romans estoniens. Ce volume vise à faire découvrir aux lecteurs francophones des œuvres qui n'ont pas encore été publiées en français.

Pour toute question concernant les droits de traduction, merci de vous adresser au Centre de littérature estonienne :
estlit@estlit.ee

De plus amples informations sur les livres et les auteurs estoniens sont disponibles sur le site Internet du Centre de littérature estonienne, à l'adresse suivante :
www.estlit.ee

A. H. Tammsaare	9
LA VIE ET L'AMOUR	
Karl Ristikivi	27
LA NUIT DES ÂMES	
Jaan Kross	43
ENTRE TROIS PESTES	
Arvo Valton	55
LES VOYAGES D'ARVID SILBER	
Maarja Kangro	71
L'ENFANT DE VERRE	
David Vseviov	87
AUTOBIOGRAPHIE : les deux premières semaines	
Mudlum	101
PAS SEULEMENT MA TANTE ELLEN	
Tauno Vahter	113
LES ONZE FUITES DE MADIS JEFFERSON	
Eva Koff	131
SOMMEIL LUCIDE	
Mehis Heinsaar	145
LA TRIBU DISPARUE	
Meelis Friedenthal	159
AUTOUR D'UN POINT	



A. H. TAMMSAARE

LA VIE ET L'AMOUR

A. H. TAMMSAARE (1878-1940) est le plus grand prosateur estonien de l'entre-deux-guerres, principal représentant d'un réalisme psychologique et philosophique qui aspire à comprendre l'homme dans sa complexité et ses contradictions. Son œuvre majeure est le roman en cinq volumes VÉRITÉ ET JUSTICE (*Tõde ja õigus*), traduit dans de très nombreuses langues, dont le français. Le reste de son œuvre, riche de romans magistraux devenus des classiques en Estonie, reste encore à découvrir en France.



A. H. Tammsaare

ELU JA ARMASTUS

Noor-Eesti 1934, 384 p.

Traductions : allemand,

letton, russe, tchèque,

lituanien, arménien, bulgare

LA VIE ET L'AMOUR est un roman psychologique qui analyse minutieusement une relation amoureuse déséquilibrée aboutissant à un échec, thème récurrent dans l'œuvre de Tammsaare. Le récit épouse habilement les points de vue contradictoires des différents personnages.

Le personnage principal est Irma Vainu, une jeune fille de la campagne qui part tenter sa chance à la ville. Heureuse d'échapper à une vie étriquée et à son prétendant Eedi, elle loge d'abord chez sa tante, puis trouve un emploi de gouvernante chez un riche homme d'affaires célibataire, Rudolf Ikka, qu'elle finit par épouser. S'ensuit une période heureuse, au cours de laquelle les

jeunes mariés commencent leur vie commune. Rudolf, qui menait jusqu'alors une existence très volage, espère que l'amour d'une jeune femme pure pourra le faire changer. Mais il s'en révèle finalement incapable, l'amour d'Irma, quant à lui, devient de plus en plus total. Elle est prête à toutes les concessions : renoncer à avoir des enfants, car Rudolf est stérile, renoncer à la fidélité de son mari, et même renoncer à lui déclarer son amour. Rudolf décide pourtant de la quitter. Irma veut alors mettre fin à ses jours. Sa tentative de suicide échoue, car Eedi, qui l'avait suivie en ville, la découvre à temps et la conduit à l'hôpital. Furieux contre Rudolf, Eedi se rend chez lui et lui tire dessus. Avant de mourir, Rudolf a le temps de rédiger une note dans laquelle il demande que personne ne soit soupçonné de l'avoir tué.

Ce livre est l'une des œuvres les plus importantes du réalisme psychologique estonien. Il a été traduit jusqu'à présent en sept langues (letton, russe, arménien, bulgare, lituanien, tchèque, allemand).

LA VIE ET L'AMOUR

Début du roman, p. 5-16 de l'édition de 1984

Irma Vainu avait déjà dix-neuf ans lorsqu'elle acheva, au printemps, ses études au lycée de sa bourgade natale. Comme elle avait fait sa confirmation ce même printemps, elle put recevoir son brevet vêtue de la robe blanche qu'elle portait donc, en cet instant capital, pour la deuxième fois seulement. Il flottait encore autour de cette robe comme un arôme de bénédiction, d'église, et la clôture de sa scolarité apparaissait presque, de ce fait, comme un rite sacré.

Elle n'avait qu'un seul regret, mais un regret amer : l'absence de roses rouges à épingler sur sa robe, car il n'y avait nulle part, dans le village, où les trouver. Ou s'il y avait eu moyen tout de même, ç'aurait été à des conditions auxquelles Irma ne pouvait se résoudre : il lui aurait fallu, pour prix de ces roses, se gager elle-même. De fait, le soir précédant ce jour important, elle avait croisé Eedi, le garçon de la ferme de Kalmu, et celui-ci lui avait demandé :

« Irma, tu sais que la demoiselle Kase aura demain une rose sur sa robe ?

— Je sais, oui, répondit Irma en évitant le regard du garçon.

— Mais tu sais d'où elle sort, cette rose ? insista Eedi.

— On dit que c'est le fils du pharmacien, répondit Irma.

— Exactement », confirma Eedi, avant d'ajouter d'un air hésitant, alors que la jeune fille commençait déjà à s'éloigner : « Tu ne voudrais pas une rose, toi aussi, pour demain ? » Les paroles du jeune homme sonnaient comme une prière, presque douloureusement.

« Où veux-tu que je la prenne ? » répondit Irma en se tournant de nouveau vers le garçon. Il n'y a que le pasteur et le pharmacien qui aient des roses, et ils ne vont sûrement pas les donner. Tu veux aller les voler ?

— Et alors ? S'il faut les voler, pourquoi pas ? répondit le garçon.

— Je ne veux pas d'une rose volée, déclara la fille.

— Mais si je vais la chercher en ville, tu voudras ? J'irai en vélo. Je voudrais tant y aller, si tu voulais. »

La fille réfléchit, le regard fuyant. Elle finit par dire :

« Eedi, j'aime mieux dire non, parce que j'ai peur que tu aies toujours la même idée en tête.

— Mais plus comme avant, rétorqua le garçon.

— Mais moi, je ne veux plus en entendre parler de ça, ni comme avant, ni autrement.

— Écoute-moi quand même, insista Eedi. Avant, je voulais tout de suite, dès que tu aurais fini l'école, mais maintenant je suis prêt à attendre. Promets seulement qu'un jour, dans un an, dans deux ans, dans trois...

— Je ne promets rien du tout, arrête avec ça, coupa Irma.

— Promets quand même, Irma, supplia le garçon. Promets juste comme ça, laisse-moi espérer encore un peu.

— Pourquoi voudrais-tu que je te mente ?

— Pourquoi pas, si c'est moi qui te le demande ! Crois-moi, Irma, je vais devenir fou si tu ne me laisses aucun espoir. Je suis sûr que si tu devenais ma femme...

— Eedi, épargne-moi ça ! soupira la jeune fille en se remettant à marcher.

— Écoute quand même au moins ce que je veux te dire ! » lui cria le garçon. Et quand la fille s'arrêta de nouveau, tournant à moitié le dos à Eedi, celui-ci ajouta : « Tu sais, Irma, je suis sûr que si nous étions ensemble, je deviendrais quelqu'un de neuf. Je cesserais de boire, et tout ce qu'on dit sur mon compte, ça s'arrêterait d'un coup. Je ne ferais que travailler et penser à toi.

— Un homme sensé pense à lui-même, déclara sentencieusement Irma.

— Mais moi, je ne veux penser qu'à toi, insista le garçon. Je n'ai jamais l'impression de m'aimer moi-même, je n'aime que toi, Irma ! Que toi ! »

Mais pour l'heure, cela n'intéressait pas du tout Irma de savoir qu'Eedi n'aimait qu'elle, aussi renonça-t-elle à la rose qu'il lui proposait. Il n'y aurait donc, le lendemain, que la fille du marchand Kase qui porterait une rose lorsqu'elle viendrait recevoir son brevet du lycée, car son premier amour était le fils du pharmacien. Et toute la nuit, la demoiselle Kase sentit son amour grandir sans limite, tandis qu'elle s'imaginait paraître, seule parmi ses vingt-six camarades de classe à arborer une rose sur la poitrine.

Pourtant, le lendemain, tout devait se passer autrement que dans les rêves de la fille du marchand : le grand jour venu, elle n'était pas seule à avoir une rose sur sa robe, il y avait aussi Valve, la fille du fermier de Kalmu. Par-dessus le marché, tout le monde jugea, sans même prendre la peine de baisser la voix, qu'à côté de la rose de la fille de la ferme, celle de la fille du marchand n'était pas grand-chose. Et cette dernière sentit soudain le fils du pharmacien rapetisser à ses yeux aussi rapidement qu'avait grandi, pendant la nuit, son amour pour lui, et devant ce désastre inattendu, elle ne put retenir ses larmes. Il en aurait été tout autrement si elle s'était rendu compte qu'au fond, le coupable n'était pas le fils du pharmacien, mais bien le premier amour, sentiment si fragile qu'il suffit d'une guerre des roses pour le vaincre.

Dans son grand malheur, la fille du marchand était presque prête à croire que le fils du pharmacien l'avait trompée de la façon la plus révoltante, réservant sa plus belle rose à la fille de Kalmu et ne lui donnant, à elle, qu'une rose de second choix, tout juste bonne à jeter au milieu de la route, là où passaient les automobiles et les charrettes des paysans.

Irma avait ses propres idées sur la jolie rose de Kalmu Valve, et si quelqu'un avait été d'un avis différent, elle aurait soutenu mordicus que son explication était la seule possible. La rose de Valve était en réalité destinée à elle, à Irma, mais comme elle l'avait refusée, Eedi l'avait donnée à sa sœur — aux dépens d'Irma, bien

entendu, pour la provoquer, comme pour lui dire : même si tu ne m'aimes pas, moi je t'aime quand même. Et tu ne peux pas m'empêcher d'épingler mon amour, avec cette rose, sur la poitrine de ma sœur. En se disant cela, Irma sentait, contre son gré, le bien-être et la chaleur envahir sa poitrine, comme si l'amour s'insinuait là aussi.

Mais lorsqu'elle sortit de l'école en même temps que ses camarades, elle vit sur le bord de la route, debout à côté de son vélo, Kalmu Eedi qui tenait une brassée de roses rouges, le col de chemise ouvert sur sa poitrine luisante de sueur.

« Excuse-moi, je suis en retard, je n'ai pas réussi à faire plus vite, déclara le garçon en tendant les roses à la jeune fille qui le regardait sans comprendre, son brevet roulé entre les mains. Je te les apporte juste comme ça, pour rire, pour voir si tu vas les accepter ou pas. »

Sur ces derniers mots, le visage du garçon se tordit en une sorte de sourire misérable et plaintif.

« Je n'ai pas envie de rire, pour l'instant », répondit Irma, se fâchant sans savoir pourquoi, et, sans envisager un seul instant de prendre les roses qui lui étaient offertes, elle se tourna pour rejoindre ses camarades, tout en se disant : la rose de Valve ne vient donc pas de son frère, puisqu'il vient juste d'arriver avec les siennes...

Avant qu'elle eût pu poursuivre cette idée, Eedi la dépassa en vélo et balança les roses à ses pieds, si près d'elle qu'en essayant de les éviter, Irma faillit trébucher et tomber.

Que faire ? Ramasser les roses ? Non ! Une fois jetées à terre, qu'elles y restent, ce n'était pas elle qui irait les ramasser. Et elle se remit à avancer.

Mais en levant les yeux vers le cycliste, elle s'aperçut que celui-ci était déjà loin et qu'il pédalait à toute vitesse, sans même regarder en arrière pour voir ce que devenaient les roses répandues.

Irma s'arrêta. Ne devrait-elle tout de même pas les ramasser ? Une, au moins, la plus belle ? D'ailleurs, Eedi n'avait-il pas déclaré qu'il les avait apportées juste comme ça ? Pour rire ! Et si elle en

ramassait une pour rire ? Oui, juste pour rire.

Irma revint donc sur ses pas et ramassa les roses, pour choisir la plus belle. Hélas, elles étaient toutes belles pareillement, et elle ne savait pas laquelle prendre, lesquelles laisser. Toujours hésitante, elle rejoignit ses camarades et, pour se tirer de cette situation pénible, elle donna une rose à chacune, n'en gardant qu'une seule pour elle-même.

Mais elle ne l'épingla pas sur sa poitrine, pour prévenir tout malentendu au cas où Eedi aurait vent de la chose, et elle la garda simplement à la main, comme s'il s'était agi d'une banale fleur des champs cueillie distraitemment sur le bord du chemin. En effet, pour Irma, il y avait une grande différence entre tenir une rose rouge à la main ou la poser sur sa robe blanche, sur sa poitrine, là où se trouvait le cœur, et dans le cœur, l'amour. Oui, il n'y avait d'amour dans le cœur que lorsqu'on s'épinglait une rose rouge sur la poitrine. Mais il n'y avait pas d'amour dans le cœur d'Irma. Certaines de ses camarades en étaient, elles aussi, dépourvues, mais toutes, du moins, en rêvaient. Irma, elle, n'avait aucun rêve d'amour, ou alors d'un amour pour quelque chose de lointain et d'inaccessible, qui existait peut-être quelque part dans le vaste monde.

Toutes les lycéennes étaient cependant curieuses de savoir d'où Kalmu Valve tenait cette rose qui avait causé les larmes de la fille du marchand. Qui la lui avait offerte ? Avait-elle donc un amour secret, un soupirant caché ? Valve elle-même ne révélait rien du mystère de sa rose, et elle se contentait d'arborer un sourire rusé et victorieux, de sorte que ses camarades durent, bon gré mal gré, se rendre à l'évidence : c'était certainement quelque amour secret, cela seul pouvait donner à la jeune fille cet air triomphal.

Leur surprise et leur déception furent grandes lorsque, le même jour encore, l'énigme se dénoua de la façon la plus banale et la plus prosaïque qui soit. En effet, la joie d'avoir achevé leur scolarité les avait rendues mélancoliques et leur creusait le cœur d'un vide insolite. Comme d'un commun accord, elles finirent

par se diriger toutes vers le cimetière aux croix moussues et aux sépultures séculaires, pour y trouver quelque consolation. Mais avant qu'elles fussent parvenues à la porte de l'enclos, la femme de chambre sortit du presbytère pour échanger quelques mots avec la demoiselle de Kalmu. Lorsque celle-ci s'écarta tandis que ses camarades continuaient à avancer, ces dernières entendirent clairement la domestique interroger Valve à pleine voix :

« Alors, mademoiselle, laquelle a reçu les *plaudissements*, vous ou la demoiselle Kase ? Madame a hâte de le savoir.

— Dites à votre maîtresse que la rose de mademoiselle Kase n'était rien du tout à côté de la mienne, et qu'elle en a été si irritée que... voyez, elle n'est même pas avec nous, elle a couru chez elle en se frottant les yeux, expliqua Valve.

— Vraiment ! s'exclama la femme de chambre. Alors elle s'est tout bonnement mise à pleurer, quoi !

— Elle s'imaginait visiblement qu'elle serait la seule à avoir une rose, et tout d'un coup, voilà que moi aussi !

— C'est notre dame qui va être contente en entendant ça ! s'écria la femme de chambre. Elle aime tellement ses roses, comme si elles étaient vivantes ! »

Du coup, tout s'éclaircissait : la rose de Valve provenait du presbytère. Irma fut très surprise de ne pas avoir deviné cela toute seule, elle qui connaissait pourtant bien les relations entre la ferme de Kalmu et le presbytère. La fille du boulanger se fit le même reproche, car elle aurait pourtant dû savoir que lorsque quelque chose se tramait chez le pharmacien, on ne restait pas assis les bras croisés au presbytère. Et vice-versa.

C'étaient là de vilaines pensées, et même tout à fait injustes. Toutes le comprirent immédiatement lorsque Kalmu Valve expliqua, maintenant sans détours, comment la rose de la femme du pasteur s'était retrouvée sur sa robe. La dame avait choisi la plus belle de toutes ses roses et l'avait épinglée de ses propres mains là où elle se trouvait encore. Et il fallait aussi entendre ce qu'elle avait dit à cette occasion ! Elle avait souhaité que cette rose rappelât à la demoiselle de Kalmu de tourner, dans les moments

importants, ses pensées vers le Bon Dieu et vers les gens de bien. Voilà ce qu'avait déclaré la femme du pasteur en fixant sa plus belle rose sur la poitrine de Valve. Et toutes trouvèrent que c'étaient de belles et sages paroles.

Irma se les répétait encore tout bas en marchant, seule, vers chez elle. Le temps était chaud et ensoleillé. La quasi-totalité du ciel était sans le moindre nuage. Ce n'est qu'une fois qu'elle eut dépassé les maisons de la bourgade, lorsqu'elle déboucha sur la colline couverte de champs, d'où le regard embrassait un horizon plus large, que de rares masses nuageuses commencèrent à apparaître au sud-ouest, mais qui semblaient si tranquilles, et comme libérées du temps et de leur entourage, qu'Irma en éprouva une palpitation douloureuse dans la poitrine. Jamais encore elle n'avait su que les nuages lointains qui bordaient parfois le ciel bleu pussent lui faire mal dans la poitrine, comme la naissance d'un premier amour.

Le cœur gros, elle arriva enfin chez elle en ayant complètement oublié que ce jour était celui qu'elle avait attendu avec une telle impatience, le jour où les portes du monde devaient enfin s'ouvrir devant elle.

« Alors, ma fille, tu n'es pas heureuse d'être débarrassée de l'école ? demanda sa mère.

— Ah, maman, la joie me rend mélancolique, répondit Irma.

— Où as-tu eu cette rose ?

— Quelle rose ? demanda la fille avec un air d'incompréhension, car elle l'avait complètement oubliée. Ah, celle-là... c'est juste comme ça, pour rire.

— Mais qui donc te l'a donnée ?

— Je l'ai prise moi-même, répondit Irma.

— Et où est-ce que tu trouves des roses à prendre comme ça, demanda sa mère.

— Par terre, sur la route, expliqua la fille. Il y en avait tout un tas, mais j'ai donné les autres à mes camarades, je n'ai gardé que celle-ci.

— Te voilà qui mens maintenant en plein jour ! dit la mère.

— C'est la pure vérité, insista Irma.

— Et comment ces roses se sont-elles donc retrouvées sur la route ? demanda la mère, de plus en plus curieuse.

— C'est bien toute la question, comment elles se sont retrouvées là, pensa Irma tout haut.

— Ce n'est quand même pas Eedi ?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Et d'où est-ce qu'il les sortait ?

— Il les a rapportées de la ville, en vélo... pour moi, expliqua Irma.

— Et tu les as refusées ?

— Il en demandait trop cher.

— Alors il les a jetées par terre, c'est ça ?

— Il les a jetées à mes pieds et il a filé sur son vélo.

— Et pour finir, tu les as quand même ramassées ?

— Je les ai ramassées et je les ai partagées avec les autres, je n'ai gardé que celle-là pour moi, et seulement parce qu'à la fin il m'avait donné les roses comme ça, sans contrepartie.

— Et tu ne les as quand même pas acceptées ? s'étonna la mère.

— Il a dit que c'était pour rire ! Qu'il les avait apportées juste pour rire ! Est-ce que je ne suis vraiment qu'une plaisanterie, pour lui ?

— Ah, tu n'es qu'une enfant, et une sottise ! s'écria la mère. Tu as passé la moitié de ta vie à étudier et à travailler, mais ça ne t'a pas rendu plus maline. Au contraire, tu deviens de plus en plus bête. Quand un garçon plaisante, ça veut dire qu'il est sérieux. Quand ton pauvre père était encore jeune, il plaisantait tellement que je n'ai jamais saisi à quel moment c'était devenu sérieux. Les garçons sont comme ça. Et je n'arrive toujours pas à comprendre ce que tu as contre Eedi.

— C'est un ivrogne, dit Irma, mais d'un air de ne pas croire elle-même ce qu'elle disait.

— Ma petite fille, ce n'est pas du tout un ivrogne, il boit juste de temps en temps. Et qui veux-tu donc qui boive tout cet alcool que nos distilleries fabriquent et qu'on détourne en cachette ?

Quand même pas les femmes ? Pas les bœufs, non plus, ni les chevaux ! C'est forcément les hommes, nos hommes. Et écoute bien ce que je vais te dire : une femme comme il faut peut toujours s'en sortir, même avec un mari ivrogne. Après tout, l'homme ne nait pas ivrogne, alors il n'y a pas de fatalité non plus à ce qu'il meure ivrogne.

— Pour ce que ça me fait, Kalmu Eedi peut bien mourir ivrogne, ce n'est pas moi qui irai le soigner, déclara Irma.

— Mais le vieux Kalmu prétend que c'est toi qui as fait de son fils un ivrogne, dit sa mère.

— Et tu crois qu'il accepterait une fille d'ouvrier dans sa famille, simplement parce qu'elle a terminé le lycée ? demanda Irma d'un ton de défi.

— Non, ma petite fille, ce n'est pas du tout cela qu'il pense, répondit la mère. Il pense que maintenant, cette fille d'ouvrier ne convient plus à son fils, parce qu'elle est trop raffinée, trop instruite, et qu'à son avis ce n'est pas une bonne chose qu'une femme soit plus instruite que son mari. J'ai beau lui dire que l'instruction qu'on reçoit à l'école ne mène nulle part, que ce n'est rien de plus que la sagesse des livres, il n'en démord pas, ça ne lui plaît pas. D'après lui, de nos jours, c'est l'instruction des femmes qui pousse les hommes à boire.

— Évidemment, ce n'est pas convenable que la fille d'ouvrier finisse son lycée alors que le fils de la ferme a quitté la classe au bout de deux ans pour aller battre le fer ou l'affûter, ironisa Irma.

— Tu dis vraiment n'importe quoi, répliqua alors sa mère. Tu t'imagines vraiment que j'aurais eu, à moi toute seule, les moyens nécessaires pour te faire faire de telles études, si le père Kalmu ne m'avait pas aidée ?

— Maman, arrête avec cette histoire, répondit Irma, excédée. Tu ne dis cela que pour me jeter dans les bras d'Eedi. Si seulement j'arrivais à comprendre la vraie raison pour laquelle tu cherches à tout prix à me marier ! Surtout au moment où le monde entier s'ouvre à moi. Je pourrais même aller en Angleterre, si je voulais, j'irais avec Kase Hilde.

— À ce qu'on dit, pourtant, elle avait une telle soif de son homme qu'elle n'a même pas pu attendre d'avoir terminé l'école, dit la mère.

— Mais aujourd'hui, elle a dit qu'elle partait en Angleterre, que c'était décidé, assura Irma.

— Alors, c'est que son gars l'a laissée tomber pour de bon, conclut la mère. Une fille sensée ne ferait jamais ça, sinon.

— Non, Robi est fou amoureux d'elle, c'est Hilde qui ne veut plus de lui, répondit Irma.

— Elle espère trouver mieux en Angleterre, c'est ça ? demanda la mère.

— Elle ne va pas en Angleterre pour y chercher un mari, répondit Irma.

— Mais pour chercher quoi, alors ? s'écria la mère. Qu'est-ce que vous cherchez donc, dans la vie ? Crois-moi, ma chère enfant, une jeune fille ne peut rien trouver de mieux qu'un mari.

— Et des enfants, bien sûr ! renchérit Irma.

— Précisément, ma fille, acquiesça sa mère. Et si tu as de l'argent, tu peux sans doute aller où ton envie te mène, mais pas si tu es pauvre. Et même si tu y arrivais, de toute façon, ce serait pour trouver quoi ? Encore du travail et de la peine. Il vaut cependant toujours mieux trimer chez soi qu'à l'étranger. Le père Kalmu a quand même bien la tête sur les épaules, même le pasteur lui accorde sa considération. Eh bien, tu sais ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit que je devrais te dire de ne pas aller courir le monde au petit bonheur...

— Mais de rester vivre bien sagement sur son lopin de terre, dans la hutte de son ouvrier, parce qu'il ne veut pas manquer de bras pour la ferme, compléta Irma, mi-figue mi-raisin.

— Non ma fille, ce n'est pas ce qu'il dit, répliqua la mère, il dit qu'Eedi pourrait aller un an ou deux en ville pour se former...

— Et moi, je resterais à Kalmu pour l'attendre, c'est ça ? coupa Irma.

— Comme tu voudrais, répondit la mère. Tu pourrais rester ici ou aller à la ville avec Eedi, puis vous reviendriez, parce que le

père projette de racheter pour Eedi la forge du vieux Kärp, avec tout son outillage. Dans ces conditions, vous auriez vraiment de quoi vivre et élever vos enfants. Justement, Kärp raconte déjà depuis longtemps qu'il veut s'arrêter, qu'à son âge il en a assez de travailler. Après tout, il est assuré de ne pas mourir de faim, même s'il se tourne les pouces. Mais le vieux Kalmu ne trouverait rien à redire si Eedi arrivait à se débrouiller en ville, il pourrait aussi bien décider d'y rester. Après tout, comme il le dit lui-même, l'atelier du vieux Kärp n'est pas la seule chose au monde qu'on puisse acheter avec de l'argent. Voilà ce qu'il pense, le père Kalmu, ce n'est pas du tout ce que tu crois.

— Maman, ça fait combien de temps déjà que tu t'efforces de me marier à Eedi ? demanda alors Irma. Aussi loin que je m'en souviens, tu n'as jamais parlé que de ça, comme s'il ne pouvait pas y avoir de plus grand bonheur au monde.

— De fait, il n'y en a pas, dit la mère avec conviction.

— Tu raisones d'après toi, maman, mais moi je ne suis pas toi, protesta Irma. Tu trouves visiblement le père Kalmu à ton goût, et tu en conclus qu'Eedi doit me plaire pareillement. Mais justement, il ne me plaît pas. Il ne me plaît pas, déjà, parce que nous nous connaissons depuis que nous sommes tout petits, nous avons grandi ensemble. On se connaît trop bien, voilà.

— Quand tu étais petite, tu étais plus sage que maintenant : à l'époque, tu n'aimais que les jouets vieux et familiers. Plus tu les avais bousculés, plus tu t'y habituais, plus tu les aimais.

— Mais je n'ai jamais bousculé Eedi, pourquoi veux-tu que je le trouve familier ou aimable ?

— Et puis quoi encore ? s'exclama la mère. Ne serait-ce qu'aujourd'hui ! Ou tu crois qu'un homme ne se sent pas bousculé, quand on le pousse à jeter par terre les roses qu'il est allé chercher à des dizaines de verstes ?

— Mais je les ai ramassées, se défendit Irma.

— Heureusement que tu as au moins eu ce petit peu d'amour.

— Quoi ! Quel amour ? s'écria Irma. Je n'ai certainement pas fait ça par amour. J'ai juste eu de la peine pour ces roses. Si à leur

place c'est Eedi qui avait été étendu sur la route, crois-moi, je ne serais pas allée le ramasser pour le garder. N'importe qui aurait pu le prendre, si on m'avait demandé mon avis. Je n'ai que faire d'un pareil va-nu-pieds.

— Oh, la fille de l'ouvrier de Kalmu est devenue bien hautaine, ironisa la mère. Le fils de la ferme est un va-nu-pieds, et sa mère une pauvre.

— Ne raconte pas d'histoires, maman, protesta Irma. Jamais je ne t'ai traitée de pauvre.

— Réfléchis bien, ma petite fille, réfléchis bien, peut-être bien que si.

— Non, jamais ! insista Irma. Je n'ai jamais pensé, et encore moins dit, une chose pareille.

— Et qu'est-ce que tu m'as dit, pas plus tard qu'au printemps dernier, avant que la neige ait fondu, quand il y a eu cette grande fête où tout le monde a été invité, sauf toi ? Qu'est-ce que tu m'as dit, alors ?

— Je ne t'ai rien dit du tout, j'ai juste remarqué qu'évidemment personne n'allait m'inviter, parce qu'après tout, ma mère est la femme de l'ouvrier. C'est tout. Mais c'est la vérité, non, que tu es la femme de l'ouvrier, tout le monde t'appelle comme ça.

— Non, ma chère fille, justement, tout le monde ne m'appelle pas comme ça. Et même si c'était le cas, ça ne voudrait pas dire que ma propre enfant doive en faire autant. Mais toi, tu trouves ça normal, hein ? Surtout quand, par-dessus le marché, l'enfant est allée à l'école, que sa mère lui a fait faire des études grâce à l'aide de personnes généreuses.

— Chère maman, dit Irma sur un ton conciliant, c'était évidemment stupide de ma part de m'être exprimée ainsi, mais sur le coup j'étais tellement en colère, c'est pour ça. Et tu as gardé ça sur le cœur tout ce temps ? Tu comprends quand même bien que je ne pensais pas à mal, que j'ai parlé seulement par dépit.

— Aujourd'hui encore, je n'en suis toujours pas certaine, dit la mère. Après tout, tu viens juste de traiter quelqu'un de va-nu-pieds.

— Mais Eedi est un va-nu-pieds ! s'écria Irma. Regarde un peu dans quel état il rentre le soir.

— Si c'est comme ça, alors je dois toujours être à tes yeux la femme de l'ouvrier, puisqu'après tout, tout le monde peut voir que c'est réellement ce que je suis.

— Attends encore quelques années, maman, et ce ne sera plus le cas, déclara Irma avec conviction. Aussi vrai que j'ai terminé l'école aujourd'hui, je veux aussi faire en sorte que tu ne sois plus une femme d'ouvrier.

— Ne te tracasse pas de ça, ma petite fille, dit la mère. Ne te préoccupe pas de moi, occupe-toi plutôt de toi. J'ai vécu jusqu'à aujourd'hui, j'y arriverai bien encore demain. Inquiète-toi plutôt de ta vie à toi. La vie, ce n'est pas l'école, où les autres paient pour toi et veillent sur toi : dans la vie, chacun paie pour soi-même, chacun veille sur soi-même. Et si je t'ai parlé de cette histoire de femme d'ouvrier, ce n'est pas par dépit — qu'est-ce qu'une parole en l'air peut faire au cœur d'une vieille personne ? Le cœur d'une vieille femme, à plus forte raison d'une vieille femme d'ouvrier, est aussi piétiné qu'une pauvre guenille, on lui a balancé tant de vacheries, toute sa vie durant, que plus aucune parole n'y reste accrochée, sauf la parole de Dieu, à l'église ou à la maison de prière. Un cœur jeune, en revanche, c'est une autre affaire, et c'est pour ça que je te raconte cette histoire. Ce jour-là, vois-tu, le jour de cette grande fête, ce n'est pas parce que je suis la femme de l'ouvrier qu'on ne t'a pas invitée, c'est...

— Pourquoi, alors ? demanda Irma, presque tremblante, comme si elle craignait quelque chose.

— C'est à cause de toi, dit sa mère. On ne voulait pas de toi.

— C'est ce qu'ils disent après coup ! s'écria Irma, énervée. Et tu crois à ces mensonges !

— Je ne vois pas où est le mensonge, quand on explique que les Kase devaient choisir — toi, ou Eedi et Valve — parce qu'il n'était pas possible d'inviter l'une en même temps que les deux autres si on ne voulait pas de disputes.

— Tu vois bien, s'exclama Irma, défiante, quand il faut choisir,

c'est toujours le fils du fermier et sa sœur, pas la fille de l'ouvrier. C'est précisément ce que je te disais.

— Non, ma fille, quand il faut choisir, on préfère toujours ceux qui s'entendent bien avec tout le monde, pas celle qui arrive toutes dents dehors.

— De mieux en mieux, une fille d'ouvrier, ça arrive toutes dents dehors ! s'écria Irma d'un ton mauvais.

— Pas une fille d'ouvrier, toi, ma chère, expliqua sa mère. Tu as une si haute idée de toi que plus rien n'est assez bien à tes yeux. Tu te crois meilleure que tous ces fils et filles de fermiers, et filles de marchands, réunis.

— Et c'est la vérité : personne n'a terminé l'école avec un meilleur bulletin que moi, dit Irma avec aplomb.

— Mais ce meilleur bulletin ne t'a pas empêchée de rentrer à la hutte de l'ouvrier, parce que tu n'as que là où aller, dit la mère.

— Ça ne durera pas, attends un petit peu, j'ai la vie devant moi, annonça Irma avec confiance.

— Alors attendons, concéda la mère. Mais qu'est-ce que tu penses réussir à faire, ici ?

— Ici, rien, répondit Irma. Il n'y a rien à faire pendant l'été, il faut attendre l'automne — alors, j'irai à la ville.

— Tu veux donc passer tout l'été à ne rien faire ? demanda sa mère, comme si elle ne comprenait pas.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Irma. Je devrais peut-être m'engager cette année comme journalière pour Kalmu ?

— Kalmu ou ailleurs, c'est à voir, dit la mère, mais, mon dieu, oui, tu ne peux pas rester à traîner pendant les beaux jours. Comment feras-tu pour aller en ville cet automne si tu ne gagnes rien pendant l'été ? Ta tante peut t'offrir un coin pour dormir, bien sûr, mais il faudra toujours que tu te nourrisses et que tu t'habilles. »

Ces paroles ramenèrent brutalement Irma sur terre. De nouveau s'élevèrent devant ses yeux les lointains nuages qu'elle avait tout à l'heure regardés avec un ébranlement douloureux dans le cœur. Et il lui sembla soudain comprendre pourquoi des

nuages pouvaient, parfois, faire si mal. Mais elle n'aurait pas été capable de l'expliquer par des mots, ni à elle-même ni aux autres. Pourtant, désormais, elle connaissait, ou elle pressentait, la raison pour laquelle naissait dans le cœur une tendre douleur lorsque le ciel était clair et que, par-delà les forêts et les champs, par-delà les marais et les tourbières, des nuages solitaires flottaient comme dans une paix éternelle.

« Tant qu'à faire, autant Kalmu, dit enfin Irma.

— Je crois aussi, à quoi bon chercher ailleurs, acquiesça sa mère. Le père fera peut-être aussi travailler Valve, comme ça vous seriez deux qui se connaissent.

— Je préférerais être seule, dit Irma.

— Ah, ma petite fille, ma petite fille ! » soupira la mère.

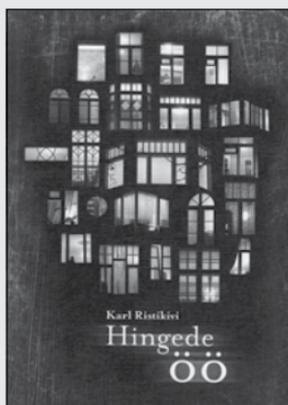
Traduit de l'estonien par JEAN PASCAL OLLIVRY



KARL RISTIKIVI

LA NUIT DES ÂMES

KARL RISTIKIVI (1912-1977), réfugié en Suède en 1944, fut le plus grand romancier de la littérature estonienne en exil. Il est l'auteur de nombreux romans historiques inspirés par diverses périodes de l'histoire européenne, du moyen âge au XX^e siècle. LA NUIT DES ÂMES, considéré comme son chef-d'œuvre, occupe une place singulière dans son œuvre.



Karl Ristikivi
HINGEDE ÖÖ

Eesti Kirjanike Kooperatiiv

1953, 307 p.

Traductions : allemand,
finnois, russe, danois

Un soir de 31 décembre, le narrateur erre dans les rues d'une grande ville, étranger à la foule. Peu avant minuit, il aperçoit une porte ouverte donnant sur le hall éclairé d'une maison. Il entre et arrive dans une salle où se déroule un concert de piano. Une jeune fille se dirige vers lui et lui adresse la parole comme si elle le connaissait depuis longtemps. Elle lui dit que quelqu'un l'attend et lui demande de la suivre... Ainsi commence sa longue errance dans cette maison mystérieuse où le temps et l'espace semblent obéir à d'autres lois. Passant de pièce en pièce, croisant à plusieurs reprises des personnages énigmatiques qui se présentent à lui sous des noms et des apparences différents, il découvre peu à peu qu'il se trouve dans la maison d'un mort.

Sa déambulation s'accompagne d'un sentiment d'angoisse, d'étrangeté au monde et de culpabilité, qui culmine avec la découverte de la pièce centrale, où repose, dans un cercueil ouvert, la dépouille du maître de maison. Il arrive ensuite dans une salle d'audience où il assiste à un étrange procès. Comparaisent successivement six « témoins » qui sont traités comme des accusés. Chacun doit répondre d'un péché capital, mais le narrateur a le sentiment que le véritable accusé n'est autre que lui-même. De fait, c'est lui qu'on appelle à la barre pour témoigner du septième et dernier péché : la paresse. Coupable de s'être introduit dans un monde auquel il n'appartient pas, il est condamné à être expulsé de la maison. Il quitte de lui-même la salle et traverse à nouveau la chambre mortuaire où le cercueil est à présent vide. Après une longue montée par l'ascenseur, il débouche dans la rue par laquelle il était venu. La nouvelle année vient de commencer.

LA NUIT DES ÂMES est une œuvre majeure de la littérature estonienne du XX^e siècle, une longue énigme métaphysique, déroutante, rebelle à tout système et à toute interprétation, mais fascinante par les images et les mystères qu'elle met en œuvre. L'ouvrage a été traduit en allemand, en danois, en russe et en finnois.

LA NUIT DES ÂMES

Extrait, p. 70-80 de l'édition de 1991

No! I am not Prince Hamlet, nor was meant to be.

T. S. Eliot

Fus-je surpris de découvrir que la porte conduisait dans une salle de bains ? Si je devais choisir entre la surprise et la déception, je choisirais certainement la première. Mais, en l'occurrence, ma surprise fut singulièrement atténuée par le fait que, devant le miroir, se tenait une figure connue. Il s'agissait du jeune homme que j'avais vu sur le tableau, exactement dans la même position et occupé à la même activité. Un gaillard assez jeune en pantalon de pyjama, torse nu, qui se rasait debout devant la glace, le dos tourné vers la porte.

Je m'excusai et voulus sortir de la pièce à reculons, mais l'obscurité qui se tenait en embuscade derrière moi me faisait peur, de sorte que je m'arrêtai à la porte. Le jeune homme ne se laissa pas déranger dans son opération, ce qui était compréhensible étant donnée la gravité du rituel. D'autant plus qu'il ne se rasait pas avec un rasoir de sécurité, mais avec un antique coupe-choux.

La salle de bains était vaste et semblable à celles de mon pays. C'est-à-dire qu'elle ne faisait pas en même temps office de toilettes, particularité qui, dans ce pays-ci, m'a toujours indisposé, pour des raisons tant esthétiques que pratiques. L'air dans la pièce était voilé de gris par la vapeur, qui se déposait comme une couche de brume sur le miroir et les robinets métalliques. Pour cette raison, je ne distinguais pas clairement le visage du jeune homme en train de se raser, sans compter que ses joues étaient

encore masquées en grande partie par une couche de mousse blanche. Je reconnus pourtant aussitôt, à vrai dire surtout grâce à mon intuition, le garçon qui était assis à côté de moi pendant le concert et qui était parti si précipitamment. Je n'aurais d'ailleurs pas pu le reconnaître autrement que par l'intuition, car je ne me souvenais pas très bien de son visage, que je n'avais jamais pu voir de face, puisqu'il était assis à côté de moi.

Je m'excusai une fois de plus et voulus lui expliquer pourquoi je ne pouvais pas m'en aller. Mais je me sentis soudain si ridicule, la situation était si invraisemblable que j'y renonçai.

Il se pencha alors au-dessus du lavabo et se rinça le visage. Bien qu'il fût assez chaud dans la pièce, ses épaules tremblaient comme s'il avait froid, mais cela pouvait être aussi un frisson de plaisir, au moment où l'eau froide évacuait de sa peau les vestiges de l'âge qui l'assailait. Il tendit ensuite le bras derrière lui, comme s'il attendait que je lui passe une serviette. Comme je ne réagissais pas immédiatement, il se retourna et son visage s'éclaira d'un sourire, à la fois sous l'effet de la surprise et de l'aménité qu'on adopte à la vue d'un inconnu.

« Ah, c'est vous... Pourriez-vous me dire quelle heure il est ? Je ne vois pas ma montre car le verre est embué. »

Je regardai ma montre, mais elle était également si embuée que je ne distinguai pas les aiguilles.

« Hélas..., commençai-je maladroitement.

— Bon, tant pis..., dit-il rapidement. Je suis terriblement en retard. Je ne me suis pas réveillé à temps et voilà maintenant où j'en suis. Je n'arriverai jamais à m'habiller avant le début de la représentation. Je crains qu'elle ait déjà commencé. Tout cela est si compliqué. C'est la première fois que je dois mettre un frac. C'est un vêtement très élégant, mais difficile à enfiler. Est-ce que vous savez faire un nœud papillon ? Vous pourriez m'aider... [...] J'étais si content quand j'ai entendu que quelqu'un entrerait. Les autres ont tous disparu je ne sais où. Ils auraient pu au moins me réveiller à temps. On dirait qu'il s'est passé quelque chose, mais je ne sais pas exactement quoi. Tout compte fait, ce

n'est pas très grave si je n'arrive pas à l'heure au théâtre. Je pourrai toujours y aller plus tard, le spectacle ne se terminera pas tout de suite. Mais je dois être prêt pour le mariage. Sinon cela fera scandale.

— Le mariage ? Je croyais que c'étaient seulement des fiançailles.

— Alors vous retardez encore plus que moi. Au début, c'est parfois difficile de suivre le cours des événements. Les choses évoluent très vite. Nous ne vivons plus au dix-neuvième siècle. C'est pourquoi il serait très embarrassant que je ne sois pas prêt pour le mariage... Allons bon ! Où ont-ils donc rangé mes sous-vêtements ? »

Pour alléger mon embarras et le sien, j'essayai de poursuivre la conversation sur le même sujet.

« Je suis bel et bien un peu en retard sur mon époque. Je peux donc me tromper. Mais dites-moi, est-ce le mariage de Bella ?

— Bella ?... Ah oui, vous voulez parler d'Amaryllis. C'est bien elle !

— Amaryllis ? comme c'est romantique... Quel est donc son véridique nom, Bella ou Amaryllis ?

— Comme vous voudrez. Vous pouvez aussi lui donner un troisième nom, si vous aimez inventer des noms. »

C'était dit sans méchanceté, mais cela me toucha à un point sensible. J'avais souvent griffonné des noms imaginaires sur une feuille de papier, joué avec des combinaisons de lettres, composé des acrostiches, dans le seul but de retenir un tant soit peu une ombre anonyme, de la soumettre à ma volonté. Mais je ne souhaite pas m'étendre trop longuement sur ce sujet, car j'ai un peu honte. Je m'empressai de poursuivre la conversation.

« J'ai vu Bella il y a très peu de temps et elle n'était pas encore en robe de mariée. Elle ne semblait pas du tout pressée. Elle bavardait tranquillement avec une vieille dame en deuil. Les femmes mettent généralement beaucoup plus de temps pour s'habiller. Et rien ne dit que le marié ait déjà achevé cette partie du rituel. »

Il eut un sourire malicieux, comme celui d'un enfant qui fait semblant de croire au Père Noël.

« Non, le marié est encore bien loin d'être prêt. Car le marié, c'est moi. »

J'eus beaucoup de mal à dissimuler ma surprise. Je pensais jusqu'alors que ce garçon n'avait pas plus de seize ou dix-sept ans, mais en le voyant à présent, je compris qu'il était probablement plus âgé. Habillé, il m'avait paru plus mince et longiligne. Mais ses muscles et les poils sur sa poitrine me donnaient maintenant à penser qu'il avait peut-être plus de vingt ans. Quand il devenait sérieux, son visage perdait son allure enfantine. En luttant contre sa barbe, il s'était coupé au menton et l'on voyait encore à cet endroit une petite goutte de sang rouge foncé. Son inadéquation avec le rôle de marié n'était cependant pas due seulement à son âge.

« Est-ce que Bella n'était pas fiancée avec Allan ?

— Je suis Allan, répondit simplement le jeune homme, sans paraître le moins du monde étonné de mon ignorance.

— Vous me l'apprenez, dis-je. Je pensais que c'était quelqu'un d'autre. Mais ce n'est pas très étonnant, car personne ici ne prend la peine de se présenter. »

Son visage exprima la surprise.

« À quoi bon se présenter ? C'est tout à fait inutile. Nous sommes tous ici de vieilles connaissances. »

C'était là une explication très simple, qui me permettait aussi de comprendre pourquoi il m'avait adressé la parole comme s'il me connaissait déjà. Cela expliquait peut-être aussi le fait que j'avais pu circuler dans cette maison avec une telle facilité, sans devoir répondre à des questions inquisitrices ni même subir des regards interrogateurs. J'eus pourtant envie de le choquer un peu.

« Tous ? Vraiment ? Mais si un parfait étranger se retrouve par hasard dans la maison ? La porte d'entrée est ouverte. Et le dernier soir de l'année les gens ne respectent pas toujours les convenances. »

Il me regarda plus attentivement, mais son regard n'exprimait aucune méfiance à mon encontre. Il était juste un peu surpris de

ce que je venais de dire. Il n'avait visiblement pas pensé à cette possibilité, de même que certaines peuplades, dans des contrées paradisiaques de l'hémisphère sud, n'imaginent pas qu'il puisse exister quelque chose comme le vol. Je vis alors pour la première fois ses yeux, qui étaient marron, bien que ses cheveux fussent plutôt blond clair.

« En effet, dit-il, je n'y avais pas pensé. Je ne crois pas qu'une personne qui se trouve déjà à l'intérieur puisse imaginer que quelqu'un d'autre peut encore entrer. Ce serait assez gênant, à cause du mariage, et plus encore de ce qui aura lieu ensuite. »

Poussé par quelque démon, je me laissai aller à une plaisanterie ambiguë.

« Vous craignez que cet hypothétique intrus puisse perturber les plaisirs de votre nuit de noces ? »

Il secoua la tête et devint soudain si sérieux que je fus saisi de honte. Comment avais-je pu faire cette remarque de vieille femme ?

« Non, je pensais à l'enterrement... », dit-il.

J'avais en effet entendu dire que c'était la maison d'un mort. Il était d'ailleurs étrange que cela n'empêchât pas le mariage et que celui-ci fût même prévu avant les funérailles !

« Pardonnez-moi si je vous ai blessé avec cette remarque inappropriée », dis-je.

Il ne s'en formalisa pas et me tendit en riant sa main encore humide.

« Ce n'est pas grave. Mais maintenant je suis vraiment très pressé. Nous devrions y aller. »

J'ouvris la porte qui donnait sur la pièce obscure par laquelle j'étais arrivé. Celle-ci était de nouveau vivement éclairée. Cependant, il s'avéra que ce n'était pas la même pièce. Dans le noir, j'avais dû sans m'en rendre compte franchir au moins une autre porte, qui était à présent fermée. La salle de bains donnait en effet sur un petit vestibule possédant trois sorties, auxquelles s'ajoutait un escalier qui montait. Comme je m'apprêtais à suivre Allan dans l'escalier, il se retourna soudain et me dit, d'un ton qui

me parut empreint de tristesse et d'une certaine hostilité :

« Il faut que j'y aille seul. Je ne dois pas vous retenir plus longtemps. On vous attend certainement dans la salle de théâtre, ce qui est beaucoup plus important en ce moment. Nous nous reverrons peut-être plus tard, à l'entracte. »

Je n'eus pas la présence d'esprit de lui demander comment me rendre dans la salle de théâtre ! Il était déjà loin et je me retrouvai seul et désemparé dans cette petite antichambre. Mais je n'avais pas beaucoup le choix : il ne me restait que la troisième porte, en face de la fenêtre.

* * *

*Time to turn back and descend the stair,
With a bald spot in the middle of my hair...*

T. S. Eliot

J'ouvris la porte et reçus aussitôt un tel choc que pendant un long moment des frissons me coururent le long du dos. J'avais en effet commencé à faire un pas, mais mon pied n'avait rencontré que le vide. Il se balançait à au moins quatre mètres au-dessus du plancher, voire beaucoup plus haut. Les gens dans la salle, en contrebas, paraissaient tout petits, comme si je les voyais depuis un point très élevé. Heureusement, je parvins à m'accrocher à la porte et je titubai un instant, déséquilibré, sentant sur mon visage le vent froid de la chute. Puis, sans comprendre précisément comment, je me trouvai de nouveau les deux pieds posés sur un sol ferme. Avant de refermer la porte, j'eus le temps de remarquer que celle-ci n'était pas seulement conçue comme un piège. En effet, une étroite échelle métallique permettait de descendre, semblable à celles qui servent à évacuer un bâtiment en flammes, et probablement destinée elle aussi à cet usage. Mais peut-être est-il plus juste d'oublier ma position personnelle et de décrire cette échelle en la regardant dans l'autre sens. Il faudrait alors dire que, depuis la salle en contrebas, montait une étroite échelle métallique, laquelle était peinte en rouge, de même que le côté de la porte donnant sur la salle, qui était rouge clair. Cette échelle avait-elle une réelle utilité en cas d'urgence ? C'était difficile à dire. Quoi qu'il en soit, je ne fus nullement tenté de l'utiliser pour descendre.

Il me fallait trouver une autre solution. Maintenant que cette troisième option était tombée à l'eau, je n'avais plus guère le

choix. Je n'avais aucune envie de retourner dans la pièce obscure, et la salle de bains était une impasse qui n'offrait aucun moyen de poursuivre son chemin. À contrecœur, je dus me résoudre à monter par l'escalier qu'avait emprunté Allan un moment plus tôt, même si j'avais bien compris que cette idée ne lui plaisait pas du tout.

Pour la première fois depuis que j'étais entré dans cette maison, je me retrouvais complètement seul et livré à moi-même, du moins si je ne comptais pas la longue minute que j'avais passée dans la pièce obscure. Pour la première fois aussi, je sentais très clairement que j'étais indésirable. Et bien que toutes les pièces fussent vivement éclairées, je me sentais aussi désemparé que je l'avais été auparavant dans l'obscurité. Les premiers pas que j'avais faits sans accompagnateur m'avaient aussitôt conduit dans une voie sans issue. Où devais-je aller à présent ? Qu'attendait-on de moi ? L'idée que j'avais, d'une façon ou d'une autre, enfreint les usages de cette maison ne me laissait pas en paix.

La représentation d'une pièce était prévue... En bas se trouvait évidemment la salle de théâtre et le public commençait déjà à s'y rassembler. Mais je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je pourrais m'y rendre sans utiliser l'échelle de secours. En tout cas, ce n'était pas la même salle que celle où avait eu lieu le concert. Elle était beaucoup plus grande, plus haute et moins agréable. Je n'avais pas eu le temps de voir s'il y avait une scène. J'avais seulement aperçu des rangées de sièges couverts de peluche rouge, sur un sol plan, sans la moindre inclinaison.

Je montai l'escalier et me retrouvai dans un long couloir illuminé, dont l'un des côtés était constitué par une rangée de fenêtres occultées par des rideaux. C'étaient les mêmes que ceux que j'avais vus devant toutes les fenêtres de cette maison : lourds, marron foncé, avec des reflets un peu verdâtres ou dorés. De l'autre côté se trouvait seulement un mur nu, peint à la peinture à l'huile, sans aucune porte. J'ajoute que ce couloir n'était pas droit mais légèrement courbé, de sorte qu'on pouvait penser qu'il faisait le tour de la maison.

Je fus soudain tenté de regarder par une fenêtre, même si je me doutais qu'il n'y avait rien à voir, à part l'obscurité impénétrable ou un mur coupe-feu tout proche. Je me dirigeai vers la fenêtre la plus proche et touchai timidement le rideau, qui oscilla lourdement. Je regardai autour de moi avec appréhension, comme si je craignais d'être surpris dans une activité interdite. Ce sentiment avait surgi spontanément et sans justification, car je n'avais pas de raison de supposer que regarder par la fenêtre était considéré comme un délit ou une faute.

Je n'avais en réalité aucune crainte à avoir. En effet ces rideaux ne dissimulaient pas des fenêtres, ils séparaient simplement le couloir, qui était en même temps un balcon, de la salle de théâtre que j'avais vue précédemment. En gravissant l'escalier, j'avais manifestement perdu le sens de l'orientation, confondu la gauche et la droite, et pris le mur extérieur de la maison pour le mur intérieur. Cela pouvait encore à peu près se comprendre. Ce qui me surprenait davantage, c'était le fait que ce balcon, bien que j'eusse monté un escalier pour y arriver, me paraissait beaucoup plus bas que la porte depuis laquelle j'avais vu la salle un moment plus tôt. Mais à cela aussi, il était possible de trouver une explication : dans ma frayeur, j'avais peut-être simplement surévalué la hauteur de la porte.

La salle se remplissait peu à peu. Les premières rangées de sièges étaient déjà presque complètes. C'étaient visiblement les mêmes spectateurs que ceux du concert, mais je n'arrivais pas à les reconnaître individuellement. J'identifiai pourtant Bella dans sa robe rose, debout à côté du vieux monsieur aux cheveux blancs. Elle n'était manifestement pas du tout pressée d'aller s'habiller pour son mariage.

De là où j'étais, je voyais également la scène, ou plus précisément le rideau, du même marron verdâtre que tous les autres de cette maison. Mais je remarquai aussitôt que la visibilité, depuis ce point élevé et excentré, n'était pas très bonne. Ce balcon n'était manifestement pas destiné au public, sans quoi il n'aurait pas été séparé de la salle de façon aussi ingénieuse. Je devais trouver

un moyen de descendre et je fus soudain saisi par une tentation ridicule que j'avais souvent éprouvée en étant assis au deuxième balcon d'un théâtre : l'envie de sauter. Cela peut paraître contradictoire avec le fait que, quelques minutes auparavant, j'avais eu le vertige au-dessus de l'échelle d'incendie, mais il faut se souvenir que, dans ce premier cas, il s'agissait de la réalité, d'une possibilité effective qui s'imposait à moi, alors que dans le second cas ce n'était qu'une pulsion vague et irréaliste qui ne m'obligeait à rien. Je n'imagine en effet jamais que je tombe véritablement, de façon réaliste, et que je m'écrase en bas, mais toujours que je descends en voletant comme une feuille de papier. À l'opéra, surtout, l'air me paraît parfois si saturé de musique (pour ne pas être insolent, je ne dis pas de bruit) qu'il semble capable de porter un être humain, pour peu que celui-ci ne soit pas trop lourd. D'autres fois, j'imagine que, d'un saut habile, je décris un grand arc de cercle sous le plafond, que je parviens à m'accrocher au lustre et que je reste là-haut à me balancer pour l'effarement et la joie du public. Il est alors très difficile d'arrêter ce balancement et de retrouver un équilibre après que celui-ci a été si grossièrement rompu.

Mais dans cette maison, où je n'étais même pas complètement certain que la loi de la pesanteur fût valide, je n'osai pas m'abandonner plus longtemps à cette idée. Je m'étais déjà comporté à plusieurs reprises d'une façon que je n'aurais jamais cru possible auparavant. J'aperçus alors, juste à côté de la scène, à quelques colonnes de l'endroit où je me trouvais, un étroit escalier en colimaçon. C'était déjà un chemin plus sûr que l'échelle d'incendie. Et bien qu'il me fût désagréable de m'exposer ainsi aux regards du public, je n'avais pas d'autre solution pour descendre dans la salle. (Mais pourquoi devais-je donc m'y rendre ?)

Je fus suffisamment chanceux pour qu'une partie des lumières s'éteignent au moment où je posai le pied sur la première marche, ce qui me permit de ne pas trop attirer l'attention. Dans le brouhaha général, le bruit de mes pas sur les marches métalliques ne s'entendit guère. La plupart des rangs étaient déjà

complets et je me frayai un chemin à contre-courant vers le fond de la salle afin d'y trouver une place libre. Le public n'était pas non plus si nombreux que je ne pusse dénicher un siège sans aucun voisin immédiat.

Je n'avais pas eu le temps d'aller bien loin, lorsque je vis venir à ma rencontre le jeune homme qui avait chanté au concert et que j'avais pris pour Allan. Il ressemblait déjà beaucoup moins à un grand chien que lors de sa prestation. Il avait eu le temps d'acquérir une sorte de dignité raide et lisse, comme la majorité des jeunes gens de ce pays lorsqu'ils franchissent la frontière des vingt ans. Il n'était cependant pas encore complètement un adulte. Il me saisit par le bras et me dit, sans aucune formalité préalable :

« Où allez-vous comme ça ? Vous êtes dans le mauvais sens. Vous n'avez tout de même pas l'intention de vous enfuir ? Il n'y a aucune raison. Il ne vous arrivera rien. Votre place est réservée là-bas, au premier rang. Une très bonne place, vous pouvez en être sûr. Bella s'en est occupée en personne. Elle commençait d'ailleurs à craindre que vous ayez décidé de ne pas venir. »

Je ne fus pas particulièrement surpris par ces propos, ni par le fait que le jeune homme ne semblait pas très affecté à l'idée que Bella allait se marier avec un autre. Les gens qui nous bousculaient nous avaient poussés si près l'un de l'autre que je percevais nettement l'odeur d'alcool de son haleine. Peut-être était-ce là sa consolation immédiate ? Je lui demandai, de façon presque automatique :

« Pourquoi ?

— Je ne sais pas, dit-il simplement.

— Je n'ai pas pu arriver plus tôt, m'efforçai-je d'expliquer. La lumière s'est éteinte brusquement et je me suis perdu.

— Je sais, c'était un incident regrettable. Personne ne sait comment cela a pu arriver. Il doit bien y avoir un responsable, peut-être quelqu'un qui s'est introduit en secret dans la maison. Il ne faut pas trop en parler, car la police est en train de mener l'enquête. Il s'est en effet passé bien d'autres choses pendant ce

temps... Mais je suis déjà en train de trop en dire ! Venez, suivez-moi ! »

J'aurais aimé lui demander comment il m'avait reconnu, puisque nous ne nous étions jamais rencontrés auparavant. Mais je n'osai pas. Je comprenais instinctivement que c'était une limite que ma curiosité ne devait pas franchir. Et pourquoi aurais-je dû lui poser cette question à lui, alors que presque tous les autres avaient l'air, eux aussi, de me connaître, du moins lorsqu'ils consentaient à me le montrer.

Le jeune homme m'avait conduit au premier rang, où se trouvait encore un siège libre. Il était situé entre deux vieilles dames très dignes, dont les vêtements amples et la volumineuse importance occupaient presque complètement la place qui m'était destinée.

Cette fois, je décidai de protester.

« Est-il absolument nécessaire que je m'assoie précisément à cette place ? Il reste encore beaucoup de sièges libres dans le fond. Par ailleurs, où est Bella ? J'ai cru comprendre qu'elle m'attendait. »

Dans la lumière tamisée de la salle, je ne parvins pas à savoir avec certitude si le sourire d'Allan était ou non ironique.

« Bella a malheureusement autre chose à faire en ce moment. Je vous ai dit que la police avait commencé son enquête. Bella et l'amiral sont tous les deux là-bas. Mais vous devez obligatoirement vous asseoir au premier rang : c'est la place de l'auteur.

— Je croyais que l'auteur avait plus de liberté que n'importe qui d'autre !

— Là-bas, de l'autre côté du rideau, c'est le cas. Mais pas de ce côté-ci. Ici, c'est le public qui commande.

— Mais qui vous a dit que j'étais l'auteur ? Et pourquoi ne pourrions-nous pas faire l'inverse, pour une fois ? Je renonce volontiers à mes privilèges sur scène si je peux en échange choisir moi-même ma place dans la salle.

— Une telle décision n'est malheureusement pas de mon ressort. Même Bella ne pourrait sans doute rien changer. C'est une instruction du maître de maison.

— Et le maître de maison, si j'ai bien compris, est décédé ? »

Il posa sur moi un regard sévère, scrutateur, voire dédaigneux. Le genre de regard qu'on pose sur les étrangers.

« Je n'ai pas dit cela.

— Je ne l'ai mentionné que pour évacuer tout espoir d'en appeler au maître de maison. Un mort ne peut plus modifier ses instructions. Le mécanisme qu'il a mis en branle continue de fonctionner de façon autonome dans la direction qui lui a été donnée, et nul ne peut l'arrêter. Tout est fixé d'avance et l'on ne peut plus rien y changer. N'est-ce pas ?

— Je ne sais pas », dit le jeune homme, et il se retira.

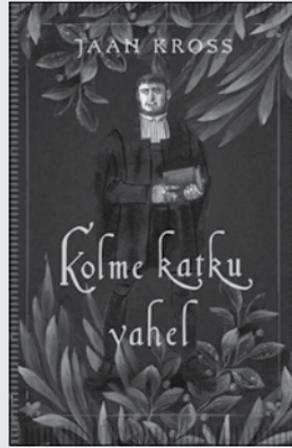
Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN



JAAN KROSS

ENTRE TROIS PESTES

JAAN KROSS (1920-2007) est l'un des plus grands romanciers estoniens de la seconde moitié du XX^e siècle. Ses romans explorent selon un ordre quasi chronologique l'histoire estonienne du XVI^e au XX^e siècle. D'abord centrés sur de grandes figures culturelles ou politiques, ou sur des Estoniens ayant atteint dans leur domaine une reconnaissance internationale, ils prennent à partir des années 1980 une tonalité plus nettement autobiographique : Kross y retrace l'histoire de sa propre génération marquée par la guerre et l'occupation soviétique. Plusieurs de ses livres ont été traduits en français.



Jaan Kross

KOLME KATKU VAHEL

Eesti Raamat 1970-1980, 1274 p.

Traductions : allemand, anglais, suédois, lituanien, néerlandais, letton, finnois, russe, polonais

ENTRE TROIS PESTES, tétralogie sur la Tallinn médiévale, est probablement l'œuvre majeure de Jaan Kross, le grand maître du roman historique estonien.

Le personnage principal en est Balthasar Russow, pasteur de l'église du Saint-Esprit de Tallinn et auteur de la célèbre CHRONIQUE DE LA PROVINCE DE LIVONIE (1578) écrite en allemand. Selon Kross, Russow serait d'origine estonienne, fils d'un convoyeur de Kalamaja, un faubourg de Tallinn. En relatant la vie du chroniqueur, le roman s'attache à éclairer sa position entre

deux mondes : celui de la paysannerie estonienne asservie et celui des élites locales germanophones.

Le talent et l'ingéniosité de Russow lui permettent de s'extraire de sa condition modeste. Sa curiosité, son aptitude à saisir les occasions qui se présentent, ainsi que le soutien de son père l'aident à satisfaire sa soif de connaissances en allant étudier dans des universités allemandes. À son retour à Tallinn, il s'est presque métamorphosé. Devenu pasteur, il n'oublie cependant pas ses origines et participe même à une révolte des Estoniens. La solitude héroïque de Russow est apaisée par son ami fidèle Mårten Bergkam, le fils d'un capitaine de Tallinn et la voix de sa conscience.

La ville médiévale de Tallinn est dans ce roman un personnage à part entière. L'écriture envoûtante de l'auteur plonge le lecteur dans l'atmosphère du XVI^e siècle.

Le premier volume a été adapté au cinéma en 1970. Le roman complet a été traduit dans près d'une dizaine de langues (anglais, allemand, néerlandais, finnois, letton, lituanien, polonais, russe, suédois).

ENTRE TROIS PESTES

Extrait, partie III, fin du chapitre VII, p. 266-273 de l'édition de 1977

À une distance temporelle aussi considérable que celle par-dessus laquelle il nous faut nous pencher pour suivre les événements qui nous intéressent, il n'est malheureusement pas possible de savoir si, ni dans quelle mesure, en cette occurrence spécifique, le Malin fut satisfait de son talent d'ordonnateur des pantomimes. Nous sommes incapables de dire s'il arrangea réellement le conciliabule entre Mihkel et certains personnages importants, dans la demeure au haut faîtage des Tisenhusen, sur Toompea, une demi-heure après que Mihkel fut ressorti du presbytère de l'église du Saint-Esprit, ou si ce fut seulement quelques jours plus tard, voire au début du glacial mois de janvier de l'année 1577. La seule certitude est que cette conversation eut bien lieu. Par un soir d'hiver, alors qu'il gelait à pierre fendre, Wolter vint chercher Mihkel dans sa chambre :

« Descends. Mon père veut te parler. »

Lorsque Mihkel pénétra dans la grande salle, il trouva, installés auprès de la table ronde devant une timbale de vin, le père de Wolter, yeux de poisson et long nez, et son parent (par une alliance dont Dieu seul comprenait le détail) et ami, que Mihkel avait déjà aperçu de loin, à une ou deux reprises, dans la maison, avec sa carcasse longue et maigre et son visage rougi par le grand air : l'amiral Maidel. Wolter, qui avait accompagné Mihkel, s'était aussitôt éclipsé dans son dos. Mais Mihkel n'y prêta pas attention. En effet, ces messieurs l'invitèrent à prendre place avec eux et poussèrent devant lui une troisième timbale, l'intimidant tellement par l'honneur qu'ils lui faisaient qu'il osa tout juste poser une demi-fesse sur le banc.

Herr Tisenhusen écarquilla amicalement ses yeux de perche aux paupières semées de taches de rousseur et dit :

« Michel, mon ami Tõnis et moi-même étions justement en train d'évoquer la question de vous attribuer une chaire pastorale. Dans les circonstances présentes, alors que tout indique que le Moscovite va de nouveau tenter d'éprouver la résistance de notre ville, il nous faut remettre cette affaire à des jours meilleurs. Mais restez assuré que nous veillons sur vous. »

Mihkel prit peur — cela ne signifiait-il pas qu'il allait se retrouver à la rue jusqu'à ces « jours meilleurs » —, et il déclara :

« Je vous en suis, mes seigneurs et bienfaiteurs, extrêmement reconnaissant. Je ne sais pas de quelle façon je pourrais vous prouver... Je vous promets, en tout cas, le jour où je monterai en chaire, de m'acquitter de ma charge de la façon la plus...

— Oui oui, nous y comptons bien, déclara l'amiral en ouvrant pour la première fois sa bouche étroite, et dans cet esprit, nous souhaiterions que sans attendre cela, vous nous rendiez déjà quelques menus services. »

Naturellement. Après tout, cela faisait déjà deux ou trois mois que Mihkel vivait sous le toit de Herr Tisenhusen et mangeait à sa table, sans payer de pension et sans avoir à accomplir le moindre travail en compensation. Il avait d'ailleurs déjà, à plusieurs reprises, indiqué à Wolter qu'il ne pouvait pas se résoudre à cette situation. De sorte que...

« Avec la plus grande joie !

— Bien, déclara Herr Maidel. Mettons tout de suite une chose au point : tout ce qui sera dit entre ces murs sur ce sujet, maintenant ou plus tard, ne doit pas sortir d'ici. C'est clair ?

— Très clair.

— *Gut*. Et pour que cela vous demeure bien présent en mémoire... » Herr Maidel, de son menton puissant, fit un signe à Herr Tisenhusen (Herr Maidel semblait sans ambiguïté incarner ici la partie détentrice de l'autorité), et Tisenhusen frappa dans ses mains. Un serviteur à la démarche traînante sortit de l'obscurité avec une promptitude surprenante, s'avança dans le cercle de

lumière des bougies, et le maître de maison murmura quelques mots à son oreille poussiéreuse. L'homme sortit d'un pas lourd et, quelques minutes plus tard, posa sur la table, devant son maître, un volume relié de parchemin clair.

Rappelons-nous : lorsque le docteur Friesner, dix-neuf ans auparavant, avait envoyé le jeune Balthasar à Turku en mission auprès du duc Johan, il lui avait, à sa manière de semi-hérétique fin connaisseur du monde et des hommes, déclaré : « Oh, je ne vais pas vous faire jurer le silence sur la Bible, les personnes intelligentes savent bien que Dieu est partout. » Mais *aujourd'hui et ici*, on se comportait d'une autre façon. Et cela ne signifiait évidemment pas que les questions que l'on agitait dans la demeure de Tisenhusen fussent (en tout cas au regard des affaires du monde) plus importantes que celles qui occupaient le docteur. Ou que l'on eût, durant les deux dernières décennies, remis à l'honneur de solides habitudes chrétiennes. En admettant que le petit rituel qui s'ensuivit immédiatement eût la moindre signification, c'était seulement, au fond, que pour l'esprit conservateur qui nichait dans les refuges de pierre perchés sur Toompea, la solennité valait mieux que l'ordinaire pour s'assurer que certaine bouche demeurerait muette. Ou peut-être, allez savoir, que les seigneurs précis dont il est question (et qui ne manquaient pas non plus d'expérience de la vie) avaient estimé que cet ancien fils de boulanger serait plus lié en prêtant serment devant eux qu'autrement. Opinion que le docteur Friesner n'avait pas partagée, de toute évidence, à propos de Pall.

Lorsque Herr Tisenhusen poussa la Bible devant Mihkel et en ouvrit brièvement les fermoirs de cuivre pour montrer le livre au garçon (c'était l'œuvre du célèbre imprimeur Lufft, à Wittenberg), Mihkel comprit de lui-même que le moment exigeait qu'il se levât. Et ainsi, la main gauche posée sur le froid parchemin et la droite, dont les doigts tremblaient légèrement sous l'effet de l'appréhension, levée vers les poutres sombres du plafond et le bœuf des Tisenhusen gravé dans le mur de pierre, Mihkel déclara solennellement : *Je jure sur les Saintes Écritures que rien de ce dont mes*

mâtres et seigneurs parleront avec moi en ce lieu... (en même temps, il pensait : je me demande vraiment de quoi il va être question. Quelque chose de contraire à l'honneur ? Non, bien sûr ! Des seigneurs si honorables et si bienveillants...) *...en ce lieu ne franchira mes lèvres une fois hors de ces murs. Amen.* (Et se disant encore : et s'il devait arriver que je manque à mon serment, ce bœuf descendrait de son mur et m'étriperait...)

Quant au sujet sur lequel devaient porter les propos qui allaient être tenus, et aux points délicats qui s'y trouveraient, il fut renseigné encore plus promptement qu'il ne s'y était attendu. En effet, à peine avait-il reposé, toujours seulement à moitié, son arrière-train sur le banc, que l'amiral Maidel abattait ses cartes :

« Michel, vous fréquentez la demeure de ce... de ce Russow, au Saint-Esprit.

— ... Oui... Je...

— Vous avez donc certainement déjà remarqué qu'il s'agit d'un... euh... d'un individu extrêmement curieux.

— ... Je ne sais pas... Peut-être, sans doute...

— Précisément. Nous sommes renseignés : il collecte, à propos de la ville de Tallinn et même de la province entière, toutes sortes de renseignements. Parfois sans en avoir l'air, d'autres fois avec avidité. Depuis de nombreuses années déjà. Je sais bien qu'il est votre pasteur. Mais nous vivons des jours où la crainte est permanente de voir le Moscovite assiéger de nouveau la ville. En de tels moments, un Allemand doit savoir se hisser à la hauteur de son devoir. Comprenez-nous bien : nous ne soupçonnons pas ce Russow d'être, comment dire, un Heinrich Boissmann qui aurait pénétré entre nos remparts sous le camouflage de la robe pastorale. Mais nous ne savons pas de qui il sert les intérêts. Il fraie avec tous les membres du Conseil de la ville. Pour ne prendre que la période pendant laquelle vous étiez en Allemagne, de sorte que vous ignorez peut-être ce que je vais vous apprendre, on l'a vu chez ceux de nos conseillers qui penchent du côté de la Suède, de la Pologne, du Danemark, ou encore de Magnus, c'est-à-dire de Moscou. Johann Boissmann était apparemment un de ses vieux

amis. Et depuis que les Horn font la loi sur Toompea, il fréquente aussi chez eux. Il paraît d'ailleurs qu'ils se connaissent depuis plus longtemps encore. Si des navires étrangers accostent dans notre port, il s'y précipite aussitôt. Tout comme dans les tavernes, et chez les Têtes-Noires. *Nous devons savoir, discrètement, sans éveiller l'attention, à qui cet homme appartient.* »

Notons que lorsque Herr Maidel prononça le nom de Balthasar, la poitrine de Mihkel s'enfla tout d'abord sous le coup d'une frayeur incompréhensible, puis d'une irrépressible indignation. Mais il comprit très vite la cause de l'erreur fatale des deux hommes. Et ce qu'il *savait* lui conférait un tel avantage qu'il répondit, sur un ton certes posé, mais néanmoins presque provocateur :

« À qui il appartient... vous croyez donc qu'on le pilote ? » Ayant dit ces mots, son audace, son impression de soulagement et de libération, grandirent au point qu'il se mit tout bonnement à rire aux éclats :

« Ha-ha-ha ! Non, mes nobles bienfaiteurs ! Herr Balthasar n'est la créature de personne ! Il ne collecte toutes ses connaissances que pour lui-même... »

— Ni nous ni vous ne pouvons accorder à ces sornettes le moindre... »

Mihkel était si plein d'une joyeuse assurance qu'il ne se laissa pas (audace inouïe) interrompre par l'amiral.

« Mais si ! s'écria-t-il, parce que c'est la vérité ! *Herr Balthasar, voyez-vous, écrit une grande chronique de la Livonie !* » Et il ajouta, dans le silence qui suivit ces paroles : « Et si Dieu le permet, elle sera bientôt achevée. »

Le silence qui, de nouveau, accueillit cette dernière précision laissa à Mihkel tout loisir de remarquer que la physionomie de ses bienfaiteurs ne s'accordait pas le moins du monde à cette annonce enthousiaste. Bien au contraire. Herr Tisenhusen reposa bruyamment sur la table le gobelet de vin qu'il avait pris en main, et Herr Maidel siffla entre ses dents, comme si un blizzard hurlant avait fini par trouver une fissure par laquelle s'engouffrer dans la maison. Ce dernier déclara lentement :

« Un chroniqueur peut être un ennemi plus redoutable qu'un espion. L'espion n'agit qu'aussi longtemps qu'il vit. Et son existence s'interrompt souvent de façon soudaine... » Herr Maidel saisit l'une des quatre bougies allumées du chandelier d'argent posé sur la table et l'éteignit d'un souffle. « Mais une chronique, surtout si elle devait être imprimée, survit à son auteur.

— Et où est le mal ? Si elle renferme *la vérité* ? demanda Mihkel, non sans une certaine fierté de tenir ainsi tête à son supérieur respecté.

— Précisément, dit Herr Maidel avec une sévérité inébranlable, nous en revenons toujours au même point : la vérité *selon qui* ?

— La question ne se pose pas, si elle émane de la plume de Herr Balthasar : c'est la vérité de nos Évangiles chrétiens. La vérité de Sa Majesté le roi de Suède. La vérité de nos seigneurs de Livonie.

— Vous croyez donc que c'est si simple ? Et d'abord, en êtes-vous bien sûr ? » demanda Herr Maidel avec une lueur de mépris au coin de l'œil, que Mihkel, dans son excitation, ne remarqua pas. (Et rien n'assure qu'il l'aurait, en d'autres circonstances, remarquée.)

« Entièrement sûr !

— Il faut donc que vous ayez lu son manuscrit ?

— N...non... je ne puis malheureusement pas dire cela » — et à vrai dire, en dépit de sa conviction *bona fide*, il se trouvait stupidement embarrassé de s'être exprimé de façon si catégorique à propos d'un écrit dont il était bien obligé d'admettre qu'il ne l'avait même pas vu... Précisément pour cette raison, et peut-être aussi poussé par une sorte d'obstination malheureuse qui bouillonnait en lui, et par une certaine excitation de se trouver ainsi à proximité immédiate des affaires sérieuses (cela aussi), et par sa promptitude à prendre la défense de son maître vénéré (Seigneur, cela aussi, encore, sans le moindre doute), il déclara : « Mais Herr Balthasar m'a promis de me la laisser lire. Parfaitement. Avant même qu'elle soit complètement prête !

— Oh, dit Herr Maidel, d'une voix plus grave que jusqu'alors, dans ce cas, la chose est simple. Lisez cette chronique aussitôt que possible et venez nous en rendre compte.

— Moi ? Euh, oui... »

Herr Tisenhusen, poussant vers Mihkel son gobelet de vin, ajouta ensuite, d'un ton si amical que l'attitude un peu trop intransigeante de l'amiral (à l'égard, après tout, d'un homme de religion, à deux doigts d'être ordonné, si Dieu le voulait — et si ces mêmes seigneurs y prêtaient leur concours...), que cette attitude, donc, s'en trouva comme estompée, et pour ainsi dire oubliée :

« Messire Slachter, comprenez-nous bien : il est tout à fait possible que nos inquiétudes à propos de Herr Balthasar s'avèrent infondées. Mais il demeure néanmoins nécessaire que les hommes qui mènent la chevalerie sachent, au moins dans les grandes lignes, ce que l'on écrit et ce que l'on donne à lire au monde sur la Livonie. Cela est d'autant plus vrai qu'à notre connaissance, Herr Balthasar n'a sollicité, pour se lancer dans son travail, l'autorisation d'aucune autorité établie. Nous *croions* que vous ne vous trompez pas au sujet de cette chronique. Mais la croyance n'est autre chose qu'une affirmation d'*espoir*, comme il est écrit, n'est-ce pas, dans le catéchisme du docteur Luther. Or, nous, il nous faut une pleine certitude. Et d'ailleurs, cela serait au moins aussi utile à Herr Russow qu'à nous-mêmes. Ainsi... vidons nos verres pour sceller ce pacte !

— Oui... je comprends bien cela », dit Mihkel avec précaution, et il pensa, tout en buvant son vin : « On dirait qu'ils n'ont pas envie d'interroger directement Herr Balthasar, et en effet, celui-ci peut très bien leur montrer son travail, pourquoi pas, mais il *pourrait* aussi, tel que je le connais, les envoyer au diable — et qu'est-ce qui m'empêchera de leur dire que la chronique de Herr Balthasar est une œuvre valable et sérieuse, une fois que, avec sa permission et à sa demande, je l'aurai lue ? En réalité, et en ces circonstances, ce sera même mon *devoir* ! Et s'ils souhaitent que je ne rapporte pas cette conversation à Herr Balthasar, eh bien... soit ! Ils doivent avoir leurs raisons, ces grands et nobles seigneurs. Seigneurs dont, d'ailleurs, mon avenir dépend en partie... »

Comme pour compléter les pensées de Mihkel, Herr Maidel lui demanda :

« À propos, si nous parvenions à créer un poste supplémentaire de diacre à l'église de la garnison royale... je suppose que pour démarrer, cela vous conviendrait ? »

— Seigneur Dieu ! Si cela me conviendrait ? » Mihkel se releva même, comme lorsqu'il avait prêté serment, pour répondre :

« Mes seigneurs et bienfaiteurs... je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter une telle faveur... »

— Rien encore, en effet, répondit sèchement Herr Maidel, mais je ne doute pas que vous y parveniez. »

La même nuit, Mihkel Slahter était agenouillé sur les marches de pierre d'un escalier, en un lieu qu'il n'était, à vrai dire, pas capable d'identifier. Il lui semblait tantôt qu'il se trouvait sous les incomparables voûtes grises de l'église Notre-Dame, à Rostock, et qu'au-dessus de lui planaient les timbres doux et flûtés de l'orgue, tantôt qu'il se tenait à genoux au pied d'une colline abrupte, peut-être à Tallinn même, en bas de Toompea, là où la Jambe Courte s'élevait depuis le coin de la rue du Puits — bien qu'en réalité elle ne comportât pas de vraies marches —, sous un ciel étrangement gris et bas, et que ce qu'il avait l'instant d'avant pris pour un orgue était en fait un vol de choucas, ou le vent d'automne ; mais sur l'escalier, une marche plus haut que lui, se tenait une femme qui lui tournait le dos, et Mihkel n'arrivait pas à savoir s'il s'agissait de Magdalena, la fille de son professeur de Rostock, Chryteus, cette gentille fille aux cheveux bruns pour laquelle il avait soupiré pendant des années, ou de Marta, la servante de la taverne située au-delà de la porte des Moines, dans la même ville, entre les bras de laquelle il avait quêté une pécheresse consolation à la solitude de son cœur et de sa chair — Marta ou Magdalena, celle-ci ou celle-là, mais lui, Mihkel, savait quelque chose à propos de cette femme, quelle qu'elle fût, et il tendait la main pour tenter de le lui dire lorsque ce qu'il savait se déroba soudain à son esprit... La femme se retourna alors, et Mihkel vit qu'il s'agissait en réalité d'Elsbeth Russow... et il comprit en un éclair : *c'était donc cela qu'il avait su depuis toujours, qu'il avait eu depuis toujours sur le bout de*

la langue : Elsbeth Russow, Elsbeth Gandersen, la fille de la rue du Puits, la jeune fille brune, à l'attitude hautaine et insaisissable, qui avait tout de même pris part aux batailles de boules de neige des garçons, qui avait poussé des cris de joie dans l'exaltation de la bataille... et qui avait maintenant fleuri, comme un rameau d'olivier — oui, elle avait fleuri — et qui répandait ses fleurs comme... où était-ce donc... n'était-ce pas écrit dans Job... ? Mihkel saisit la main d'Elsbeth et se mit à déposer des baisers sur ses doigts. Puis, continuant avec ses baisers, il monta plus haut que les doigts, remonta le long de l'index et du majeur, sentit — Seigneur Dieu ! — le coin de ses lèvres frôler l'alliance tandis qu'il passait sur l'index, et il en conçut une telle frayeur qu'il se sentit trempé de sueur ; il frôla le dos de la main, parvint jusqu'au poignet et couvrit l'avant-bras de baisers, tout en songeant : Oh, mon Dieu, je voudrais tant, toujours, toujours parvenir ainsi à mes fins, et je finirai bien par y parvenir... Il se réveilla sur sa maigre paillasse, dans la chambre qu'il occupait chez les Tisenhusen, dont la fenêtre ouverte laissait entendre le hurlement du blizzard qui ébranlait les toitures de Toompea...

En nage, effrayé et comblé, il écouta le gémissement du vent et pensa, dans les ténèbres : « Seigneur, sois béni d'avoir bien voulu m'être propice et d'avoir fait en sorte que je puisse exécuter la volonté de ces hauts personnages tout en remplissant vis-à-vis de Herr Balthasar (de « ce Russow », comme l'appellent mes bienfaiteurs, sans doute pas par excès de charité), tout en remplissant mon devoir vis-à-vis de lui... Et en ce qui concerne son épouse, en ce qui concerne Elsbeth — Seigneur, n'est-ce pas la merveille des merveilles, que le nom de cette femme bouillonne en moi avec le même parfum, la même douceur et la même force que l'hydromel de Noël dans mon enfance —, se peut-il, Seigneur, que soit faite une autre volonté que la Tienne ? »

Traduit de l'estonien par JEAN PASCAL OLLIVRY

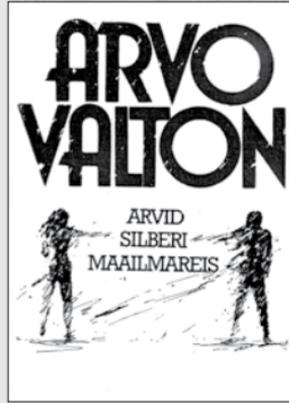


ARVO VALTON

LES VOYAGES D'ARVID SILBER

ARVO VALTON (1935-2024) s'est fait connaître à la fin des années 1960 comme un maître de la nouvelle. Ses récits recourent à l'absurde et au grotesque pour composer des satires sociales ou des paraboles philosophiques tour à tour inquiétantes et humoristiques.

Écrivain prolifique, il a publié également des romans, parmi lesquels *À L'AUTRE BOUT DE L'INFINI* (*Tee lõpmatuse teise otsa*, 1978), consacré aux campagnes de Gengis Khan et à ses rencontres avec un sage taoïste, et *LA DÉTRESSE ET L'ESPÉRANCE* (*Masendus ja lootus*, 1989), évocation panoramique du destin des Estoniens déportés en Sibérie par le pouvoir soviétique.



Arvo Valton

ARVID SILBERI
MAAILMAREIS

Eesti Raamat 1984, 216 p.

Traductions : allemand,
néerlandais

Les dix chapitres de cet ouvrage relatent les voyages du personnage principal, Arvid Silber, à travers des pays étranges où le merveilleux se mêle à la réalité. À chacun de ses voyages, Arvid rencontre une même femme, prénommée Ilma, qui se présente à lui sous les apparences les plus diverses.

Si chaque chapitre est relativement autonome, de nombreux éléments contribuent à donner au livre une cohérence formelle

et thématique. La plupart des voyages sont des variations autour d'un même schéma narratif : départ d'Arvid, découverte d'Ilma, errance d'Arvid et d'Ilma dans des paysages fantastiques où ils se perdent et se retrouvent, passage dans une ville imaginaire (portant le nom d'une ville réelle) et découverte finale d'un lieu, toujours en hauteur, où le couple s'installe définitivement.

Arvid acquiert une certaine mémoire de ses voyages antérieurs et prend peu à peu conscience de son destin, indissolublement lié au personnage d'Ilma. Celle-ci, en revanche, ne se souvient généralement pas de ses rencontres antérieures avec lui, mais sa personnalité se développe et s'affirme au fil des chapitres. Ilma, tour à tour mère, fille, fiancée, occupe tous les rôles féminins autour d'Arvid et prend une importance croissante dans sa vie, à tel point qu'elle finit par se substituer au monde et que le dernier voyage se déroule à l'intérieur même du corps d'Ilma.

Les aventures d'Arvid et d'Ilma sont entrecoupées de discussions ou de méditations qui permettent à l'auteur de développer une réflexion sur l'incertitude et l'étrangeté fondamentale du monde, contre quoi l'amour apparaît comme le seul refuge, un refuge d'ailleurs tout aussi étrange et incertain.

LES VOYAGES D'ARVID SILBER

Début du chapitre 1, « Voyage à Riga »

Karl Beuve, conseiller en chef à l'Institut de physique théorique, téléphona un jour à son ami Arvid Silber pour lui demander de passer chez lui dans les plus brefs délais :

« Tu sais, lui dit-il, ce n'est pas quelque chose dont on peut parler au téléphone. Les lignes se croisent, n'importe qui pourrait entendre, et même se mêler à la conversation. »

Arvid émit un long grognement bourru, puis lâcha sur un ton sentencieux :

« Dans la vie, il faudrait avoir comme principe de ne rien dire ni faire que l'on n'ose revendiquer devant tout le monde.

— Il ne s'agit pas de ça. Je crois simplement que notre conversation nous obligera à entrer dans de telles subtilités psychologiques qu'il est indispensable que nous nous voyions. Ce bourdonnement vespéral à travers les longs câbles souterrains a beau être des plus intimes, il ne permet malheureusement pas aux êtres de dévoiler le plus profond d'eux-mêmes. »

Après une pause fort expressive, on entendit à l'autre bout du fil :

« Bon, j'arrive. Mais tes explications ne me paraissent pas très convaincantes. »

Nous pouvons imaginer qu'Arvid, qui avait déjà dû enfiler de confortables vêtements d'intérieur, entreprit en soupirant de se glisser dans sa peau de représentation, conscient d'endosser à nouveau un rôle dont il avait pourtant le droit de se libérer le soir venu.

Avant de partir, il griffonna sur un papier qui traînait sur son bureau :

« 19 h 20. Je pars chez Toï. »

Il ne comprenait pas la raison de son geste. Il vivait seul et personne ne viendrait lire ce message. C'était d'autant plus improbable qu'il ferma à clef la porte de son appartement. Toï était le surnom que l'on donnait autrefois à Karl Beuve à l'école. Bien rares étaient ceux qui s'en souvenaient encore.

Lorsqu'Arvid entra, Karl ne se montra pas particulièrement réjoui, ni même ému. Il fit asseoir son ami dans son fauteuil recouvert de peluche et dit :

« Je ne te propose pas d'alcool, tu as un voyage difficile devant toi.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'étonna son invité.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je vais te dire tout de suite de quoi il s'agit. »

Il ne semble pas qu'Arvid se fût montré particulièrement disposé à écouter. Mais Karl expliqua tout de même :

« J'ai acheté un billet de train pour Riga, mais je suis dans l'impossibilité d'y aller et je te demande aujourd'hui de partir à ma place. Voilà, c'est tout. »

Cette proposition ne suscita pas chez Arvid un enthousiasme démesuré. Plusieurs questions lui vinrent à l'esprit. La première qu'il posa fut celle-ci :

« Pourquoi moi ?

— Tu es mon ami et tu es toujours prêt à rendre service. Et puis tu vis seul.

— Tais-toi. Que vont dire ma femme et mes enfants ?

— Ne fais pas l'idiot. Tu n'as ni femme ni enfants.

— Mais ma fiancée ?

— Les petites séparations renforcent les sentiments.

— Mais tu sais bien que je n'ai jamais aimé les voyages.

— C'est bien pour cela que je te demande. Dans le cas contraire, j'aurais commencé en disant : cher ami, j'ai eu la possibilité de t'organiser un voyage à Riga.

— Et que devrai-je faire à Riga ?

— Ce que tu veux. Tu aviseras toi même quand tu y seras. Tu vois, je ne te surcharge pas d'obligations.

— Mouais, dit Arvid, pensif. Mais alors pourquoi faut-il que j'y aille ?

— Parce que sinon le billet serait perdu.

— Et pourquoi devais-tu y aller, toi ?

— Pour être tout à fait franc, je ne le sais pas précisément. J'ai eu tout d'un coup le sentiment que je devais aller à Riga. Au début, j'ai essayé de résister, mais le sentiment persistait, alors j'ai fini par céder.

— Et où est-il passé, maintenant, ce sentiment ?

— J'ai acheté le billet longtemps à l'avance. Entre temps, il s'est passé des tas de choses.

— Je vois, et pourquoi ne peux-tu pas partir toi-même ?

— Je le pourrais peut-être, mais à présent j'ai un sentiment contraire, qui me dit qu'il ne faut pas que je parte.

— Comment cela ? Le sentiment d'un danger ?

— Non, pas vraiment. J'ai simplement l'impression que ce serait aller au-devant d'aventures dont je n'ai pas besoin.

— Je vois, je vois, mais ton vieil ami, lui, tu peux l'envoyer vers les dangers et les aventures, pas vrai ?

— Non. En ce qui te concerne, je ne pressens rien de tel. Toi, tu peux partir sans crainte. Et même s'il t'arrive quelque chose, tu n'en subiras aucun dommage.

— Voilà un véritable ami ! Pourquoi ne vas-tu pas simplement te faire rembourser le billet ?

— Maintenant que le billet est acheté, il faut que le voyage se fasse. Nous nous sommes toujours compris, toi et moi. Je n'ai pas besoin de te faire un dessin. »

Il y eut un long silence. À moins qu'il ne s'agisse d'une défaillance momentanée du micro. Arvid dit enfin :

« Non, mon vieux. Fais-le toi-même, ton voyage à Riga. Si tu veux, mes pensées t'accompagneront, mais rien de plus.

— Écoute, Arvid, vieux frère, je te parle sérieusement. Je sais ce

que je dis. Ce n'est pas une proposition en l'air, comme ça, sans raison... »

D'après les grésillements qui suivirent, on peut penser que la discussion dura encore un certain temps. Aujourd'hui encore, on ne sait pas précisément qui a fini par faire le voyage.

La police judiciaire prétend, en s'appuyant sur des preuves solides, que Karl Beuve est parti en personne. Mais le biographe d'Arvid Silber, Ontogène, suppose en se fiant à son intuition que le voyageur était Arvid. L'intuition étant, en règle générale, plus fiable que les preuves, il convient de se rallier au point de vue d'Ontogène. Pour ce qui est de notre récit, il importe évidemment peu de savoir lequel des deux a fait le voyage, ni même d'ailleurs si quelqu'un a réellement fait le voyage, l'essentiel étant que les événements eux-mêmes ont pu être observés. Appelons donc le voyageur Arvid.

Il retourna chez lui, mit dans sa sacoche son rasoir électrique et une serviette éponge, se rendit à la gare un peu avant minuit et monta dans le train.

Il était seul dans le compartiment. Il donna son billet à la responsable du wagon, fit son lit et se coucha aussitôt. Il n'oubliait pas qu'il pouvait être entraîné dans des aventures et pensait que le sommeil était le meilleur moyen d'échapper aux événements indésirables.

En dormant, on perdait toute notion du temps. On frappa bientôt à la porte du compartiment. Arvid sortit un pied de dessous la couverture et poussa la porte.

Sur le seuil se tenaient deux jeunes et belles Tziganes. L'une était mince, l'autre avait un visage rond. Arvid ne chercha pas à savoir si elles avaient des réservations pour ce compartiment. Il leur tourna le dos et tira la couverture sur sa tête.

Les Tziganes s'assirent sur la banquette d'en face en étalant largement leurs sept jupes et commencèrent à gazouiller. Alors qu'Arvid ne faisait plus attention à elles, elles se mirent à lui donner de petits coups.

D'un bond, Arvid se mit sur son séant.

La grande Tzigane mince lui dit :

« Vous, venir avec nous. Après Valga, le train avoir grave accident. Grosse catastrophe. »

Arvid voulut savoir :

« Pourquoi avez-vous choisi de me sauver moi ? »

« Ne pose pas de questions. Fais vite ! » dit la belle Tzigane ronde aux yeux brûlants.

Arvid s'habilla rapidement. Les Tziganes regardaient sans la moindre gêne cet homme à la peau blanche. Arvid prit sa sacoche et suivit les jeunes femmes qui prirent la direction de la porte.

« Et mon billet ? se souvint-il.

— Laisse-le où il est, dit la belle dodue.

— Je ne peux pas, c'est un héritage de mon ami. Le seul souvenir de mon cher disparu.

— Va le demander alors. On t'attend dans le tambour, dit la jolie mince.

Arvid frappa à la porte de la responsable. Personne ne répondit. Il ouvrit la porte. La cabine était vide. Il inspecta les lieux, puis ouvrit le placard du haut, dans lequel il trouva un porte-documents noir à compartiments. Il y prit son billet et le mit dans sa poche.

Au premier arrêt, il descendit du train avec ses Tziganes. Plusieurs autres voyageurs descendaient dans cette petite gare. On entendait des conversations en plusieurs langues.

Les Tziganes dirent à Arvid :

« Marche entre nous deux. »

L'une marchait devant lui, l'autre le suivait. Ils traversèrent cette petite bourgade du sud de l'Estonie. Arvid n'avait pas eu le temps de lire le nom de la gare.

Les voyageurs qui étaient descendus du train se dispersaient de tous côtés. Des bruits de pas venant de plusieurs directions résonnaient encore dans le silence de la nuit.

Les Tziganes emmenèrent Arvid hors de l'agglomération. Il ne distinguait pas s'ils se trouvaient à présent dans une forêt ou au milieu des champs.

« Voilà, maintenant nous sommes hors de danger », dit l'une de ses accompagnatrice, et au même instant elles disparurent, comme si la terre les avait avalées.

Arvid savait qu'il était dangereux de s'éprendre d'une jeune Tzigane. Il appela pourtant à mi-voix :

« Hé, où êtes-vous ? Je veux rester avec vous ! »

Personne ne lui répondit et Arvid se sentit mal à l'aise en entendant sa propre voix résonner dans ces ténèbres silencieuses. Il écarta les bras et essaya de tâter ce qui l'entourait, mais il ne rencontra rien.

La seule solution était de retourner à la gare et d'attendre le train suivant. Heureusement, il avait un billet — pour le train précédent, il est vrai.

Le chemin du retour n'était pas facile à trouver. Les quelques maisons que l'on voyait tout à l'heure au bord de la route avaient à présent leurs fenêtres éteintes. On entendit le sifflement lointain d'une locomotive, un seul coup bref, qui venait vraisemblablement de la gare voisine.

Arvid laissa errer son regard autour de lui. Il aperçut enfin une lumière rougeâtre et commença à marcher dans sa direction, trébuchant sur la terre séchées des labours, les tiges acérées et les touffes d'herbe.

Il arriva finalement près d'une longue maison de bois. La lumière rougeâtre venait d'une petite fenêtre. Il ne semblait pas y avoir de porte de ce côté-ci de la maison. Arvid entreprit de passer de l'autre côté en contournant la remise attenante, qui avait de hauts murs en pierre de pays. Il dut traverser des orties dans lesquelles se dissimulaient de vieilles jantes métalliques rouillées.

Devant la maison se trouvait une barre en bois, à laquelle étaient attachés quelques chevaux. Arvid pouvait sentir l'odeur douceâtre des bêtes et de l'avoine mastiquée.

Il fit jouer le loquet de la porte et entra dans une vaste pièce au plafond bas et aux poutres couvertes de suie. Au milieu de la salle se trouvait une longue table, et dans un renforcement du mur se tenait un homme au visage épaté, qui devait être le patron de la

taverne. Un fermier était accroupi sur la table et regardait entre ses jambes en direction d'Arvid.

« Bonjour la compagnie ! dit Arvid.

— Bonjour ! » lui répondit le tavernier. Les fermiers ne lui adressèrent pas même un borborygme. Le visage rouge, ils regardaient d'un air fasciné leur collègue accroupi.

On entendit bientôt un bruit sourd.

« Regardez, il l'a pondu, son œuf ! » cria l'un des fermiers.

Arvid se rapprocha. Sous le derrière de l'homme se trouvait un œuf beige, gros comme la tête d'un enfant. Arvid le prit dans ses mains, il était encore chaud. Il le secoua et le colla contre son oreille. Il n'entendit qu'un léger bourdonnement, qui provenait peut-être de son oreille même.

Le fermier sauta à terre. Quelqu'un demanda :

« Maintenant, dis-nous comment tu as fait !

— Ne me pose pas de questions. À chacun son secret. »

Les fermiers vidèrent leur chope et parurent oublier aussitôt ce qui venait de se passer. Arvid tenait encore l'œuf dans ses mains. Il finit par demander :

« Qu'est-ce qu'il faut faire, maintenant, avec cet œuf ?

— Tu peux le garder si tu veux », dit l'homme qui, quelques instants plus tôt, était accroupi sur la table, en paraissant se désintéresser totalement de la question.

Arvid ouvrit sa sacoche, prit sa serviette éponge, en enveloppa l'œuf et remit le tout dans la sacoche.

« Si monsieur veut de la bière... », proposa le tavernier qui voulait placer sa marchandise.

Arvid hésita un instant, puis il dit :

« Merci, mais je ne bois pas. J'ai un voyage difficile devant moi. »

Le tavernier lui fit signe d'approcher et demanda :

« Quel est donc ce voyage qui nous amène ce visiteur inattendu ?

— Est-il nécessaire de tout expliquer ? répondit Arvid, esquivant la question.

— Pourquoi ce voyage est-il difficile ?

— Imaginez vous-même. Je fais ce voyage à la place de quelqu'un d'autre.

— Alors pourquoi ne pas boire aussi la bière à sa place ?

— Je préférerais manger quelque chose. Vous avez des haricots ?

— On peut en trouver. »

Le tavernier s'absenta un certain temps dans l'arrière-salle, puis revint avec des haricots fumants. Ils étaient cuits au beurre et dégageaient un fumet fort appétissant. Arvid s'assit au bout de la longue table, écarta les chopes vides ou à moitié pleines qui s'y trouvaient et commença à manger ses haricots.

Jetant de petits regards en direction du tavernier, il versait, toutes les deux ou trois bouchées, une partie des haricots dans sa sacoche, posée à côté de lui sur le banc.

Il ramena ensuite son assiette vide au comptoir.

« Merci. Je dois partir, maintenant.

— En pleine nuit ? Mais pour aller où ? Que monsieur passe au moins la nuit ici. Demain matin : bon pied, bon œil, le regard portera plus loin. »

Arvid regarda autour de lui en se demandant où pouvait bien se trouver le lit.

Le tavernier prit une chandelle, protégea la flamme du courant d'air et dit :

« Si monsieur veut bien me suivre... »

Franchissant une porte basse, ils pénétrèrent dans le séchoir, puis, de là, dans une petite niche d'où partait un escalier en colimaçon. Ils montèrent le long escalier et débouchèrent sur un plancher nu. Leurs pas résonnèrent sur les planches. Près du mur se dressait une échelle. Le tavernier commença à gravir les barreaux. La chandelle éclairait mal. Pour une vieille ferme en bois, l'ascension paraissait excessivement longue.

Ils arrivèrent à nouveau sur le plafond de quelque corps de bâtiment. De là partait un nouvel escalier.

Le guide ouvrit enfin une petite porte blanche et laissa Arvid entrer le premier. Celui-ci, prudent, tâta d'abord le sol du pied. Ce n'était pas un précipice, mais une petite chambre romantique

qui aurait pu appartenir à quelque jeune fille noble du dix-huitième siècle. Les murs étaient tendus d'une étoffe de soie à motifs roses. La table, l'unique chaise et même le lit avaient des pieds minces et recourbés. Les meubles étaient blancs, le couvre-lit fait d'un lourd tissu de soie, et sur la table se trouvait un carnet de poèmes à la couverture dentelée.

« Je vous laisse la chandelle ? Pensez simplement à la souffler avant de vous endormir.

— Comment allez-vous faire pour redescendre ?

— Je connais le chemin. »

Le tavernier plaça la chandelle sur un chandelier posé dans une petite niche ronde.

« Bonne nuit.

— Comment je... ? » voulut demander Arvid, mais il ne termina pas sa phrase. La chambre était vraiment charmante.

« Bonne nuit. »

Le tavernier se retira. Arvid crut entendre un bruit de verrou qu'on tire, mais peut-être n'était-ce pas cela. Tous ses muscles se tendirent, mais il n'osa pas aller vérifier immédiatement la porte. Il le fit seulement plus tard, lorsque le dernier écho des pas du gros aubergiste se fut évanoui.

Arvid entrebâilla la porte, qui s'ouvrit sans difficulté. Derrière elle, l'obscurité était totale. Il aurait bien voulu qu'il y ait un verrou à l'intérieur.

La flamme de la chandelle s'agitait, comme effrayée, et menaçait de s'éteindre. Arvid essaya de garder son calme. Il s'approcha de la chandelle, entourait la flamme de ses mains et chuchota : « Tout doux, ma belle, tout doux. »

Une terrible envie de dormir fondit soudain sur lui. Dans un dernier sursaut d'attention, il aperçut un cadre doré de forme ovale, dans lequel se trouvait soit une fenêtre soit un miroir. Il souleva le couvre-lit de soie : celui-ci était posé directement sur les planches non rabotées du sommier. Il n'avait plus le temps de chercher un matelas. Il eut tout juste la force de souffler la chandelle et s'effondra sur le lit.

Il avait peut-être dormi une heure ou deux lorsqu'il s'éveilla, frais et dispos, avec une idée en tête : il devait à présent déchirer les draps en lanières, descendre de la tour et s'enfuir. Mais voilà, il n'y avait pas de draps.

Arvid leva la tête. La première chose qu'il vit fut sa sacoche à côté du lit. Il se souvenait vaguement de l'avoir oubliée en bas, sur le banc de la taverne, lorsqu'il était allé rapporter son assiette au comptoir.

Il se leva. Dans le cadre doré, il vit à la fois son propre visage et un fragment de paysage d'Estonie du sud. Mais quelle importance cela pouvait-il avoir ? Il prit sa sacoche et sortit. Dans le passage aux murs doublés de planches se trouvaient deux portes. Il ouvrit celle de gauche. Elle donnait sur l'extérieur, de façon tout à fait normale, au niveau du sol. Il y avait simplement deux marches en ciment. Il s'était passé la veille au soir, avec les hauteurs, quelque chose d'incompréhensible. Mais à quoi bon se soucier de cela, alors qu'un matin radieux régnait sur ce paysage couvert de rosée ?

Arvid renversa la tête en arrière et se mit à rire. De quoi ? Il n'aurait su le dire. Peut-être de lui-même.

Il retourna dans la chambre de jeune fille, qui à présent ne lui paraissait plus aussi romantique, posa un billet sur la table aux pieds recourbés et pénétra dans le matin.

Il se mit à marcher en espérant retrouver la petite bourgade. Son pantalon fut bientôt mouillé jusqu'aux genoux. Le matin avait ici ses particularités. Je dois aller à Riga, pensait-il. Était-il arrivé ou non quelque chose au train de la veille ?

Peut-être aurait-il pu s'enquérir de l'accident auprès du tavernier. Mais il n'allait pas faire demi-tour pour cela.

Arvid se frayait un chemin en dehors de tout sentier. Aucune bourgade n'était en vue. Il marcha, sans regarder derrière lui, jusqu'au moment où, traversant des broussailles basses, il arriva de façon inattendue au bord du remblai d'une voie ferrée.

Il grimpa jusqu'aux rails, s'étira et examina son pantalon mouillé. Les signes crasseux de la civilisation étaient agréables

à un citoyen comme lui. Il regarda d'un côté et de l'autre, sans parvenir à deviner laquelle des deux gares était la plus proche. Il commença à marcher vers la gauche.

Il suivit les rails en oubliant presque tout le reste. Au bout d'un temps indéterminé, il arriva enfin en vue d'une petite gare. Était-ce ou non celle de la veille ? Il n'aurait su le dire. Du temps avait passé. Et presque toutes les gares d'Estonie étaient entourées d'une petite bourgade.

À vrai dire, l'unique problème qui le préoccupait, pendant qu'il déambulait dans cette gare, était de savoir dans quel sens il devait prendre le train pour se rendre à Riga. Il n'osait pas poser la question à quelqu'un, surtout pas à un employé des chemins de fer, cela aurait pu paraître suspect.

Pourquoi devait-il aller justement à Riga ? Il ne le savait pas. Peut-être parce qu'il espérait voir au bord de la voie les traces de la catastrophe de la veille. Ou parce qu'il l'avait promis à son ami.

Attendre n'avait rien d'agréable. Il monta donc tout naturellement dans le premier train qui s'arrêta.

Il commença à se préoccuper de la direction seulement lorsque le train fut reparti. Il essaya d'abord de la déterminer par lui-même, mais ses connaissances sur la géographie de l'Estonie étaient trop lacunaires. Les noms des gares sonnaient pour lui comme du chinois, peut-être cela venait-il de sa prononciation intérieure.

Impossible d'y couper, il allait devoir parler à quelqu'un. Il s'approcha d'un autre passager et engagea la conversation :

« Alors ? Vous allez loin comme ça ? »

L'autre le regarda et quelque chose sembla lui déplaire, car il s'écarta un peu. Peut-être qu'il n'avait pas la conscience tranquille. Ou qu'il ne comprenait pas l'estonien et ne voulait pas le montrer.

Il valait mieux poser la question à des employés, ils avaient l'obligation de le renseigner. Arvid alla trouver la responsable du wagon :

« Excusez-moi, est-ce que ce train va à Riga ou à Tallinn ? Pour

quelque raison, les autres passagers ne veulent pas me répondre, c'est pourquoi je m'adresse à vous. »

La responsable lui jeta un long regard. Elle devait le prendre soit pour un imbécile soit pour un plaisantin.

« Si ce n'était pas mon travail, je ne vous répondrais pas non plus. Nous n'allons ni à Tallinn ni à Riga, mais à Pskov.

— Vous plaisantez ? Ce n'est pas possible.

— Si vous savez mieux que moi, pourquoi me posez-vous la question ?

— Mais les rails devraient imposer un trajet donné, on ne peut pas tourner dans n'importe quelle direction !

— C'est ce que pensent les profanes. Mais moi cela fait déjà vingt ans que je travaille dans le système et je sais que presque tout est possible. »

Arvid était très déconcerté. Manifestement ce train n'était pas celui qu'il aurait dû prendre.

« D'ailleurs, avez-vous un billet ? Si vous ne savez même pas dans quelle direction vous allez ?

— J'ai un billet pour Riga », dit Arvid. C'était presque devenu pour lui une question de dignité personnelle.

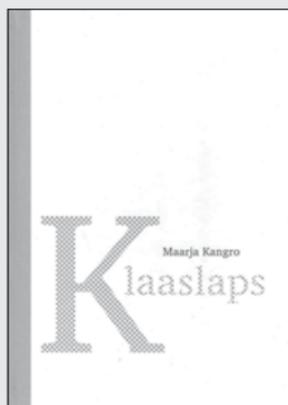
Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN



MAARJA KANGRO

L'ENFANT DE VERRE

MAARJA KANGRO (née en 1973) a fait ses débuts littéraires en tant que traductrice de l'italien, de l'anglais et de l'allemand (ouvrages d'Umberto Eco, Hans Magnus Enzensberger, Andrea Zanzotto et Valerio Magrelli). Après avoir publié trois recueils de poèmes, elle s'est intéressée à la prose, dans laquelle elle se montre aussi spirituelle et inattendue que dans sa poésie. Elle a reçu de nombreux prix littéraires. L'ENFANT DE VERRE, son premier roman, a été traduit en allemand, en hongrois, en letton et en lituanien. En 2024, elle est devenue la première femme à diriger l'Union des écrivains estoniens.



Maarja Kangro

KLAASLAPS

Nähtamatu Ahv 2016, 208 p.

Traductions : allemand,
hongrois, letton, lituanien.

Ce livre est l'introspection d'une femme qui perd son enfant et canalise sa souffrance et sa rage dans une réflexion sur l'éthique, la médecine et la société. Le résultat est une œuvre profondément émouvante sur un sujet très intime.

Après cinq ans de tentatives infructueuses d'insémination artificielle, une femme de 41 ans tombe enfin enceinte. Tout semble aller pour le mieux, jusqu'à ce qu'une échographie montre que le fœtus n'a pas d'os crânien. L'enfant n'aurait aucune chance de survie. L'écriture blanche du livre, qui relate de façon neutre la succession des événements, marche sur une corde raide :

un seul glissement dans l'émotion obligerait probablement la narratrice à interrompre son récit.

Accompagnée du père biologique de l'enfant, elle se rend dans une clinique, un matin de janvier, pour prendre les pilules qui mettront fin à sa grossesse. Quelques heures plus tard, elle donne naissance à une petite fille sans vie. « C'était la première fois de ma vie, et peut-être la dernière, que je pouvais être considérée comme une mère. C'était ma fête des mères. »

En dépit de sa douleur, la narratrice retrace son parcours dans l'espoir qu'il puisse être utile à quelqu'un d'autre. Son récit révèle l'insensibilité du système médical qui protège ses propres membres. Il éclaire également la vie d'une jeune écrivaine dans l'Europe du XXI^e siècle : bourses d'écriture et lectures publiques à l'étranger, complétées par des amitiés dans le monde entier. La narratrice apprend sa grossesse extra-utérine alors qu'elle se trouve dans l'Ukraine post-Maïdan, au printemps 2014, au moment même où éclate le conflit armé.

L'ENFANT DE VERRE est l'une des œuvres les plus émouvantes et sans aucun doute une des plus inoubliables de la littérature estonienne de ces dernières années.

L'ENFANT DE VERRE

Début du livre, p. 9-23

mercredi 28 janvier 2015, 8 h 30

J'ai ralenti à la hauteur de la station de bus, avant le tribunal, mais il m'a alors semblé que Jaanus se tenait plus loin. Vers le passage piétons, avec un blouson brun clair et un sac à dos. J'ai continué à rouler, pour le prendre là-bas : en fait, c'était un jeune garçon, un écolier, qui m'a regardée sans comprendre. Jaanus a couru derrière l'auto.

« Ciao, je ne t'avais pas reconnu, ai-je dit. Je ne sais pas pourquoi.
— Ciao. »

Il avait lui-même proposé de m'accompagner. Disant qu'il valait mieux que je ne sois pas toute seule là-bas. Je n'avais pas d'avis. Il s'agissait d'observer un décès. D'éprouver un décès. Cela pouvait se faire d'une façon aussi bien que de l'autre, seule ou non. Avec quelqu'un, bien sûr, ce serait davantage comme quand on est au café. Plus horizontal, plus visuel. Il se pourrait que les mots n'aient pas encore fini de fermenter qu'il faille déjà les dire, parce que quand il y a plus d'une personne dans une pièce, il n'est pas possible de rester sans rien dire.

Deux ou trois jours auparavant, rentrant de Málaga, j'avais offert à Jaanus et Martin un tire-bouchon en bois, en forme de bite. Dans cette belle bite en bois, bien épaisse, était gravé le mot « Málaga ».

Le temps était couvert, il n'y avait pas à craindre l'horreur d'une atmosphère limpide, du soleil hivernal. Mais qu'il soit couvert, ça n'avait pas non plus d'utilité particulière. Rien n'était utile à rien.

Et je pouvais contempler à l'infini ce manque total d'utilité, cette contemplation n'étant, elle-même, d'aucune utilité.

L'enfant vivait, sans aucun pressentiment, ses dernières heures. Ses dernières heures de croissance. Les cellules se divisaient sans relâche. À travers ses paupières fermées, il devait déjà percevoir la lumière ; le petit cœur battait à cent quarante, cent cinquante pulsations par minute.

mercredi 28 janvier 2015, vers 9 h

Dans la salle d'attente de *Fertilitas*, il y avait comme toujours de l'eau qui coulait, et les plantes tropicales poursuivaient leur pousse imperturbable. Avec ses tons orange clair, le décor était censé apaiser, encourager. Il existe des gens bienheureux qui se laissent berner par les décors apaisants. Leur béatitude pourrait aussi bien s'interrompre soudain, mais on ne sait jamais.

En même temps que nous était entrée dans la salle d'attente une femme brune à l'attitude tendue, à l'expression anxieuse et désabusée. Elle se tenait debout, et nous aussi. Qui a envie de s'asseoir, quand l'heure est grave ? Nous sommes restés silencieux jusqu'à l'arrivée de deux infirmières. L'une des deux m'a désignée de loin et a dit à l'autre : « Prends celle-là d'abord. La conisation après. »

La brunette se tenait toujours debout, sans mot dire. La conisation.

« Venez, allons-y. » L'infirmière m'a fait un sourire. Une Russe à la mine réjouie, un peu gamine : je l'aurais bien imaginée s'appeler Polina. « Votre mari reste ici, le cabinet est trop petit, il n'aurait pas de place pour s'asseoir. »

Elle avait appris à manifester de la sollicitude. Ou peut-être pas, peut-être que ça lui était naturel. Elle mélangeait les papiers, avait égaré quelque chose juste là, sur le bureau, et répondait à chacune de mes phrases par : « Bien entendu, exactement, très juste. » Elle voulait prendre tous mes papiers, notamment les

échographies du fœtus, pour le formulaire d'avortement, mais j'ai refusé.

« Vous avez bien raison », a répondu gaiement Polina.

Elle m'a tendu un texte imprimé et elle s'est mise à rire, parce que la table était couverte d'un fouillis de papiers. Oui, ils avaient un crayon à bille. Je l'ai saisi et j'ai signé l'arrêt de mort de mon enfant. Quelques heures après, déjà, j'étais incapable de me rappeler à quoi ressemblait ce stylo — s'il y avait écrit *AS Fertilitas* dessus, s'il était blanc ou si c'était le modèle classique, orange et translucide, avec son capuchon bleu.

Cependant, tandis que je signalais des papiers et renseignais la joviale Polina (qui, pour ce que j'en savais, pouvait aussi bien s'appeler Julia) sur mes habitudes, mon poids, ma taille, mon absence d'allergies, la femme brune s'était mise à pleurer dans le couloir. Jaanus m'a dit plus tard qu'à un moment donné, quelque chose lui avait fait venir les larmes aux yeux. Il n'y a rien de plus trompeur que l'atmosphère impersonnelle des salles d'attente des hôpitaux et des cliniques. En réalité, elles sont pleines de sens, chargées à bloc. Cette femme, à ce moment. Une vie de plus dont l'horreur profonde, corrosive, touchait là son acmé.

Qu'est-ce qu'on lui avait dit ? Qu'est-ce qu'on avait expliqué à « la conisation » ? Je savais que la conisation pratiquée sur le col de l'utérus n'était pas une intervention décidée à la légère, du moins de nos jours, et dans un établissement comme celui-ci. Il fallait des altérations sérieuses de l'épithélium utérin pour qu'on décide de pratiquer l'ablation d'un fragment de celui-ci, de forme conique, et cette femme craignait peut-être pour sa vie. Elle se demandait pourquoi cela lui était arrivé, à elle. Il s'agissait vraisemblablement d'une souche maligne de papillomavirus qui était passée à l'action. Quel imbécile lui avait donc refilé ça ? Peut-être son mari. Peut-être un amant de passage, en voyage, en vacances. Ça pouvait remonter à longtemps. Je m'étonnais de ne pas l'avoir chopé moi-même, avant d'être vaccinée. J'avais eu de la chance, en somme. Pour la différence que ça faisait, de toute façon...

Je ne sais pas comment les choses se sont passées par la suite pour cette femme. Sur le moment, il m'a semblé — injustement, sans aucun doute — qu'elle n'était quand même pas au fond du trou, pas comme moi. Elle avait les yeux humides. Moi, j'étais dans les profondeurs d'un enfer, dans une merde, où l'on ne pleurait plus. Ici, tout était déjà calciné, et cette dévastation exerçait une influence rétroactive. Vus depuis cet enfer, depuis cette merde, tous les espoirs, les passions, les attachements que l'on a pu éprouver dans le passé se révèlent comme des sottises, ridicules dès la première seconde, des illusions que l'on n'aurait jamais dû prendre au sérieux. *Lasciate ogni speranza*. Cette pancarte a ceci de particulier qu'elle est toujours déjà là, sans que nous la remarquions. C'est l'enseigne de la condition humaine, bien sûr. Dante l'a accrochée bien plus tôt que les philosophes du toujours-déjà. Plus tôt que Heidegger. Nous sommes toujours déjà passés sous cet écriteau. C'est un peu comme le panneau indiquant l'entrée dans une agglomération, que le conducteur impétueux ignore. Oh non, il ne l'a pas vu, mais maintenant qu'il y repense, c'est vrai, il devait sûrement être présent quelque part, peut-être gigantesque, trop évident pour être pris au sérieux.

Mais désormais — que tout aille se faire foutre, puisque c'était foutu depuis les origines, de toute façon. Peut-être que cette femme pensait la même chose, elle aussi. Que tout aille se faire foutre, puisque tout a toujours été foutu. Mais peut-être que non. L'espoir, la possibilité de l'espoir, semblait encore la faire souffrir. Peut-être cet espoir renaîtrait-il un jour en moi aussi, comme repousse le chiendent.

vendredi 9 janvier 2015, 8 h 25

Le matin était encore d'un noir d'encre. La gadoue avait une teinte violette ridicule. Mais en cette période, j'avais oublié jusqu'à l'effet hébétant de l'hiver estonien ; toute à mes rêveries naïves, je m'étais entourée d'un cocon ouaté. J'étais joviale et

curieuse, comme on l'est quand on voyage. Comme si le jour allait se lever d'un moment à l'autre.

J'ai pris Jaanus rue Herne. On y voyait à peine sur Liivalaia, l'avenue de Narva, la route de Pirita. Je ne sais plus de quoi nous avons causé. J'ai peut-être raconté la récente présentation de mon livre, à Tartu. La présence du club gastronomique de Tartu. C'est Berk qui m'avait expliqué ça : un club gastronomique. Un groupe de vieux messieurs qui repéraient tous les matins, sur Google, les événements culturels. J'ai parlé de la bouteille de Chablis qui m'était destinée et que j'avais, par inadvertance, portée dans la maison de la littérature de Tartu avec le reste de la caisse, découvrant ensuite, trop tard, mon erreur. Oui, j'ai dû mentionner ça, entre autres choses.

Au vestiaire de ce même centre *Fertilitas*, nous avons laissé, moi mon manteau noir, Jaanus son éternel blouson brun clair. J'ai indiqué à l'hôtesse d'accueil, une blonde d'abord plutôt neutre, que nous venions pour les examens du premier trimestre.

Oui, j'étais fière, naturellement, comme le monstre de Frankenstein subitement devenu un être humain véritable. Les autres ne savent pas à quel point c'est une *big issue*, pour le monstre, que de devenir une personne normale, alors que pour lui c'est énorme. Toutes ces fonctions humaines, avec leurs embarras, leurs complications !

On m'avait dit qu'on pouvait faire des images 3D du petit. C'est un protocole très émouvant, avait expliqué le médecin, au centre *Fertilitas* de Mustamäe. Ils ont les yeux fermés, comme ça — elle avait montré : comme ça.

« Et pour finir, on vous dit que tout va bien », avait-elle ajouté. Avec une intonation suggestive, descendant sur la fin de la phrase.

J'avais déjà vu, avec une machine à ultrasons ordinaire, la façon dont la petite chose agitait ses bras et ses jambes. Une créature aquatique aux membres blanchâtres, qui se détachait sur un fond noir. J'avais entendu à plusieurs reprises les battements

de son cœur, amplifiés, c'était comme un bruit de train dans un poste de radio. Sauvage, sérieux.

Cette fois-ci, nous devons voir l'enfant à l'aide d'une grosse machine qui ne se trouvait qu'à Viimsi. Dans le cabinet du docteur Reet Laasik (était-ce le bureau numéro douze ?), on avait éteint le plafonnier, et l'échographie était projetée sur grand écran. L'enfant remuait les jambes, et Jaanus s'est mis à rire. Le docteur faisait des va-et-vient avec la sonde sur mon ventre, sans rien dire. L'image terne, en noir et blanc, bougeait et ondulait sur l'écran, le squelette de l'enfant et le mouvement de son cœur étaient clairement visibles. Le docteur a continué à déplacer la sonde. Dans un sens, dans l'autre. Nous étions tous silencieux. La petite créature gigotait, mais nous ne riions plus.

La doctoresse a demandé : « Vous avez quel âge ?

— Quarante et un.

— Hmhm.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Il y a quelque chose qui ne va pas. »

C'était cette touche. Celle que quelqu'un enfonce et alors l'autre devrait se figer, mais en réalité on ne s'arrête pas net. Tout le fourbi émotionnel ne réagit pas si rapidement. J'ai demandé, sur un ton pragmatique que je n'avais pas besoin de feindre : « Qu'est-ce qui cloche ? »

La doctoresse était visiblement contrariée par ce qu'elle avait à dire. Sa voix était perchée, irritée.

« Laissez-moi d'abord regarder ! Du calme ! »

Du calme ? Ni Jaanus ni moi n'avions manifesté le moindre manque de calme. C'est elle qui s'énervait.

Après son rugissement, nous n'avons pas pipé mot, et au bout d'un moment elle a demandé : « Vous avez fait tous les tests entre vous ? »

C'était une grossesse par fécondation artificielle. Tout était consigné dans le dossier. Mon petit miracle, la dernière tentative prise en charge par l'assurance maladie.

C'est dans ce centre *Fertilitas* que j'avais appris, cinq ans plus

tôt, qu'une FIV serait sans doute ma seule chance, pour cause d'obstruction tubaire. On m'avait annoncé cette mauvaise nouvelle après une laparoscopie, mais au médecin qui avait pratiqué l'examen, j'avais tout de même offert le recueil de poésie intitulé *Livre*, publié par Apollo et rassemblant des textes commandés à une multitude de poètes estoniens. C'est moi qui avais préparé ce recueil, à la demande de l'éditeur. Pourquoi un tel cadeau ? Je n'aurais su le dire, cela m'intriguait encore. À l'époque, je n'avais encore jamais subi ni opération ni aucun traitement sérieux, on ne m'avait pas même arraché une dent, et mes idées sur la façon de se comporter vis-à-vis des docteurs remontaient à mon enfance et à l'ère soviétique. J'avais entendu dire que même après un problème, il était d'usage de leur offrir, malgré tout, quelque chose. Une boîte de confiseries, une bouteille de cognac. Quelque chose. Ce docteur-là, sympathique au demeurant, avait feuilleté distraitemment les photos des poètes et m'avait interrogé sur l'église russe de Riga, que l'on aperçoit en arrière-plan sur le portrait de Joel Sang : « Où est-ce que ça se trouve ? » En entendant que c'était à Riga, il avait dit ah, d'accord, mais qu'il y avait d'autres endroits dans le monde qu'il aurait plus facilement reconnus.

Mais aujourd'hui, là, cette question du docteur Laasik. Ces tests.

« Oui.

— Vous n'êtes visiblement pas compatibles, a-t-elle dit.

— Mais quel est le problème ? »

C'était une sensation de vertige mental, qui n'arrivait que maintenant. Down. L'enfant est trisomique, c'est ça ? Non, a dit la doctoresse. Il n'est pas trisomique. La clarté nucale est parfaitement normale. Tous les risques liés à l'âge avaient apparemment été évités, la question n'était pas là.

« Regardez, il n'a pas de voûte crânienne. Au-dessus de la nuque, le cerveau n'est couvert que par les méninges. Vous voyez ? Son cerveau est exposé au liquide amniotique. »

Quelle tuile. C'est la première pensée qui m'a traversé l'esprit. Les os du crâne ont un retard de développement, qu'ils vont

devoir rattraper, leur croissance va prendre du temps, ça va être des tracas à n'en plus finir, un vrai cauchemar. Et deux secondes plus tard, j'ai compris que si ces os ne s'étaient pas encore formés, ils ne le feraient maintenant jamais.

Mais les méninges ? Ça ne protège pas, les méninges ? a demandé Jaanus.

Non. Le liquide amniotique allait emporter peu à peu le cerveau de l'enfant.

Le fœtus s'est étiré.

Acrânie et anencéphalie.

Je comprenais le sens de ces termes, bien sûr, comme toute personne ayant fait des études littéraires. Même un lycéen décent devrait les comprendre. Acrânie, astomie, anophtalmie. Ou pourquoi pas apodie, amélie. Tout le monde est capable d'imaginer des mots similaires. Ce que j'ignorais, c'est que de telles anomalies existaient réellement.

À onze ans, on nous avait organisé une sortie de classe au Musée de la Santé, où nous avons pu voir des quantités de photographies d'enfants présentant des anomalies congénitales ou ayant subi un trauma à l'accouchement. Il y avait là toutes sortes de manifestations — becs de lièvre, membres manquants, hydrocéphalie, peut-être même dicéphalie. Est-ce qu'on y voyait aussi des enfants atteints d'acrânie, je ne saurais plus le dire. C'est bien possible. Les enfants, ne fumez pas, tel était le principal message qu'on nous serinait. Ne mangez pas de sucreries et jouez au grand air. J'étais mince, j'avais le meilleur temps de réaction face aux feux de circulation, on me faisait des compliments. Il nous arrivait, entre nous, de nous traiter d'hydrocéphales, et cette manie a connu dernièrement un regain de faveur.

Une vingtaine d'années plus tard, j'avais entendu parler des anomalies de développement du tube neural du fœtus, qui peuvent être causées par une carence en acide folique. J'avais retenu le terme *spina bifida*, colonne vertébrale fendue. Mais maintenant, alors que j'attendais un enfant, je n'avais plus envie de chercher à savoir plus précisément en quoi consistaient

ces malformations. J'imagine que c'est le cas de la plupart des femmes enceintes. Et de fait, la plupart ne l'apprennent jamais. Dans le dossier qu'on m'avait remis avant l'examen, il était écrit qu'un enfant sur cent naissait avec une malformation grave. J'avais feuilleté ce document avant Noël, distraitement.

« Quand souhaitez-vous pratiquer l'interruption ? » a demandé la doctoresse.

J'ai senti mes genoux se mettre à trembler légèrement. J'étais étonnée de ne pas réussir à contrôler ce tremblement. Mais je n'ai pas fait un gros effort. Peut-être étais-je la seule à m'en apercevoir.

« Je devais partir demain pour deux semaines, en Espagne.

— Vous pourrez vous reposer un peu.

— Je serai partie deux semaines. À mon retour, il aura déjà quinze semaines.

— Il aura grandi, on le saisira plus facilement.

— Il n'y a rien d'autre à faire ?

— Vous pouvez le porter jusqu'au terme. Mais ces enfants meurent en général en naissant. Ou alors ils vivent quelques heures, quelques jours, tout au plus. Et vous savez... » La doctoresse a souri amicalement, en penchant la tête de côté. « Ce n'est pas la vie, vraiment. Ils n'ont que la moelle épinière. La respiration, le métabolisme, ils l'ont... ce type de fonctions vitales. Mais ça se borne à ça. »

Elle bougeait toujours la sonde, et elle a ajouté : « Leurs yeux deviennent grands comme ça. »

Jaanus a demandé si une chose pareille arrivait souvent.

En fait, a répondu la doctoresse, quand on intervient sur la nature, on ne peut rien dire. Dans le cas d'une fécondation naturelle, l'ovule corrige d'éventuels défauts du spermatozoïde, mais lors d'une fécondation en laboratoire, on ne sait pas vraiment ce qui se passe.

Puis elle a répété : « Mais quand même, vous n'êtes pas compatibles. » Cette phrase m'a stupéfaite. Je me la suis répétée tout bas. *Pas compatibles.*

Comment cela ? Nous n'étions pourtant pas parents, du moins

pas à notre connaissance, donc en tout cas pas proches parents. D'ailleurs, on disait bien que le concept d'incompatibilité génétique était une invention. Et maintenant, une bombe pareille. Mais dans ce type de situation, un individu est prêt à croire quasiment n'importe quoi, n'importe quelle merde qui lui tombe dessus. Quasiment.

Shoot the messenger!

Je commençais à avoir l'impression que la doctoresse nous voyait comme des coupables. Je projetais peut-être quelque chose, j'avais envie de croire qu'elle cherchait à se décharger du stress de devoir annoncer une nouvelle pareille, que c'est pour cette raison qu'elle nous sortait ça. Nous étions à l'origine de l'existence d'une créature qui plaçait la pauvre doctoresse dans une situation inconfortable. Elle aurait préféré n'avoir que de bonnes nouvelles à annoncer, mais regardez un peu ce que vous avez fabriqué. Vous avez tout gâché. *Shoot the addressees!*

Apparemment, c'était une malformation responsable de beaucoup de problèmes chez les Anglais, alors qu'en Amérique, sa prévalence était plusieurs fois plus faible.

« Bien sûr, à côté des facteurs génétiques, il y a aussi l'environnement, a-t-elle dit.

— Quoi, exactement ? Certains polluants ?

— Dans le temps on accusait le DDT, mais de nos jours...

— Est-ce qu'il y a des produits précis qu'on associe à ça ?

— Vous savez quoi, je vais vous envoyer de la documentation. Sur les anomalies du tube neural. »

La doctoresse a encore demandé si j'avais eu des saignements, j'ai répondu que oui. Un mois après l'implantation. Est-ce que c'était signe de quelque chose ? Elle n'a pas répondu.

« Je pense que vous devriez avoir recours à un don d'ovule », a-t-elle dit.

Toi-même.

Quand je me suis levée, Jaanus m'a enlacée. Nous sommes restés un moment comme cela. Dans la lumière électrique jaunâtre. On avait rallumé le plafonnier, le spectacle était terminé.

La date de l'interruption a été fixée au 28 janvier. Deux jours auparavant, en préparation, je devrais passer à l'accueil retirer un comprimé de Mifegyne. C'était la première grossesse que j'avais menée aussi loin. Un grand miracle, et une grande normalité, qui avaient fini par faire apparaître les précédentes tentatives de fécondation comme des malentendus, des erreurs de raisonnement. J'avais déjà pris l'habitude de m'endormir en songeant qu'un petit être m'accompagnait.

On nous a remis les images de l'échographie (sur l'une d'elles, l'enfant ressemblait à une fougère, un joli petit squelette) et une lettre d'adressage. Au docteur Marek Šois, à Mustamäe. Il était indiqué que j'étais « envoyée pour une *second opinion* ». Comme ça, en anglais. Cette *second opinion* nous serait délivrée au centre d'affaires Tammsaare, sur un mur duquel est inscrite la phrase célèbre « Travaille, et l'amour viendra par surcroît ». Je m'étais trouvée là pour la dernière fois le 22 décembre, quand le médecin du *Fertilitas* de Mustamäe m'avait annoncé : « Et pour finir, on vous dit que tout va bien. » Il était tout beau, alors, ce petit zébulon, alléluia, pour les siècles des siècles.

Nous étions censés nous présenter à la réception de Šois à midi, ce qui nous laissait deux heures et demie de libre. Même plus. Comment les remplir ? Remplir des heures comme des hangars, comme des entrepôts vides, etc. Pas de différence.

« Vous avez besoin de l'aide d'un psychologue ? » a demandé le docteur Laasik.

— Beurk ! » a éructé Jaanus, sur un ton qui lui donnait l'air d'un pré-ado. J'ai eu un sourire désabusé et j'ai répondu : « Qui sait ? » En réalité, je savais, bien sûr.

D'où sortait cette idée, qu'un psychologue fût capable de vous tirer de la merde, autrement dit du monde lui-même ? Quand on est vraiment dans la merde, il faut nager soi-même. C'était mon expérience. Je ne niais pas du tout que d'autres, en de pareilles circonstances, pussent être aidés. Que ce fût le cas, même, pour un grand nombre de gens. Mais mon expérience personnelle de la merdicité de la vie, c'est par moi-même que je devais m'en

accommoder. C'était la seule option. Il est vrai qu'à un moment, après avoir longuement marné à essayer de créer une vie, j'avais envisagé d'en parler à quelqu'un qui serait payé pour écouter. Mes amis avaient déjà entendu toutes ces histoires, dont la nouveauté était, pour eux, émoussée. Cet effet d'émoussement avait lui aussi son *best before*. Les amis ne pouvaient pas tout.

« Ça a foiré ! » — « Oh, quel dommage que ça ait foiré ! » — « Ça a de nouveau foiré ! » — « Oh, quel dommage que ça ait de nouveau foiré ! »

Au contraire, l'entretien avec un psychologue était censé être au bénéfice exclusif du patient : on n'écoutait que votre histoire, l'écoutant n'avait pas le droit de tripoter en même temps son téléphone ou de bouloter sa salade, et encore moins d'attendre de vous, échange de bons procédés, que vous écoutiez le récit de ses chamailleries avec les collègues. Le premier psychologue qu'on m'avait conseillé était d'avis que des massages aux pierres volcaniques pourraient me faire du bien, et aussi danser la salsa. J'en avais éprouvé une empathie océanique à l'égard du psychologue et de tout le genre humain, et une profonde tristesse au spectacle de la flamme misérable que les gens s'offraient mutuellement. Le second paraissait rationnel, et j'avais trouvé très agréable de causer de ma vie pendant une demi-heure. Pourtant s'était alors cristallisée en moi l'idée que j'avais passé l'âge de parler à un psychologue. C'est la phrase qui m'était venue à l'esprit : *tu as quand même passé l'âge*. Au-delà d'un certain âge, on ne pouvait plus être sauvé que par soi-même.

Mais je n'avais pas vraiment, pour autant, envie d'ironiser sur la psychologie. Les moqueurs étaient des gens que la vie avait dorlotés, voilà ce que je pensais. Ils n'avaient peut-être jamais connu un seul échec d'importance vitale. Leur personnalité n'avait pas été violentée dans leur enfance et ils n'avaient — éventuellement — croisé la mort que dans la mesure habituelle pour notre civilisation. Bien entendu, le potentiel de trauma porté par les événements dépendait aussi de la personne qui les subissait. Et au fond, nous étions tous dans la même merde. La question était

juste de savoir si cet « au fond » comptait pour quelque chose. Si « au fond » avait la moindre valeur, comme argument.

En partant, j'avais 65 euros à régler pour les résultats.

« En carte, oui. »

Je me trouvais face au moment où l'on est censé sourire à la secrétaire. Comme si elle l'avait, d'une manière ou d'une autre, mérité. La femme me regardait tranquillement, et le sourire automatique s'est bel et bien frayé un passage jusqu'à mon visage.

PIN OK. Paiement accepté. Retirez carte.

Traduit de l'estonien par JEAN PASCAL OLLIVRY



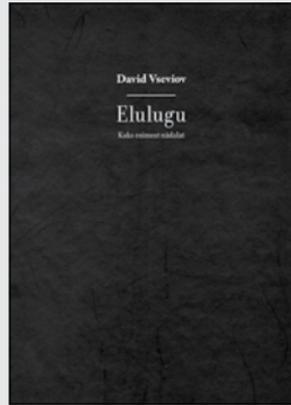
DAVID VSEVIOV

AUTOBIOGRAPHIE :

Les deux premières semaines

DAVID VSEVIOV (né en 1949) est un célèbre historien estonien. Depuis plus de vingt ans, il anime l'émission de radio Müstiline Venemaa (La Russie mystérieuse), dans laquelle il partage ses interprétations de l'histoire russe.

Bien qu'il ait écrit de nombreux ouvrages et articles historiques, AUTOBIOGRAPHIE : LES DEUX PREMIÈRES SEMAINES est son premier roman. L'auteur se qualifie lui-même de « voyageur dans le temps et d'éclaireur de l'histoire ».



David Vsevirov
ELULUGU.
Kaks esimest nädalat
Tuum 2019, 232 s.

À travers cette autobiographie imaginaire centrée sur les deux premières semaines de sa vie, l'auteur décrit la manière dont la Russie soviétique a resserré son emprise sur l'Estonie et comment la vie quotidienne en a été profondément transformée. Enrichi de photographies, le roman brosse un tableau haut en couleurs de la vie des habitants de Tallinn au printemps 1949.

Le narrateur est un nouveau-né qui observe et commente les événements. L'un des principaux décors du roman est une maternité où se retrouvent des femmes nées dans toute l'Union soviétique et qui sont venues s'installer en Estonie. Leurs histoires

remplissent la première semaine de la vie du bébé.

Au cours de la deuxième semaine, il emménage dans une chambre d'un appartement communautaire du centre-ville, où sa mère reçoit des visiteurs aux histoires tout aussi fascinantes. Le protagoniste est né dans une famille mixte estonienne et juive russe ; les langues parlées à la maison incluent également l'allemand et le français.

La réalité parallèle créée par les journaux, motif récurrent du roman, met en évidence les aspects grotesques de ces années par ailleurs terrifiantes. La réalité du stalinisme en Estonie soviétique se lit en filigrane dans les faits et gestes des personnages. Le livre constitue également une parodie amusante du genre autobiographique.

AUTOBIOGRAPHIE : Les deux premières semaines

Début du premier chapitre, p. 7-16

Première semaine. Premier jour.

27 mai 1949

A lors que tante Mari (comme l'appelaient certaines de ses jeunes collègues estoniennes) approchait du service d'obstétrique de l'hôpital numéro un de Tallinn, où elle travaillait comme infirmière depuis environ deux ans, un vent violent se leva soudain. Surprise par ce brusque changement de temps, Maria Ivanovna (c'était sous ce nom que s'adressaient à elle, de façon déjà plus familière, ses quelques collègues russo-phones) s'arrêta avec un air soucieux. Juste avant de sortir de chez elle, elle avait étendu sur le balcon le linge soigneusement lavé la veille au soir, afin de « lui faire prendre l'air », comme elle avait coutume de le dire. Une rafale puissante risquait à présent d'emporter une chemise de Vassili, voire — ce qui serait encore plus gênant — l'un de ses caleçons, et de l'envoyer sur le balcon des Koukoulov qui habitaient à l'étage au-dessous.

C'était déjà arrivé au début du printemps et Maria Ivanovna Sidorkina n'avait guère envie de devoir à nouveau affronter les complications qui en découleraient. Surtout après ce qui lui était arrivé le dimanche précédent, au petit matin : tirée du lit par des coups puissants frappés à sa porte, elle était allée ouvrir et s'était retrouvée face à deux hommes en uniforme. La milice, comme elle le comprit bientôt, avait été conduite jusqu'à son

appartement, depuis le poste situé au bout de la rue, par Léna Koukoulova en personne.

On ne pouvait pas dire que ces agents plutôt jeunes fussent particulièrement déterminés, mais on apercevait derrière eux le visage furieux de Koukoulova, qui agitait les bras et criait cette phrase menaçante :

« Il faut le mettre en prison ! »

Maria ne comprenait rien.

« Qui faut-il mettre en prison ? » demanda-t-elle, ahurie.

Le plus grand des deux miliciens marmonna des mots incompréhensibles et entra d'un pas hésitant dans l'appartement. Plus exactement, il n'entra pas de sa propre initiative, mais sous la poussée directe et vigoureuse de la voisine. Le second représentant de l'ordre, plus petit et doté d'une courte moustache, entra à leur suite.

« Il faut le mettre en prison ! » répéta Koukoulova.

Maria, qui ne comprenait toujours pas, demanda de nouveau :

« Qui ? »

— Le chat ! hurla Koukoulova, de plus en plus agitée.

— Le chat, répétèrent machinalement les deux miliciens. Où est-il ?

— Quel chat ? demanda Maria en reculant instinctivement en direction de la cuisine.

— Ton maudit chat ! L'assassin ! » cria Koukoulova dont le visage était devenu écarlate. Après quoi elle saisit le bras du grand milicien et le supplia d'un ton qui s'était fait subitement très humble :

« Arrêtez-le. »

Maria entendit alors un avertissement de sa voix intérieure, nourrie par son expérience professionnelle : « Elle va tomber dans les pommes. » Mais la voisine semblait avoir repris des forces au contact du milicien. Les dents serrées, elle s'approcha de la maîtresse de maison en agitant les poings d'un air menaçant.

« Je vais le tuer ! » hurla-t-elle en perdant toute maîtrise d'elle-même.

Maria prit peur et continua de reculer.

« Quel chat ? se demandait-elle. Tout de même pas Barsik ? »

Maria ne comprenait pas ce qu'avait bien pu faire ce chat que sa sœur lui avait donné à garder pour quelques jours. À supposer qu'il s'agisse bien de lui.

Elle était si perturbée qu'elle se tourna vers les miliciens et leur déclara que Vassili était parti à la pêche. Bien que personne ne lui eût posé de questions au sujet de Vassili.

En entendant ce nom, Koukoulova s'énerva encore plus et se mit à pleurer bruyamment. Le petit milicien fit glisser vers elle un tabouret qui se trouvait dans l'entrée. Mais Lena Koukoulova n'avait pas l'intention de se calmer ni de s'asseoir. Bien au contraire, elle redressa le dos et déclara avec des accents hautement tragiques :

« Il est en train de pêcher alors qu'il y a ici quelqu'un qui meurt. »

Elle tourna le dos à Maria, plaça ses mains sur ses hanches et aboya en direction des miliciens :

« Arrêtez-le ! Ou sinon... »

Pendant ce temps, les occupants des deux appartements voisins s'étaient rassemblés devant la porte ouverte des Sidorkine. Ceux du numéro six, trois sœurs célibataires qui se partageaient deux pièces, mais aussi ceux du numéro huit, en face, un appartement d'une pièce où venait tout juste d'emménager une vendeuse à taches de rousseur, Linda, avec sa fille de trois ans, Ôie, et sa mère. Plus tard, quand les événements de cette matinée furent derrière elle, Maria se souvint pour quelque raison des chemises de nuit identique que portaient les trois sœurs. Peut-être parce que leur couleur lui rappelait celle des groseilles à maquereau. Ces groseilles dont Maria, quand elle était petite, n'avait jamais eu la patience d'attendre qu'elles mûrissent.

La tension autour de la porte de Maria était à son comble et nul ne peut savoir comment l'histoire se serait terminée si l'on n'avait pas entendu, depuis l'étage au-dessous, la voix puissante de Kostia Koukoulov :

« Lénotchka, où es-tu ? »



Les sœurs voisines de Maria Ivanovna portaient ce matin-là des chemises de nuit de ce modèle.

Un miracle se produisit alors. Léna Koukoulova poussa un soupir de soulagement, saisit le petit milicien par le cou, l'embrassa sur la joue et cria : « Il est vivant ! » avant de s'éclipser précipitamment.

Maria, qui retrouvait peu à peu son calme, ne comprenait toujours pas ce qui avait pu mettre à ce point hors d'elle Léna Koukoulova. Certes, ce n'était pas son premier accrochage avec les voisins du dessous, mais elle n'avait jamais vu Koukoulova dans cet état.

Le départ soudain de Léna Koukoulova ne mit pas pour autant un point final à l'histoire. D'autant plus que les voisins curieux, qui entre-temps s'étaient tous agglutinés dans la minuscule entrée de l'appartement des Sidorkine, n'avaient pas la moindre intention de s'en aller. Les miliciens, qui avaient repris leurs esprits et adopté l'expression faciale caractéristique des représentants de l'ordre, semblaient à présent beaucoup plus résolus. Il s'étaient souvenu que, dans ce tourbillon d'événements, leur devoir était de garder la tête froide et d'arrêter l'auteur présumé du crime. Et ce même si la victime avait quitté les lieux inopinément. Le grand milicien vint se placer en quelques pas à l'endroit où se

trouvait un instant auparavant la gesticulante Léna Koukoulova et demanda d'un ton qui ne souffrait aucune contestation :

« Camarade, où est votre chat ? Nous allons le conduire au poste. »

À quoi le petit milicien ajouta :

« Jusqu'à ce que la situation soit élucidée. »

Maria comprit alors que le chat recherché était bel et bien Barsik. Mais qu'est-ce que ce jeune chat avait bien pu faire aux Koukoulov ? Cela restait pour elle une énigme. Elle se souvenait simplement que, pendant qu'elle se prélassait encore dans son lit comme tous les dimanches, Vassili était sorti en laissant le chat sur le balcon. Pour qu'il regarde les oiseaux, avait-il expliqué. Elle n'avait pas revu Barsik ce matin-là. En outre, elle se rendit compte seulement à cet instant que, pour aller ouvrir la porte où l'on tambourinait avec insistance, elle avait enfilé à la hâte la veste de pyjama de Vassili, qui la serrait au niveau de la poitrine et ne descendait pas suffisamment bas pour cacher complètement sa culotte. En prenant conscience de cela, elle rougit et tendit la main pour attraper sa blouse de rechange accroché à une patère. Mais elle ne parvint pas à s'en saisir, car le grand milicien écarta sa main et lui demanda d'arrêter son cirque et ses simagrées.



C'est une culotte de ce type que Maria portait ce matin-là.

« Apportez-nous ce chat, et vous vous occuperez ensuite de vos affaires personnelles », ajouta le petit milicien.

Alors elle se sentit mal. Par chance, le tabouret destiné à Léna Koukoulova se trouvait encore au milieu de l'entrée et Maria s'y laissa tomber, en essuyant avec sa manche les gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

Le malaise de Maria Ivanovna provoqua un silence de quelques secondes, qui fut interrompu par une question directe et enfantine posée par la fille de Linda :

« Pourquoi Tante Marie porte une culotte comme ça ? »

Bien que cette question fût posée en estonien, langue qu'une partie des voisins et probablement aussi les miliciens ne comprenaient pas, Maria se sentit encore plus mal à l'aise. Son seul souhait était de fuir son propre appartement, de se ruer au-dehors pour mettre fin à cette situation dans laquelle elle se retrouvait à la fois considérée comme une meurtrière et ridiculisée.

Malheureusement, ses forces l'avaient abandonnée. Les miliciens quant à eux connaissaient une évolution inverse. Plus le temps passait, plus ils devenaient autoritaires. C'était désormais le plus petit qui avait pris les choses en main. Il entreprit de refouler vigoureusement les voisins en direction de la porte et informa Maria qu'ils l'attendaient sur le palier dans cinq minutes.

« Avec ou sans chat », précisa-t-il. Puis il ajouta d'un ton menaçant : « C'est à vous de décider lequel de vous deux ira au trou. »

La porte des Sidorkine ne s'était pas encore refermée derrière l'aînée des trois sœurs, qui avait été la dernière et la plus réticente à partir, que depuis l'étage inférieur monta le cri triomphant de Léna Koukoulova :

« Je l'ai ! »

Aussitôt, Maria Ivanovna vit apparaître tout d'abord les mains tendues de Koukoulova gravissant l'escalier au pas de course, qui tenaient fermement le corps gesticulant de Barsik, puis le visage de la voisine où se lisait une joie triomphale.

« Je l'ai ! » répéta-t-elle en tendant le chat au grand milicien,

qui le passa à son collègue. À cet instant, la fille de Linda, Ôie, dont tout le monde avait du mal à prononcer le prénom, annonça qu'elle aussi voudrait avoir un chat, ce à quoi les trois sœurs répondirent avec un sourire malicieux et en parlant presque d'une même voix, habitude qu'elles avaient développée au cours de leur longue vie commune : « Tu en auras un pour ton anniversaire. »



Barsik ressemblait au chat représenté sur cette photo.

Maria, qui ne s'était pas encore relevée de son tabouret, jeta un regard suppliant vers les miliciens. Son esprit n'était plus occupé que par une unique pensée : qu'allait-elle dire à sa sœur s'ils emmenaient Barsik ? Que se passerait-il ? Et les larmes se mirent à couler le long de ses joues rondes.

« Je ne le ferai plus », dit-elle instinctivement d'une voix implorante. Et elle ajouta pour plus de sûreté : « Nous ne le ferons plus. »

Léna Koukoulova répliqua qu'il n'était effectivement pas nécessaire de tuer quelqu'un deux fois. Le petit milicien qui, pour quelque raison, avait de nouveau perdu son assurance, demanda :

« Qui a été tué ? »

— Toi-même ! » lui lança Koukoulova.

Cette réplique exaspéra le grand milicien, qui conseilla à

Koukoulova de réfléchir un peu avant de parler, « sinon on vous embarque avec le chat. »

Les nerfs de Koukoulova lâchèrent alors complètement. Elle se remit à hurler et toute sa fureur, qu'elle avait jusqu'alors dirigée contre Maria, se concentra sur les miliciens. Le vocabulaire fleuri qu'elle déversa sur eux fit prendre une teinte rouge écarlate aux joues des trois vieilles filles. Même Linda, pour qui les insultes en russe n'étaient qu'un vacarme en langue étrangère, sermonna Koukoulova : « Vous devriez avoir honte ! » À quoi les trois sœurs répondirent à l'unisson : « Et en présence d'une enfant en plus ! » Laquelle enfant exultait parce qu'entre-temps l'un des miliciens lui avait confié le chat.

Le grand milicien éleva à son tour la voix, posa un regard menaçant sur Léna Koukoulova et lui dit :

« Camarade, arrêtez cette hystérie ! Quel est exactement le problème avec ce chat ? Votre voisine reste assise tranquillement — il fit un geste en direction de Maria — mais vous, vous faites du tapage.

— Comment ça “quel est le problème ?” beugla Koukoulova. Il a failli tuer Kostia !

— Un chat ne peut pas tuer un être humain », déclara alors Linda avec son fort accent estonien. Il est trop petit. »

À ces mots, les trois sœurs, dont les visages exprimaient auparavant leur soutien à Léna Koukoulova, commencèrent à hocher la tête d'un air compréhensif, et la plus jeune, qui était placée le plus près de Koukoulova, essaya de la prendre dans ses bras et de la rassurer en lui disant :

« Lénotchka, Kostia est en vie ! Il t'a appelée ! Que s'est-il donc passé ? »

Et Léna Koukoulova raconta.

Kostia, comme il en avait l'habitude les jours de repos, était allé le matin, après un petit déjeuner pris de très bonne heure, faire la sieste en plein air. À cette fin, ayant vérifié la veille au soir qu'il n'allait pas pleuvoir, il avait sorti du placard de l'entrée et

installé sur le balcon une chaise longue pliable, sur laquelle il avait disposé deux vieilles peaux de mouton. Le placard où la chaise était rangée, Kostia l'appelait « mon placard ». Il y rangeait toutes sortes d'outils dont il pouvait avoir besoin à la maison, ainsi que ses vêtements de travail. Sur l'étagère la plus haute se trouvaient ses chapeaux, depuis une chapka d'hiver jusqu'à un bonnet carré qu'un camarade de régiment ouzbek, Karim, lui avait offert avant la guerre pour son anniversaire. Bien que ce dernier couvre-chef ne fût guère à son goût, il l'avait apporté avec lui en souvenir quand il était venu s'installer en Estonie. À deux ou trois reprises, Léna l'avait posé sur sa tête à son insu pour le protéger du soleil pendant qu'il dormait. Et à chaque fois, lorsque Kostia s'était réveillé, il s'était fâché :

« Pourquoi me mets-tu ce vilain bonnet ? Je ne suis pas un Ouzbek ! »



Staline et Gorki. Karim aimait le bonnet sur la tête de Gorki et en avait choisi un pour Vassili avec un motif assez semblable.

Cette fois-ci, en découvrant son mari endormi, Léna décida d'agir différemment, car elle s'était souvenue qu'autrefois, avec ses amies, elles s'étaient fait des bonnets de fortune avec leurs mouchoirs. Il suffisait de faire un nœud à chaque coin en laissant dépasser une queue d'environ cinq centimètres.

Elle prit dans l'armoire à linge le mouchoir le plus clair, en noua les coins et, en riant sous cape — elle imaginait déjà la surprise de Kostia lorsqu'il découvrirait, en palpant son crâne avec sa main, que son chapeau ouzbek avait une queue — elle déposa délicatement sur la tête de son mari endormi le couvre-chef qu'elle avait confectionné. En retournant à l'intérieur, Léna était très contente d'elle-même et de sa brillante idée, d'autant plus que la matinée était inhabituellement chaude pour la saison. Puis elle se recoucha.

Mais à peine avait-elle eu le temps de s'endormir qu'elle entendit Kostia pousser un hurlement désespéré : « Au secours ! »

L'esprit encore embrumé, elle se précipita sur le balcon, où s'offrit à ses yeux un horrible tableau. Son mari était tombé sans connaissance entre la chaise longue et le grand bac à légumes, et un chat était accroché à son dos. L'animal avait saisi entre ses pattes avant l'une des queues du mouchoir et, sans doute pour garder l'équilibre, avait enfoncé les griffes de ses pattes arrière dans le dos de Kostia. Sous l'effet de la stupeur, Léna ouvrit la bouche et cessa de respirer. Au bout de quelques secondes, retrouvant ses esprits, elle se jeta sur le chat avec force jurons. L'animal n'était probablement pas moins effrayé qu'elle. Il feulait de peur et n'avait pas la moindre intention de lâcher le mouchoir. Bien au contraire : il enfonça plus profondément encore ses griffes dans la nuque de Kostia. Mais les forces de Léna s'étaient décuplées. D'un mouvement vigoureux, elle écarta l'animal grognant et entreprit de replacer son mari sur sa chaise longue, en répétant son nom.

Elle accomplit tout cela de façon machinale, sans parvenir à comprendre si Kostia respirait encore ou si tous ses efforts étaient inutiles. Au même instant, le chat se mit à ronronner comme si rien ne s'était passé.

« Il est mort », bredouilla Léna. Lâchant alors son mari, elle se tourna vers le chat, qui se mit tranquillement à lécher sa patte gauche tachée de sang. Soudain elle comprit : c'était le nouveau chat des Sidorkine ! Et sans savoir elle-même parfaitement ce qu'elle faisait, elle se mit à courir en direction du poste de la milice.

Plus tard, lorsque les miliciens eurent fait leur rapport sur l'incident, leur supérieur, qui portait les insignes de lieutenant, déclara après un temps de réflexion : « Le chat de l'étage au-dessus a dû penser qu'on voulait jouer avec lui et il a attaqué la queue du mouchoir qui flottait au vent. » Les deux miliciens acquiescèrent.

Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN



MUDLUM

PAS SEULEMENT MA TANTE ELLEN

MUDLUM (pseudonyme de Made Luiga, née en 1966) a fait des débuts tardifs en littérature (son premier recueil de nouvelles est paru en 2014), mais ses œuvres ont vite conquis les faveurs du public et de la critique par leur écriture minutieuse, attentive aux détails du quotidien. Elle a reçu en 2017 le prix Friedebert Tuglas de la nouvelle, en 2020 et 2021 le prix de littérature de la Fondation estonienne pour la culture, et en 2020 le prix de littérature de l'Union européenne pour son roman **GARÇONS DE POLOGNE** (*Poola poisid*, 2019).



Mudlum

**MITTE AINULT
MINU TÄDI ELLEN**

Strata 2020, 208 p.

Traductions : finnois, russe

Au cœur de ce livre autobiographique se trouve, comme le titre l'indique, la relation de la narratrice avec sa tante Ellen, une femme talentueuse et excentrique qui fut la compagne du grand écrivain soviétique estonien Juhan Smuul avant de sombrer dans la folie.

Les souvenirs centrés sur sa tante Ellen mettent également en lumière les relations de l'autrice avec sa mère, ses enfants et la sœur d'Ellen.

La plupart des épisodes se déroulent dans la maison d'Ellen et de Juhan Smuul à Merivälja, une banlieue résidentielle de Tallinn. Après la mort de son compagnon, Ellen se retrouve bientôt seule dans la maison, qui se détériore progressivement, jusqu'à ce que l'eau et l'électricité finissent par être coupées. Mudlum décrit en parallèle sa propre vie sur l'île de Muhu, où elle lutte elle aussi contre la nature envahissante et la détérioration des bâtiments de la ferme héritée de sa mère, qu'elle n'arrive pas à se résoudre à vendre. La maison d'Ellen a été vendue après sa mort et une nouvelle a été construite à sa place.

Le texte fait revivre l'univers d'Ellen et les événements de sa vie avec une palette si précise et sensible que même une petite branche ou la lumière projetée par une lampe jouent un rôle significatif dans l'image globale. Dans cet ouvrage, comme dans ses précédents, l'autrice accorde une attention particulière aux objets, qui sont pour elle un moyen privilégié de décrire les mondes perdus. Dans ses descriptions minutieuses des objets, il est toujours question des êtres qui les ont possédés ou utilisés et dont le souvenir perdure en eux.

Le livre a été traduit en finnois et en russe.

PAS SEULEMENT MA TANTE ELLEN

Début du livre, p. 7-15

Il y a déjà longtemps que j'ai envie d'écrire cette histoire. Trop longtemps même, et les souvenirs que je ressasse pendant la nuit s'évaporent désormais au jour. Comme si ce que je dis importait plus que de qui je parle. Ce n'est pourtant pas le cas. Seule compte celle dont je parle, même si ce que j'en dis est à peine vrai pour moitié, même si ce n'est qu'un misérable embrouillamini de souvenirs sans fondement. Il semble, en effet, que personne d'autre ne veuille le faire et que, parmi ceux qui ont connu Ellen, elle n'ait revêtu pour personne d'autre une telle importance.

Ellen était la sœur de ma mère. Elles étaient trois sœurs en tout, comme chez Tchekhov. Toutes trois voulaient pareillement s'en aller, rejoindre la ville, partir loin. Une seule d'entre elles est demeurée sur leur île natale et s'en est allée épouser un homme d'un village voisin. Ce n'est pas d'elle qu'il est ici question.

Les débuts de mon récit comportent certainement d'énormes erreurs. Dès la date de naissance, les choses sont déjà un peu douteuses. Ellen est née le 24 ou le 25 mai 1933. On raconte qu'à la naissance de l'enfant, le père était si furieux que son premier-né ne fût pas un garçon, qu'il s'en alla à la taverne, où il passa plusieurs jours à boire, et que lorsqu'il se présenta enfin devant le fonctionnaire pour déclarer sa fille, il ne se rappelait plus exactement quand l'enfant était née, de sorte que la date qu'on inscrivit sur l'acte de naissance était fausse. Je ne sais pas grand-chose non plus des années de scolarité, sinon que les notes étaient bonnes, que la gamine avait une haute opinion d'elle-même, qu'elle avait un don pour le dessin et qu'elle écrivait des poèmes. Le grenier, à

Muhu, était plein des jolis cahiers calligraphiés des trois sœurs, dont le dos de la couverture exhortait les écoliers à rechercher et à exterminer les doryphores. Elle envoya ses poèmes à un homme célèbre originaire du village voisin, Juhan Smuul. Ils se sont donc rencontrés à l'époque où Ellen allait au lycée. Cette histoire a duré toute la vie d'Ellen, et elle se prolonge dans l'Histoire. Mais mon sujet n'est pas Juhan, c'est sur Ellen que j'écris.

La pauvreté, la misère dans lesquelles vivait la famille, je suis incapable de les évaluer aujourd'hui, parce que tout le monde, alors, devait connaître plus ou moins les mêmes conditions. Le père était mort dès les premiers jours de la guerre, à Saaremaa même, on l'avait rapporté chez lui pour y être enterré, Ellen m'a raconté qu'elle avait bouché elle-même les orifices des balles sur le cadavre. Notre toit à Muhu garde encore les morceaux de tôle dont on avait recouvert les trous laissés par les projectiles. La veuve se retrouvait avec trois filles, dont une tétait encore, et elle a dû les nourrir et les habiller le reste de sa vie. Chaque été, quand ma mère allait là-bas pour aider aux foins, ma grand-mère lui donnait de l'argent, qu'elle prenait dans un pichet vert émaillé — j'appelais ce pichet l'éléphant, parce qu'il avait un bec verseur qui ressemblait à une trompe. On raconte aussi que grand-papa, c'est-à-dire le père de mon grand-père (qui a dû mourir vers 53) poursuivait la jeune veuve de ses assiduités brutales. J'ai récupéré toutes sortes de lettres après la mort d'Ellen, celles que ma mère lui avait écrites et vice-versa, les lettres de ma grand-mère à Ellen et à ma mère et vice-versa, mais je n'ai pas voulu les lire. Comme si ce n'était pas entièrement légitime, et peut-être que je ne les lirai jamais. Mais celles qu'on essaie de me soutirer, les lettres de Juhan à Ellen — celles-là, je ne les ai pas. Apparemment, elles auraient été cachées quelque part dans la maison de Merivälja, et c'est bien possible, parce qu'Ellen ne jetait jamais rien, mais dans ce cas elles y sont toujours.

Lorsque, à la mort d'Ellen, toutes les choses que contenait cette maison nous sont revenues, personne n'a manifesté le moindre intérêt pour sa correspondance, ni pour les papiers de Smuul.

Il faut expliquer qu'Ellen n'avait voulu se séparer de rien après le décès de Juhan : on avait bien dressé des listes de ce qu'il laissait, mais personne n'avait réussi à en distraire quoi que ce soit. Il paraît que le musée de Koguva expose, décrits comme prétendus instruments d'écriture de Smuul, mes propres crayons de couleur.

Il a fallu que ce soit moi qui prenne contact avec le musée littéraire de Tartu pour leur demander s'ils étaient intéressés et pour les prier d'avoir la gentillesse d'emporter ces piles de papiers, qui présentaient une importance historique et qui débordaient de partout. Les gens sont arrivés avec des cartons du type de ceux dans lesquels sont emballés les téléviseurs, et ils en ont rempli un grand nombre. Personne n'a rien trié, ni avant ni après, j'ai juste contrôlé qu'on n'embarquait rien qui appartînt en propre à notre famille, sans trop faire attention non plus.

Mais on voulait vendre la maison. C'est toujours pareil lorsque le disparu n'a pas laissé de testament, cela occasionne des disputes sans fin, des grincements de dents, et des haines intra-familiales inextinguibles naissent ainsi. J'avais consciencieusement téléphoné à chacun des héritiers pour leur demander l'autorisation de donner au musée littéraire tous les documents liés à Smuul. Je n'ai rien fait sans avoir demandé leur accord, et ils me l'ont donné. Il n'a pourtant pas fallu attendre bien longtemps pour que le fils d'un des héritiers se mette à m'accuser d'avoir trafiqué dans leur dos, et j'ai été obligée d'envoyer je ne sais combien d'attestations jurant que je n'avais pas touché un seul centime dans cette histoire.

À sa sortie du lycée, Ellen avait travaillé environ un an comme institutrice dans une école rurale — j'ai des photos de classe touchantes, où on la voit au milieu de petits enfants —, après quoi elle avait essayé d'entrer aux Beaux-Arts. Essayé et réussi, sans toutefois obtenir de bourse. Elle semble avoir appris la sculpture pendant un semestre avant de laisser tomber, faute d'argent. Elle avait ensuite fréquenté l'université de Tartu, département de langue et littérature estoniennes, d'où elle était sortie parmi les

premières dans la section de finnois, et elle avait très vite trouvé du travail dans un organisme de promotion de l'amitié esto-no-finlandaise, je n'en sais pas plus là-dessus. Il est certain, en revanche, qu'elle a été la première lectrice d'estonien en Finlande, à l'université d'Oulu, au début des années soixante.

Toutes ses notes prises à l'université, ses travaux, ses mémoires, la peine et le fruit de son travail scolaire, tout cela était resté à Merivälja, mais ce qu'un individu parvient à conserver sa vie durant, il suffit à d'autres d'une seule journée pour l'anéantir. Après tout, cela ne représente plus rien pour personne.

À Tartu, Ellen avait également fait partie d'un club de théâtre amateur, où elle avait joué avec Jaan Saul, on la voit sur de nombreuses photos. Durant ses années à l'université, elle était surnommée Monga, et ses camarades de l'époque présentes à ses obsèques l'appelaient encore ainsi en parlant d'elle, évoquant le souvenir d'une fille vive, brillante et douée.

Elle semble avoir vécu une jeunesse très glamour, dans des postes officiels importants et bien rémunérés — elle avait entre autres enregistré, pour la Télévision estonienne, des émissions destinées aux Finlandais, des espèces de programmes de propagande qui s'étaient ensuite retrouvés diffusés en Finlande et dont il reste quelques belles photos en noir et blanc —, arborant permanentes et toilettes scintillantes. Ces tenues aveuglantes étaient le *nec plus ultra* dans mon enfance, et c'est d'elles que je tiens cet amour pour tout ce qui brille, pour les broderies et le luxe un peu tapageur. Je les enfilais l'une après l'autre, et les minijupes des années soixante devenaient sur moi des vêtements de soirée descendant jusqu'à terre. Il y avait entre autres une toilette de brocart blanc sur laquelle étaient cousus des sequins argentés, qui faisaient penser à des guirlandes de Noël et se hérissaient sur l'étoffe comme des moustaches de chat. Elle avait aussi une robe noire du dernier chic, bordée de galons brodés argentés, et une autre particulièrement belle, en taffetas crêpé, entièrement brodée de fleurs en perles — celle-là, c'est elle qui l'avait confectionnée, et elle était fabuleusement jolie.

Je pourrais remplir des pages avec le détail de toutes les toilettes de sa penderie, décrire les boîtes de boutons, les boîtes de foulards, les boîtes de gants. Elle gardait, dans une boîte, des gants en nylon bleu turquoise, des gants de peau blanche, très douce, des gants de conduite, en partie tricotés au crochet, et des gants de mariée, blancs, d'une texture imitant la peau humaine, qui avaient apparemment été achetés pour le mariage d'Ellen et de Juhan — mais ce mariage n'a jamais eu lieu.

À l'époque où remontent mes premiers souvenirs, elle ne travaillait plus nulle part. C'est-à-dire qu'elle travaillait, si, bien sûr, mais chez elle. Elle était dactylographe pour la maison d'édition Periodika. Pour ceux qui ont oublié ce temps-là, la dactylo était chargée de retaper avec exactitude toutes les corrections gribouillées en rouge par le relecteur. La maison Periodika éditait toutes sortes de choses, des calendriers, des livres de cuisine, parfois aussi des traductions du finnois, ou en finnois. Elle avait elle-même traduit en finnois *La terre et le peuple* de Rudolf Sirge, un énorme pavé, qui avait pris place sur le palier, dans la bibliothèque rouge contenant les livres en finnois, avec sa couverture bleu ciel et vert salade.

Ellen possédait deux machines à écrire, une grosse Olympia et une petite Baby Hermès, adorable avec ses touches vert clair. C'est moi qui tapais sur celle-là. Tout et n'importe quoi. Au début, juste iiiiiii et ksölkldskjj, mais un peu plus tard, carrément un recueil de poésies, avec illustrations et tout, et ma tante avait réussi à me donner l'impression que c'est moi qui avais tout fait, alors que les poésies étaient bel et bien les siennes et qu'elle m'avait aidée pour la moitié des dessins. Ce livre existe toujours.

Nous faisons un tas de choses ensemble, c'est à elle que je dois toutes mes compétences en travail manuel. Elle m'a appris à faire du crochet et à tricoter, mais à tricoter comme il faut, en faisant glisser la laine sur le doigt, comme font les vieilles femmes, et non pas de la façon maladroite qu'on enseigne à l'école. Elle m'a appris à coudre, mais à coudre en commençant par réaliser le bâti, et à toujours repasser l'ouvrage après avoir cousu, et à nouer

les extrémités des fils. Elle m'a appris comment économiser le fil quand on brode, et à pratiquer comme on faisait dans le temps à Muhu, de telle sorte qu'on ne voie sur l'envers qu'une petite ligne de points, et à masquer toutes les extrémités des fils pour que l'envers soit aussi beau que l'endroit, et à utiliser un cadre à broder. Il n'y a que l'usage du dé à coudre qu'elle n'ait pas réussi à m'inculquer. Je sais même faire un patron en perçant une feuille de plastique avec une épingle, pour le reporter ensuite sur le tissu en frottant de la pâte dentifrice à travers les trous.

Nous avons confectionné pour moi un Chat botté, dont le corps avait été pris dans un pantalon de survêtement retourné sur l'envers et la queue dans une pièce de cuir à taches de léopard, avec des sequins sur le bord. Il avait un chapeau avec une plume, en mousse synthétique qui gardait bravement sa forme, une cape en cuir et une ceinture dorée. Je ne tarissais pas d'enthousiasme. Plus tard, nous avons fabriqué un grand Pirate, dont le corps rose était découpé dans un drap de lit — nous avons teint le tissu nous-mêmes — ; il avait une chemise de marin dont j'avais dessiné soigneusement les rayures au feutre, des cheveux en ficelle épaisse, un bermuda, un foulard rouge, un anneau d'or à l'oreille, un bandeau sur un œil et des sabots, que nous avons sculptés dans du vrai bois et dont nous avons recouvert le dessus avec du cuir rouge fixé par des punaises ! Le pirate avait aussi un gilet en fourrure orné d'une bordure de soie violette. Tout cela représentait de nombreuses journées remplies d'occupations passionnantes. Une fois, je m'étais fait un grand sac au crochet : nous avons commencé par choisir des morceaux de tissu de laine de diverses couleurs, j'avais fait à chacun, au crochet, un entourage de dentelle multicolore, puis j'avais cousu les pièces les unes aux autres, toujours au crochet, avant de réaliser une bandoulière en laine tressée. Le sac était doublé, tout cela témoignait d'un soin et d'une maîtrise incroyables. Je me rappellerai toujours la façon dont, dans sa chambre, à l'étage, l'air enfumé se mêlait à la vapeur dégagée par le repassage des étoffes de laine, et les volutes de fumée se détachaient dans la lumière du soleil — elle avait presque

en permanence une cigarette entre les dents et soufflait la fumée du coin de la bouche, avec un bruit de ronflement.

Je passais chez elle la plus grande partie des vacances scolaires. L'hiver, on grelottait dans cette maison immense, et pour dormir on superposait au moins cinq ou six couvertures, une couverture en laine mauve par-dessus un grand plaid à carreaux, puis une couverture en molleton de coton, et encore une paire de grands châles — je me souviens de chacune de ces couvertures, il y en avait notamment une en mohair ou en angora, rapportée de Finlande, teinte avec des pigments naturels dans des tons profonds, bleu foncé, vert foncé et brun foncé. Mais ce que je préférais, c'était l'étiquette, dans un coin : non pas son endroit, où était indiqué « 100 % wool », mais l'envers, sur lequel les fils de soie dessinaient la crête d'une montagne abrupte, scintillante et multicolore.

Il faisait froid le matin, et il fallait descendre à la cuisine pour s'installer devant la cuisinière. À côté de celle-ci se trouvait une sorte de couchette, munie d'un dossier et d'un couvercle qui se soulevait, et sur laquelle il était possible de s'allonger en chien de fusil. J'aimais faire la vaisselle, chez elle, parce qu'elle possédait un superbe évier inox à deux bacs, et toute l'enfilade de placards était elle-même surmontée d'un plan de travail en inox. Celui-ci était toujours d'une saleté repoussante. J'adorais le récurer, et laver les portes des placards. Et si vous aviez vu le garde-manger ! Sur les étagères, il y avait des bocaux de haricots Globus vieux de vingt ans, et ses propres conserves, majoritairement immondes, mixtures de pomme, d'aronia et de myrobolan. Par la suite, tous ces bocaux en verre dépareillés ont laissé la place à des centaines de boîtes vides de margarine. Il y avait encore des décorations pour le sapin de Noël, des corbeilles à fleurs, vides, en bois déroulé tressé, et mon vieux téléphone d'enfant, qui permettait de se parler d'une pièce à l'autre. Plus tard, quand elle s'est retrouvée vraiment sans moyens et qu'elle a vécu sans eau courante et sans électricité, on trouvait dans le garde-manger toutes sortes d'aliments à des stades variés de décomposition.

La cuisine, et sa propre chambre, à l'étage, étaient les pièces dans lesquelles on vivait, et il y régnait un désordre effroyable. Toutes les autres pièces de la maison sont restées dans le même état pendant des décennies : là où se trouvait un vase en 1970, là aussi se trouvait, en 2000, le même vase. Les meubles étaient là où ils avaient toujours été, les livres là où ils avaient toujours été ; je pouvais tous les lire, et même les emporter à Paide, mais je ne manquais jamais, ensuite, de les remettre à leur emplacement exact. Les vêtements restaient pendus des dizaines d'années sans bouger dans le placard, et s'il lui arrivait d'en transformer un, d'en assembler deux autres ou d'en abriter un troisième sous une housse en plastique, tous ces objets conservaient du moins leur histoire, et l'on savait ce qu'ils avaient été auparavant.

Dans les livres, au début, je regardais les images, il y avait deux ou trois étagères de livres d'art illustrés, sur le Louvre, la galerie Tretiakov, Picasso, Matisse et ainsi de suite — je les ai tous regardés. Il y avait de belles revues finlandaises, avec des réclames pour le chocolat Hellas, et un livre avec des photos particulièrement magnifiques de la nature australienne. Les images des atlas d'animaux, les planches illustrées de l'« Histoire universelle », toutes les images, où qu'elles se trouvent, je les regardais. Puis je me suis mise à lire, tout d'abord des récits d'aventure, sur terre et sur les mers, puis toutes sortes de choses, tout ce que nous n'avions pas chez nous, Jaan Oks, les Estoniens en exil, les recueils de poèmes de l'époque de l'indépendance — Smuul s'était amassé une belle et intéressante collection. Les fascicules de la « Bibliothèque Looming » étaient dans un autre meuble, construit spécialement pour eux, dans le vestibule. Quelle fête !

Nous allions toujours là-bas pour le Nouvel An, et pour cette occasion elle décorait sa maison d'une manière incroyable. Des himmelis en roseau pendaient de toutes parts, une grande couronne en sapin garnie de bougies était accrochée au plafond de la grande salle, et les tables et toutes les surfaces libres étaient jonchées de petites compositions mêlant branchages, guirlandes et petites boules. Les deux grandes pièces du rez-de-chaussée

n'étaient pas séparées par une porte, mais par une grande baie, où il avait sans doute été projeté, à une époque, de suspendre des rideaux coulissant sur des rails : pour le réveillon, des guirlandes de sapin, étincelantes, y pendaient sur toute la hauteur, je crois qu'on appelait ça une pluie de sapin. Il y avait du feu dans la cheminée, c'était magnifique.

Mais toute cette beauté avait toujours aussi sa part d'angoisse. Nous ne savions jamais dans quel état mental nous allions trouver ma tante, ni si le moral serait bon, moyen, mauvais ou catastrophique. Parce que, même petite, je me rendais déjà compte de la situation, et j'étais là le jour où ma mère avait dû appeler à la fois les secours et la milice. Il lui arrivait parfois de ne pas nous ouvrir, et nous devions alors faire discrètement le tour de la maison, frapper aux carreaux et parlementer.

Le soir du réveillon, face à la maison obscure, la boule au ventre.

Traduit de l'estonien par JEAN PASCAL OLLIVRY



TAUNO VAHTER

LES ONZE FUITES DE MADIS JEFFERSON

TAUNO VAHTER (né en 1978) est écrivain, éditeur et traducteur de l'anglais et du finnois. Il a débuté par des nouvelles, avec un recueil publié en 2020, *UNE TRÈS LONGUE RENCONTRE* (*Pikaajaline kokusaamine*). L'un des textes de ce recueil lui a valu en 2021 le prestigieux prix Friedebert Tuglas.

LES ONZE FUITES DE MADIS JEFFERSON est son premier roman.



Tauno Vahter

**MADIS JEFFERSONI
11 PÕGENEMIST**

Tänapäev 2021, 256 p.

Traductions : allemand,
finnois, letton

Madis Jefferson, le protagoniste de ce roman basé sur des faits réels, naît dans une petite ville côtière estonienne au début du XX^e siècle. Il fugue très jeune, est arrêté en tant que passager clandestin sur plusieurs navires, puis renvoyé chez lui depuis la Finlande, la Suède et la Belgique. À l'âge adulte, il reprend la mer et, comme de nombreux marins, s'engage dans la Légion étrangère française. Mais servir en Afrique ne lui plaît guère, il déserte donc rapidement et s'embarque pour l'Amérique. Il y est accueilli par un groupe insolite de communistes estoniens vivant à New York et adhère peu à peu à leurs idées. En 1940, l'Union

soviétique occupe l'Estonie et le jeune homme revient dans son pays pour aider à construire une nouvelle société communiste. Alors que la Seconde Guerre mondiale fait rage et que l'Allemagne nazie progresse dans les pays baltes, Madis Jefferson fuit d'abord à Leningrad, survivant au passage à la terrible bataille de la mine de Juminda, puis en Sibérie, où il finit par se désillusionner face au régime soviétique.

Le jeune communiste n'a plus qu'un seul objectif : retourner aux États-Unis, où l'attend sa petite amie. Hélas, chacune de ses tentatives d'évasion hautes en couleurs et semi-tragiques se solde par un échec et lui vaut des périodes d'incarcération en prison et dans un asile psychiatrique.

Pour écrire ce roman, Tauno Vahter s'est basé sur des documents d'archives qu'il a pu consulter aux États-Unis et en Estonie, notamment des dossiers du KGB et du FBI sur un personnage réel nommé Johannes Lapmann (1913-1993).

Ce roman a reçu en 2022 le prix littéraire Eduard Vilde. Il a été traduit en allemand, en finnois et en letton.

LES ONZE FUITES DE MADIS JEFFERSON

4 chapitres, p. 15-21, 105-109, 193-198

Le garçon disparu

Village d'Avipalu, 1921

Tout était calme dans le village d'Avipalu, car après l'interruption provoquée par la tempête, presque tous les hommes étaient partis tendre à nouveau les filets et les enfants avaient été envoyés sur les prairies pour aider à la fenaison.

Près du portail de la ferme de Sepa se tenait une femme à la tête couverte d'un foulard de deuil, scrutant le chemin qui conduisait à la ville. Elle y vit enfin apparaître un adulte à vélo et la silhouette d'un enfant. Madis, bon sang, enfin ! Que devait-elle donc faire avec ce garçon ? Le prendre dans ses bras ou le punir à coups de ceinture ? Liisa réprima son envie de courir à sa rencontre, essuya une larme furtive et marcha calmement en direction du portail.

Sur le visage de Madis se lisait un léger sourire, mais pas de grand sentiment de culpabilité. Il était vivant et indemne.

« Eh bien voilà, dit le brigadier Hamburg, un homme d'une trentaine d'années. Vous avez un colis, en provenance directe de Stockholm.

— Stockholm ? Seigneur Dieu ! Madis ! gémit Liisa.

— Stockholm, oui. Le gamin s'était caché sur un bateau, mais à l'arrivée il a été découvert et on nous l'a renvoyé.

— Madis, mais qu'est-ce que tu as donc dans la cervelle ? À huit ans ! Je pensais que tu étais encore en train de vagabonder dans les rues de Haapsalu, tout le monde était si inquiet ! »

Elle se pencha pour regarder son fils dans les yeux. Celui-ci haussa les épaules et examina la cour.

« Mon dieu, mon dieu ! Enfin l'essentiel, c'est qu'il soit en vie. Qu'est-ce que je vais faire avec cet enfant ? demanda-t-elle au brigadier.

— Laissez-le se reposer et parlons un peu, proposa Hamburg.

— Va manger quelque chose, dit-elle à Madis en le poussant vers la maison, ta sœur est à l'intérieur. Ensuite on parlera. »

Elle se tourna vers le brigadier et s'enquit d'un air inquiet :

« Il n'a pas fait de bêtises au moins ? Je ne sais pas où nous trouverions l'argent s'il fallait dédommager quelqu'un...

— Il m'a un peu raconté pendant le trajet. Le lendemain de l'enterrement, il a attendu que tout le monde dorme, il a pris deux tartines et une bouteille d'eau et a marché jusqu'à la grand-route. Au matin, un paysan qui allait en ville l'a fait monter sur sa charrette. Madis lui a expliqué qu'il allait rejoindre son père au marché. Au port, il a trouvé une goélette sur laquelle on chargeait des marchandises à destination de Stockholm et il s'est caché dans la soute. L'équipage l'a découvert un peu avant d'arriver sur la côte suédoise, car il avait commencé à se sentir mal.

— Maudit garçon ! Que faire ? Johannes l'aurait corrigé avec sa ceinture... C'est tant mieux s'il a eu au moins le mal de mer. Toute une semaine ! dit Liisa en secouant la tête.

— Ce n'est pas exactement ça. Apparemment il n'avait plus rien à boire et il a bu et mangé ce qu'il a trouvé dans la cargaison : du vin de fruit et du beurre. Il était tout simplement ivre ! expliqua le brigadier, sans chercher à dissimuler que toute cette histoire l'amusait beaucoup.

— Maudit Madis ! s'écria la mère en continuant à secouer la tête.

— Ils l'ont laissé dormir, puis, une fois à Stockholm, ils l'ont remis à la police. Comme le bateau ne repartait pas tout de suite, on l'a embarqué sur un autre navire qui l'a ramené à Tallinn, de là on l'a envoyé à Haapsalu, où on m'a demandé d'aller le chercher.

— Que va-t-il se passer maintenant ? Est-ce qu'il devra retourner à la police ?

— Non, les propriétaires du bateau n'ont pas réclamé de compensation financière. Mais tâchez de garder un œil sur lui. Je comprends que c'est une période difficile pour vous, mais on ne peut pas non plus passer son temps à chercher ce garçon partout. D'abord à Ranna, Paldiski, Haapsalu, maintenant à Stockholm ! Bientôt il faudra aller le récupérer en Amérique ! ricana Hamburg.

— Dieu soit loué, il est sain et sauf. Je vous suis vraiment très reconnaissante. Cela ne se reproduira plus ! dit la mère en serrant les deux mains du brigadier.

— Bon courage à vous ! » répondit celui-ci. Il souleva sa casquette et repartit.

En soupirant, Liisa Jefferson, leva un regard désesparé vers le ciel et entra dans la maison. Madis avait mangé de la soupe et montrait à sa sœur son nouveau jouet, une petite boussole qu'il avait chapardée sur le bateau.

Liisa s'assit à table et prit la main de son fils.

« Madis, ne recommence jamais ça. Je comprends que ce n'est pas facile pour toi non plus. Mais maintenant nous devons nous serrer les coudes, je n'ai pas la place pour un souci de plus. »

Madis regarda sa mère sans rien dire.

« Tu me le promets ? » demanda-t-elle ?

Le garçon resta encore un moment silencieux.

« Le maître a dit que papa était parti de l'autre côté de la mer », expliqua-t-il alors doucement.

Un colis exceptionnel

Poste de police de Ranna, 1927

Le brigadier Hamburg, en compagnie de deux collègues envoyés de Haapsalu, avait passé la nuit à guetter du côté d'Aulepa les contrebandiers qui transportaient de l'alcool clandestin en Finlande, mais l'opération n'avait rien donné, et à présent il dormait encore alors qu'il faisait déjà grand jour. Il recevait

parfois de Tallinn des instructions lui enjoignant de s'occuper des contrebandiers, mais le plus souvent il ne prenait aucune mesure particulière. Il constatait cependant que certaines familles, dans les villages de pêcheurs, avaient soudain commencé à construire des maisons plus cossues, les femmes à porter des vêtements très tape-à-l'œil, sur la route de Pürksi circulaient même plusieurs automobiles, les enfants se promenaient en bicyclette, et on voyait des bateaux équipés de moteurs beaucoup plus puissants, soi-disant pour poser les filets de pêche. Sur l'un d'eux au moins, du côté de Dirham, Hamburg avait remarqué des trous suspects qui ressemblaient à des impacts de balles. Non, non, nous n'avons rien vu, à quoi bon s'agiter comme ça, tout le monde sait bien ce qui se passe.

Hamburg se demandait s'il devait ou non continuer à dormir, lorsqu'un bruit de pneus roulant sur le gravier lui indiqua que quelqu'un arrivait.

C'était le facteur qui lui apportait un télégramme de Tallinn.

« Au brigadier de Ranna. Le 27 de ce mois sera convoyé jusqu'au poste de police de Haapsalu, par le train de 14 heures 30, un habitant d'Avipalu, un enfant mineur dénommé Madis Jefferson. Ramenez-le dans sa famille. »

Hamburg hocha la tête en esquissant un sourire et regarda l'heure. Il devait bientôt se mettre en route. Il s'habilla et sortit son side-car de la remise pour se rendre à Haapsalu. Le poste là-bas était déjà au courant.

« Ton globe-trotter t'attend », plaisanta l'agent de garde, et il fit un geste vers la pièce voisine où l'on entendait des rires. Assis sur une chaise, un adolescent grand et maigre expliquait sérieusement quelque chose à deux hommes en uniforme qui l'écoutaient.

« Et alors le gros type au sifflet est tombé sur les fesses... » Madis s'interrompit brusquement en voyant entrer le brigadier.

« Eh bien, Madis ! Il est temps de rentrer chez ta mère maintenant ! lança Hamburg en guise de salutation à ce bon client.

— Attends, intervint l'un des agents. Le gamin est en train de

nous raconter comment il a essayé d'échapper à la police dans le port de Helsinki.

— Je n'ai pas beaucoup vu la ville, reconnu le jeune homme.

— Qu'est-ce que tu espérais voir ?

— Comment le saurais-je, puisque je ne l'ai pas vu !

— Monsieur joue au philosophe. Bon, allons-y ! » dit Hamburg en lui faisant signe de le suivre.

La route d'Avipalu poudroyait sous les roues du side-car. Hamburg prêta à son passager des lunettes de moto.

« Madis, explique-moi une chose, lui cria-t-il par-dessus le vrombissement du moteur.

— Quoi ?

— Pourquoi ne peux-tu pas être comme les autres ?

— C'est-à-dire ?

— Normal.

— Laquelle des deux possibilités devrais-je choisir ?

— Comment ça ? Quelles possibilités ?

— Est-ce que tu préfères que je pose des filets de pêche jusqu'à la fin de ma vie ou que je me lance dans la contrebande d'alcool ? »

Le brigadier eut un petit rire et hochla la tête.

« Bon, mais la vie ici ne te plaît pas ? Ou alors tu penses que tu vau mieux que ça ? Tu n'as pas pitié de ta mère ?

— C'est que... il y a beaucoup d'autres choses dans le monde...

— Eh bien retourne à l'école, tu n'as que quatorze ans ! Apprends quelque chose au lieu de partir en vadrouille ! Tout le monde sera content... Ta mère se fera moins de souci, ce sera plus intéressant aussi pour toi, et moi je pourrai poursuivre tes amis à ta place.

— Ce ne sont pas mes amis.

— Aide ta famille ou va à l'école, mais n'oblige pas les autres à se faire du souci pour toi.

— Je n'ai pas d'argent pour aller à l'école en ville.

— Tu sais que tu vas devoir payer deux cents marks de dédommagement à la compagnie maritime ? Je parie que vous n'avez pas cet argent.

— Non, on ne l'a pas. Je vais essayer de trouver du travail.

— Il n’y a pas de travail ici.

— Ah, tu vois ! Tu finis par comprendre toi aussi ! » dit Madis, le doigt levé.

Sa mère les attendait au portail.

« Où étais-tu cette fois ?

— À Helsinki, répondit Madis, un peu penaud. Tu as fait de la soupe ?

— Sur la cuisinière, répondit sa mère, et elle regarda le brigadier en écartant les bras en signe d’impuissance.

— À la prochaine fois alors ! » dit le brigadier en imitant son geste, puis il retourna à son vélo.

[...]

La meilleure équipe de baseball de Moscou

Moscou, janvier 1943

La voiture de la Sécurité traversa la moitié de Moscou et Madis regarda par la fenêtre avec beaucoup d’intérêt, car il n’avait pas vu de grande ville depuis bien longtemps. Ce n’était pas New York, mais il y avait tout de même beaucoup de voitures et de passants. Le front s’était déplacé vers l’ouest et l’attention s’était concentrée sur Stalingrad, ce qui permettait à la capitale de respirer un peu. En plusieurs endroits, sur les places ou en bordure des parcs, on pouvait voir les canons de la défense aérienne, mais la vie ne s’était pas arrêté pour autant. Ils passèrent devant le jardin d’Alexandre et arrivèrent dans la rue Mokhovaïa, devant un immeuble entouré d’une haute clôture. Juste à côté, on apercevait l’entrée de la place Rouge et l’une des tours du Kremlin.

« Entrez par-là », lui indiqua l’homme à casquette bleue assis à côté du chauffeur, après avoir montré son badge au milicien qui s’était approché de la voiture.

Le milicien laissa Madis franchir le portail et il se présenta au poste de garde de l’ambassade.

« Je suis citoyen américain, j’ai perdu mes papiers et je souhaite

rentrer dans mon pays », déclara Madis à l'homme qui le regardait par le guichet. Le garde le pria de patienter et passa un coup de téléphone. Une porte s'ouvrit et on le conduisit dans un petit salon d'attente. Fixant un point imaginaire sur le mur, il prit plusieurs longues inspirations. Tout allait bien se passer, tout allait bien se passer.

Un homme à lunettes âgé d'une trentaine d'années entra. Il se présenta comme le troisième secrétaire de l'ambassade, Holden.

« Vous êtes citoyen des États-Unis ? »

« Mon nom est Villem Laane. Je suis né à Boston en 1913... » commença Madis sans ciller. À tout hasard, il répéta exactement ce qu'il avait raconté dans la prison tadjike, l'histoire de ses parents, comment il avait fui l'Estonie pendant la guerre pour se réfugier en Russie, comment il avait perdu ses papiers.

L'employé de l'ambassade l'écouta avec intérêt, en prenant quelques notes, puis il l'informa qu'en pareil cas, il fallait remplir des formulaires pour déclarer la perte de ses papiers et demander la délivrance d'un nouveau passeport américain. Le secrétaire apporta les formulaires et Madis entreprit de les remplir.

« Dans combien de temps pourrai-je avoir mes papiers ? »

— Je ne peux pas vous le dire, votre demande va être examinée et on vous contactera... En ce moment, nous avons beaucoup d'autres affaires à régler à cause de la guerre, la ville est encore visée par des attaques aériennes. Vous devez vous préparer à attendre, peut-être plusieurs mois.

— Plusieurs mois ? Vous avez donc tant de citoyens américains qui vous sollicitent ?

— À vrai dire, plus beaucoup en ce moment... Vous dites que vous êtes ici depuis environ deux ans... La situation était très différente avant. Il y a dix ans, pendant la crise, nous avons chaque semaine un millier d'Américains qui souhaitaient s'installer en Russie. Ils pensaient tous que la vie était plus belle ici et qu'on y construisait une nouvelle Amérique.

— Un millier chaque semaine ?

— Oui, à cette époque il y avait à Moscou plusieurs écoles

américaines, et des journaux américains. Ford avait construit une usine automobile où travaillaient des centaines d'ingénieurs américains. On jouait au baseball dans les jardins publics! Même notre ambassadeur de l'époque, Monsieur Bullitt, y jouait de temps en temps. Il y avait l'équipe des ouvriers américains, l'équipe de l'usine automobile, l'équipe des diplomates, et on organisait même des matchs contre les équipes des autres villes. Cela paraît incroyable aujourd'hui.

— Et maintenant... ? » demanda Madis qui avait interrompu son travail d'écriture. L'employé parut un peu embarrassé.

« Dites-moi, Monsieur Laane, est-ce que vous êtes communiste ?

— Non, je ne suis pas communiste...

— Je vais vous poser la question autrement. Quand vous êtes arrivé ici, est-ce que vous étiez communiste ? »

Madis réfléchit un instant.

« Je ne sais pas si j'étais communiste, mais je croyais qu'ici il était possible de construire quelque chose sans commettre d'erreurs.

— J'ai beaucoup entendu cela. Il y a six ou sept ans, de nombreux Américains sont venus se renseigner sur les possibilités de retour au pays. Certains d'entre eux s'étaient mariés ici, beaucoup avaient perdu leurs papiers... Mais depuis quelques années, c'est nettement plus calme.

— Plus calme parce que les gens ne veulent plus retourner aux États-Unis ou parce qu'ils ont disparu ? Pourquoi n'interrogez-vous pas les Russes à leur sujet ?

— Ce n'est pas aussi simple. Il faut vérifier les parcours... Et il y a aussi d'autres facteurs à prendre en compte, dit le secrétaire en écartant les bras. C'est pourquoi il est essentiel de respecter scrupuleusement les procédures. »

Il désigna les formulaires et Madis se remit à écrire.

Le secrétaire alluma une cigarette.

« Où êtes-vous allé à l'école ?

— À Boston, répondit Madis rapidement.

— Quelle école ? demanda le secrétaire, l'air de rien.

— St Patrick's College, répondit Madis du tac au tac.

— Une école catholique ? Est-ce que la construction du nouveau clocher de la cathédrale de la Sainte-Croix était déjà achevée ?

— Ma mère était luthérienne, elle ne me permettait pas d'entrer dans l'église catholique, dit Madis qui flairait le piège.

— Mais à la maison, vous parliez anglais ? Vous avez un petit accent...

— Ma mère parlait estonien avec moi. Mon père était marin et il n'était pas souvent là.

— Où vos parents se sont-ils rencontrés ?

— Je n'y étais pas... Mais d'après ce que je sais, c'était pendant une fête de Nouvel An en ville.

— Ahah, ahah... Et votre père vous emmenait voir des matchs de baseball de temps en temps ? Qui a gagné le championnat l'année où vous êtes parti ? C'était quand déjà ? 1940 ? Les Yankees, non ?

— Je ne regardais pas le baseball, car mon père ne le regardait pas. Il gagnait un peu d'argent en participant à des combats de boxe, il en a même gardé une cicatrice sur le visage. Moi aussi, depuis cette époque, je m'intéresse à la boxe. Vous savez, la seule fois où je suis allé au stade des Yankees, c'était pour assister au combat entre Louis et Schmeling, celui qui s'est terminé en deux minutes. »

Madis essayait d'orienter la conversation sur un terrain qui lui convenait mieux.

« Ah oui ? Je me souviens de ça. La ligne A devait être complètement saturée ce jour-là.

— C'est la ligne D, rectifia Madis. Mais effectivement il y avait beaucoup de monde. » Et il tendit les formulaires remplis au secrétaire.

Celui-ci regarda pendant quelques secondes Madis par-dessus ses lunettes, jeta un coup d'œil aux formulaires et dit en hochant la tête :

« C'est tout pour aujourd'hui.

— Est-ce que vous allez me donner un document d'identité provisoire ? Je ne suis plus personne en ce moment.

— Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Mais nous vous remettons une attestation indiquant que vous avez déposé une demande de remplacement d'un passeport perdu. »

Le secrétaire lui tendit une feuille sur laquelle figurait un texte très bref.

Les deux hommes échangèrent encore quelques politesses. Madis expliqua qu'on allait le faire dormir dans une sorte de centre d'accueil et il prit note qu'il ne servait à rien de revenir avant deux semaines. Ils se dirent au revoir sur l'escalier.

« Je compte sur vous, dit Madis d'un ton pressant. Vous avez certainement compris qu'ils ne vivent pas heureux entourés de leur famille. Ils sont soit en prison soit morts. »

Le secrétaire pinça un peu les lèvres.

« Ne montrez pas ce papier à n'importe qui. »

[...]

Les harengs à la tomate

Läänemaa, été 1970

Madis Jefferson regardait depuis le quai son nouveau bateau. En réalité, il n'était pas vraiment nouveau, il avait au moins une dizaine d'années, mais il était équipé de tout le nécessaire. Comparé à un radeau en cannes de noisetier, c'était une vraie limousine. Mais il ne s'était pas livré facilement.

Un collègue électricien de Madis, Tabur, après avoir agité pendant quelques années de vaines promesses, avait fini par tenir parole et les avait emmenés naviguer dans la baie de Tallinn sur le voilier d'un de ses amis. C'était seulement une excursion d'une demi-journée à proximité de la côte, mais les pensées de Madis s'étaient vite orientées dans une direction précise. Après le Caucase, il était allé au Turkménistan et avait étudié la frontière

avec l'Afghanistan et avec l'Iran, mais elles ne semblaient guère offrir de possibilités intéressantes, il n'y avait là-bas des déserts traîtres et des montagnes. Quand le bateau avait fait demi-tour pour regagner le port, Madis avait demandé au capitaine s'il ne pouvait pas les déposer en Suède au passage, ce qui avait fait rire tout le monde.

Madis s'était inscrit à des cours de navigation, afin de pouvoir adhérer au club nautique. Il y avait un risque que les papiers poursuivent leur chemin jusqu'à un bureau où l'on vérifierait ses antécédents, mais rien de tel n'arriva.

Après une longue réflexion, il avait réuni la somme nécessaire et acheté à un régatier un vieux voilier de course.

Il était à présent en congé d'été et avait l'intention de faire plus ample connaissance avec son bateau. Le Finn, qui lui avait coûté deux cent cinquante roubles, était un voilier olympique de quatre mètres et demi, pourvu d'un mât en bois de six mètres et demi, mais il n'était pas conçu pour naviguer sur de longues distances. Madis chargea sur le bateau des vivres pour plusieurs jours, des bidons d'eau, du pain, des concombres marinés, une quantité faramineuse de conserves de poisson et il partit naviguer sur la baie entre les îlots. Il passa les semaines qui suivirent à bord de son bateau, de temps en temps il dormait sur un îlot où il lisait jusqu'à la tombée de la nuit et complétait ses manuscrits, qu'il avait toujours avec lui. Pendant des jours et des jours, il ne rencontra personne, il savourait cette étrange liberté qu'il n'avait pas éprouvée depuis bien des années. La première semaine, le temps fut magnifique, mais Madis se fit la réflexion que, pour affronter des tempêtes en haute mer, il faudrait surélever les côtés du bateau ou le couvrir d'une manière ou d'une autre, pour qu'il ne s'y accumule pas trop d'eau. Au début de la troisième semaine, il n'était plus aussi optimiste. Le Finn était un peu trop lourd à manœuvrer pour un homme seul, cela exigeait beaucoup de force. C'était une chose de pomper avec la voile pendant une demi-heure en régate pour maximiser sa vitesse, mais c'en était une autre, pour un homme de cinquante-sept ans au dos malade,

de faire cela pendant une demi-journée, voire une journée entière. Et les jours où le vent soufflait du bon côté, il lui semblait que les gardes-frontières patrouillaient beaucoup plus activement que d'habitude.

« Je vais le vendre », décida Madis à Haapsalu en empaquetant sombrement ses affaires. Ou peut-être devrait-il installer un moteur à l'arrière ? Avant de rentrer chez lui, il s'arrêta au cimetière de Ranna et chercha la tombe de sa mère. Il nettoya de la main les abords de la pierre tombale et s'assit un instant. Personne n'avait avoué, de sorte que sa mère au moins avait été épargnée et n'avait pas été déportée en Sibérie, mais les autres avaient pris dix ans. Madis eut soudain une idée et partit explorer une autre rangée de tombes, avant de s'arrêter devant l'une d'entre elles. Jüri Hamburg, 1890-1949. Que la terre lui soit légère. Il n'a pas eu de chance.

À Tallinn, Madis avait obtenu entre-temps un logement un peu plus agréable, un appartement d'une pièce dans une vieille maison en bois de la rue Pilve, autour de laquelle il n'y avait presque pas de circulation. Il défit son sac sur la table de la cuisine, forma une jolie pile avec ses manuscrits et commença à se faire à manger, c'est-à-dire à déposer du poisson en conserve sur une tranche de pain. Il alluma la radio, qui était toujours réglée sur la Voix de l'Amérique. Le son était fluctuant et crachoteux, parfois on entendait très bien, puis tout était recouvert par des craquements et des grésillements, et au bout d'un moment la voix revenait. Il restait encore un peu de temps avant l'émission en estonien, les informations en polonais venaient de se terminer et on entendait la chanson de Czesław Niemen « Dziwny jest ten świat », qui était souvent diffusée. Le moment est venu de détruire la haine en soi, chantait Niemen, et Madis sursauta, car il s'était soudain souvenu de Marek, qu'il n'avait pas vu depuis trente ans. Comment le retrouver ? S'il avait pris part à la guerre, il pourrait peut-être interroger une association d'anciens combattants ? Marek disait toujours qu'à table, même dans la pire des compagnies et avec la plus répugnante des nourritures,

il fallait se souhaiter bon appétit. Avec sa fourchette, Madis aligna quelques harengs à la tomate sur sa tranche de pain, se versa une tasse de kéfir, leva sa tartine vers son reflet dans le miroir, à côté de la table, et dit : « Bon appétit ! » Le journal était plein de l'habituel bla-bla officiel. Son regard fut cependant attiré par un petit entrefilet annonçant un mini-tournoi de basket qui devait avoir lieu quelques semaines plus tard. Parmi les trois équipes participantes, en plus de l'Estonie et de la Lettonie, figurait aussi l'équipe nationale junior des États-Unis. Il faudrait essayer d'envoyer par leur intermédiaire quelques lettres en Amérique, à des destinataires bien choisis... Mais il y avait plus urgent. Madis sortit les autres affaires de son sac. Il y avait là quelques cartes marines et une carte en russe ayant pour titre « RSSA de Carélie ». Il devait prendre une décision. Le Finn ne faisait pas l'affaire. Madis ne connaissait pas du tout la Carélie, mais il savait qu'on y franchissait parfois la frontière, car elle faisait des centaines de kilomètres de long et la région était en grande partie inhabitée. Une chose était sûre : s'il décidait d'essayer, il ne fallait pas le faire à proximité de Leningrad, mais plus haut, ou carrément dans le grand nord, du côté de Mourmansk. La Voix de l'Amérique avait parlé d'un Finlandais qui, dans le nord, avait franchi plusieurs fois la frontière pour acheter de la vodka à des Russes, avant de finir par se faire prendre. Il était impossible de se procurer des cartes à grande échelle de la région frontalière. S'il voulait vraiment étudier cette option, il devait d'abord aller sur place en repérages, ce qui pouvait prendre plusieurs semaines, après quoi il lui faudrait au moins une année pour tout planifier... En mer, il risquait de manquer de vitesse, par la voie terrestre, en choisissant bien l'endroit, ses chances étaient meilleures. Mais les Finlandais pouvaient très bien le livrer aux Russes, ce qui réduirait à néant ses efforts. La meilleure solution était de passer en Suède aussitôt après son arrivée en Finlande...

On frappa bruyamment à sa porte. Il sursauta, éteignit la radio et regarda d'abord par la fenêtre pour voir si une voiture suspecte ne stationnait pas devant la maison. Il se leva et vit

par le judas une femme aux longs cheveux bouclés, vêtue d'une blouse.

« Bonjour ! Excusez-moi de vous déranger comme ça le soir... Je m'appelle Laine, je suis votre voisine. Est-ce que je peux entrer un instant ? dit-elle avant de passer devant lui d'un pas énergique et de filer directement dans le salon.

— Euh... bonjour..., répondit Madis, qui ne savait pas trop comment réagir.

— Je me disais que vous habitez ici depuis déjà deux mois et que nous ne sommes pas encore parlé. Il faut tout de même connaître ses voisins », volubila Laine en inspectant l'appartement avec curiosité. Un lit en désordre... quelques vêtements jetés çà et là... Peu de meubles... Des livres... Une boîte de conserve posée sur des papiers... Un intérieur typique de vieux garçon !

« Sys-tème mo-né-taire international, déchiffra-t-elle en se penchant sur un cahier. Quel titre compliqué ! Est-ce que vous êtes enseignant à l'université ?

— Serrurier. À l'usine Klement, répondit Madis d'un ton pincé, en regrettant aussitôt d'en avoir trop dit.

— Ah ! C'est très bien pour un homme de savoir faire des choses avec ses mains ! Et ça tombe à pic, car dans cette maison on aurait justement besoin d'un bricoleur ! Vous avez sûrement vu nos glaïeuls qui font de si jolies fleurs en ce moment. Eh bien, figurez-vous qu'il y a ici un individu qui ouvre le portail si brusquement que cela saccage une partie des fleurs ! Ce serait merveilleux si quelqu'un pouvait construire une petite bordure autour du massif, pour que le battant du portail ne vienne plus heurter les glaïeuls. Peut-être que vous pourriez jeter un coup d'œil un de ces jours ?

— Mmh, je... je regarderai ça, marmonna Madis.

— C'est vraiment très gentil à vous ! Si j'ose encore vous importuner, est-ce que dans votre usine vous auriez parfois la possibilité de vous procurer des marchandises ? Voyez-vous, moi je travaille au magasin de sport Dünamo, nous pourrions donc peut-être nous rendre des petits services de temps en temps !

— Je ne sais pas, on verra... dit Madis en hochant la tête, toujours debout à côté de la porte.

— Oh, vous avez beaucoup de cartes, vous faites de la randonnée ? demanda la voisine en apercevant sur la table la carte dépliée de la Carélie.

— Parfois, oui... dans la nature, bougonna Madis.

— Ah, la nature, c'est beau ! Dans la forêt, on se sent rempli d'une telle paix ! Et les tourbières, c'est très joli aussi, surtout à l'automne, toutes ces couleurs ! Et vous savez où on se sent en paix aussi ? En mer ! Est-ce que vous faites des promenades en mer ? J'aimerais tellement en faire.

— Non, répondit Madis d'un ton catégorique.

— Dommage, dommage. » Laine demeura un instant silencieuse, parut s'en effrayer elle-même et, après une petite inspiration, entreprit de passer en revue les occupants des six autres appartements, en énumérant tout ce qu'ils avaient fait de mal depuis la seconde moitié des années cinquante. Elle noya Madis sous un flot d'informations impossibles à ordonner : l'un des habitants du rez-de-chaussée était un ivrogne, un autre stockait dans sa remise quelque chose qui sentait extrêmement mauvais, chaque printemps un troisième laissait son chat faire des petits et pisser partout, et l'appartement numéro sept était occupé par un Finnois d'Ingrie qui était pire qu'un juif. La voisine s'en alla seulement au bout d'une demi-heure, mais l'odeur synthétique de son parfum letton flotta dans l'appartement jusqu'au matin.

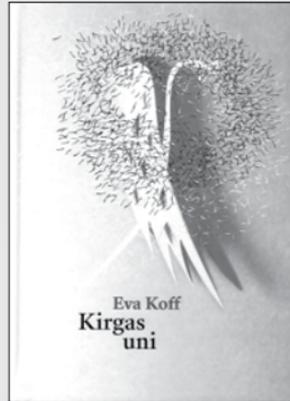
Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN



EVA KOFF

SOMMEIL LUCIDE

EVA KOFF (née en 1973) a débuté sa carrière d'écrivaine comme dramaturge, avec une pièce inspirée de l'histoire de Jean-Claude Romand (NOTRE PÈRE, trad. fr. Eva Toulouse, Presses universitaires de Caen, 2002). Son premier roman, LA MONTAGNE BLEUE (*Sinine mägi*, 2017), suit les destins de trois femmes d'une même famille aux deux extrémités du XX^e siècle. Eva Koff est également traductrice du français.



Eva Koff
KIRGAS UNI

Härä Tee & proua Kohvi
2021, 264 p.

Le sommeil et les rêves sont au centre de ce roman. Vers la mi-juin, à l'approche du solstice d'été, la vie des quatre personnages principaux est soudain affectée par le surgissement de visions mystérieuses, des rencontres avec des êtres issus de leur mémoire ou enfantés par leur imagination.

Dans le théâtre où sa troupe s'est enfermée avant la première de sa pièce inspirée de *L'Idiot*, Guido croise une petite fille inconnue et voit sa mère décédée apparaître sur une affiche.

Féru de cristalothérapie, Anastassia aperçoit dans une église son ex-patron en train de manger une main de femme.

Son fils, Jaan, entretient dans ses rêves une amitié avec une jeune Palestinienne dont la réalité ne fait pour lui aucun doute.

Hele, une neuroscientifique spécialisée dans l'étude du sommeil, se fait aborder dans la rue par un homme vêtu d'une vieille tunique qui prétend être saint Louis.

Si la plupart de ces déchirures dans la trame du réel peuvent s'interpréter comme des hallucinations ou des rêves éveillés, une énigme plus insoluble forme l'axe autour duquel s'entrecroisent les destins des protagonistes : des employés de la société Aletheia, dont Anastassia vient de démissionner, ont été retrouvés sur leur lieu de travail dans une étrange léthargie, pétrifiés, inconscients, mais sans que leurs fonctions vitales soient affectées. Hele fait partie du groupe d'experts chargés d'élucider le mystère...

Au fil des chapitres, d'une écriture sobre et précise, l'auteur dévoile peu à peu les profondeurs de ses personnages et fait monter la tension en instillant dans son récit des doses de fantastique et d'onirisme.

SOMMEIL LUCIDE

Extraits du chapitre 2

L'homme se lève du canapé et se dirige vers Anastassia.

« Anastassia Salumäe » ?

Elle hoche la tête. L'enquêteur sort sa carte professionnelle et la lève à la hauteur de son oreille. Il jette un regard sur le hall d'accueil du Parisian Plaza, presque désert, à l'exception d'une femme en tailleur rose qui consulte son téléphone, assise à une table près de la baie vitrée.

« Nous pouvons parler ici ? Cela ne vous dérange pas ?

— Je ne travaille plus ici.

— Nous le savons.

— Dans ce bâtiment, il n'y a pas une bonne énergie, explique Anastasia avec un sourire.

— Nous pouvons nous installer au bar Usain Bolt, juste à côté. Cela ne prendra pas plus d'une demi-heure. »

Anastasia acquiesce et sort de l'immeuble par la porte tournante, en précédant l'enquêteur maigre et barbu (depuis quand recrute-t-on des hipsters dans la police ?) Ils vont s'asseoir à côté d'une vitre du bar situé au rez-de-chaussée de la tour voisine. Le blouson en cuir de l'homme grince quand il fait signe à la serveuse.

« Deux cafés s'il vous plaît.

— Avec du sucre ? Du miel ? Du lait ?

— Non merci.

— Lait d'avoine ? Lait de coco ? Lait de soja ? »

L'enquêteur ne répond pas. La serveuse aux faux cils conserve son sourire et s'en va.

« Je ne veux pas vous faire perdre trop de temps. Commençons.
Le groupe Aletheia...

— Désolée, je ne travaille plus au sein du groupe Aletheia.

— Nous le savons. Vous avez quitté votre travail le 14 juillet.
Mais cela rend votre point de vue d'autant plus important pour
nous. Vous savez que Meelis Luik a quitté l'Estonie ?

— Pourquoi devrais-je savoir ce que fait mon ex-patron ? Je n'ai
plus de lien émotionnel avec lui. » Les mains d'Anastassia sont
sous la table. Deux tourmalines lisses au profil aérodynamique
glissent silencieusement d'une paume à l'autre. La tourmaline
est la pierre d'Anastassia, celle dont elle peut dire sans le moindre
embarras : c'est ma pierre.

« On a parfois connaissance d'informations avec lesquelles
on n'est pas émotionnellement lié. C'est d'ailleurs le cas de la ma-
jeure partie des informations qui nous parviennent. »

La serveuse souriante apporte les cafés, ses gestes sont lents et
même un peu endormis. Ils attendent qu'elle reparte.

« Je ne sais rien de Meelis Luik. Depuis vendredi.

— Vous ne l'avez pas suivi sur les réseaux sociaux ? Pendant le
week-end ? Par pure curiosité ?

— En ce moment, je suis concentrée sur tout autre chose, je
suis désolée si vous attendiez davantage de moi... En réalité, mon
monde est aujourd'hui complètement différent. J'ai fait un choix.

— Aucun de vos anciens collègues ne vous a informée de ce
qui s'est passé, ou plutôt de ce qui se passe, au siège du groupe
Aletheia ?

— Non. » Anastasia regarde les yeux de renard de l'enquêteur :
quelle pourrait bien être sa pierre à lui ?

« Racontez-moi comment ça s'est passé.

— Quoi donc ?

— Votre dernier jour de travail. »

Elle examine les doigts de l'homme, ils sont longs et fragiles,
et la peau autour de ses ongles est irritée. Quel cristal pourrait
permettre d'équilibrer sa nature ? Quartz rose ? Aventurine verte
? Lazurite ?

« Je vous écoute. Votre dernier jour de travail. Brièvement.

— Une journée tout à fait ordinaire. Il y a eu une petite fête au bureau le soir, c'était mon pot de départ. En mai, cela faisait exactement sept ans que je travaillais chez Aletheia. Il fallait que je leur accorde un peu d'attention, les gens ont besoin qu'on s'intéresse à eux, qu'on leur dise à quel point ils sont importants pour nous. J'avais mon fils avec moi, mon mari était allé aux journées d'été de son service. Nous sommes partis vers minuit. Mon fils a seulement neuf ans. De façon générale, je ne souhaite plus avoir de contacts avec cette entreprise. J'ai compris à un moment donné que cela me faisait du mal. Et donc je ne sais pas ce qui s'est passé ou ne s'est pas passé là-bas ensuite.

— La police est là pour vous informer. » Des yeux de renard couleur gris d'eau. Le renard fait grincer son blouson, caresse sa barbe qui lui descend jusqu'à la poitrine, croise ses jambes habillées d'un pantalon à pli. Quartz rose, oui, quartz rose.

« Nous avons prévu d'interroger Meelis Luik lundi, c'est-à-dire aujourd'hui. Cela fait longtemps que nous le surveillons. Nous avons rendez-vous à onze heures, c'est lui qui avait fixé l'heure. Dimanche, c'est-à-dire hier, la femme de ménage, ou, pour être politiquement correct, l'agente d'entretien, n'a pas réussi à entrer dans vos locaux. Les serrures avaient été bouchées par quelque chose, les clés ne fonctionnaient pas, les badges magnétique non plus. L'employée a appelé elle-même le 112, avant de prévenir le vigile qui se trouvait sur place. Nous avons ouvert les portes. Et nous avons découvert dans la salle de réunion sept employés d'Aletheia dans un état de figement.

— Qu'est-ce que vous entendez par "un état de figement" ?

— Nous n'avons pas encore les résultats de l'expertise. Ce type d'état n'existe pas encore dans la liste des maladies et des déviances. Ce n'est pas un coma, mais cela y ressemble. Le cœur bat, la tension est normale, les yeux sont ouverts. La personne est en vie, mais elle ne bouge pas, n'établit pas de contact et ne répond pas, elle ne réagit à aucune stimulation extérieure. Ni au chaud, ni au froid, ni à la piqûre. C'est dans cet état que nous avons

trouvé ces sept employés, certains d'entre eux étaient debout, d'autres assis.

— Je ne comprends pas. Je ne...

— Inutile de vous creuser la tête. Vous et moi, avec nos petites cervelles, nous ne trouverons pas la solution de ce mystère. Une équipe de médecins légistes et de réanimateurs travaille en ce moment même à analyser le phénomène.

— Qu'attendez-vous de moi ? Qui sont les personnes qui... ?

— Nous ne pouvons pas donner de noms. En tout cas pour l'instant. Avez-vous eu entre-temps des contacts avec Meelis Luik ? Nous savons que vous étiez très proche de lui, il n'y a pas si longtemps.

— Vous ne me croyez pas ? Ou alors vous n'écoutez pas ce que je vous dis ? répond Anastassia avec un sourire. Je suis sincèrement désolée, mais je ne sais rien au sujet de mon ex-patron, cela fait déjà bien longtemps que nous n'avons plus rien à nous dire, et...

— Et ?

— Il a mentionné un jour qu'il partirait à Bali pendant l'été, qu'il en avait marre de tout cela et qu'il devait se débrancher...

— Se débrancher ? Est-ce qu'il vous a parlé de quitter son travail ? De quitter l'Estonie ?

— Non, j'ai compris qu'il parlait de partir en vacances.

— Selon nos informations, il est arrivé à Bali samedi soir.

— Vous voulez dire que Meelis a quelque chose à voir avec ce que vous appelez cet état de figement ? Qu'est-ce que vous essayez de me faire comprendre ?

— Nous aimerions que vous ayez envie de nous dire quelque chose.

— Que voudriez-vous que je vous dise ?

— Comment Meelis Luik s'entendait-il avec ses employés ?

— De façon normale. Il avait avec eux des relations tout à fait normales.

— Est-ce qu'il faisait des compliments aux femmes ?

— Rarement. Quand ça lui arrivait, c'était fait de façon très étrange. Quand on ne s'attendait pas à ce que...

— Quand par exemple ?

— Eh bien... en fait les femmes l'aimaient beaucoup. Le reste, ce ne sont que des détails, des détails personnels. Je ne voudrais pas...

— Notre travail s'appuie justement sur des détails, dit l'enquêteur dont les lèvres, entre ses moustaches et sa barbe de boyard, étaient rouge vif, comme si quelqu'un les avait frottées avec du papier de verre.

— Bon. La rumeur disait que toutes les femmes de l'entreprise avaient un jour exprimé le désir de... d'être... avec Meelis. Vous voyez que je veux dire. Elles en avaient exprimé spontanément le désir. Certaines avant même de signer leur contrat de travail. Je ne sais pas combien d'entre elles y ont réussi. Mais vous savez déjà tout cela, j'imagine. Qu'il... »

Anastassia se met debout.

« Asseyez-vous. »

L'homme se lève, il pose ses mains sur les épaules d'Anastassia et la force à se rasseoir.

« Sept de vos anciens collègues sont figés. » Dans la bouche de l'enquêteur, on aperçoit le bout de sa langue rose et, l'espace d'une seconde, ses lèvres charnues prennent l'éclat d'une prune mûre.

« Il est impossible de les réveiller, rien ne marche, ni l'armoniaque, ni les mini-chocs électriques, ni le défibrillateur, ni aucun autre moyen à notre disposition. Leur température corporelle est descendue à trente-cinq degrés, leur peau est froide comme s'ils étaient en pierre. Est-ce que vous ne trouvez pas que, dans cette situation, il est normal que nous vous posions des questions, comme à une ex-employée du groupe Aletheia qui a présenté sa démission de façon inattendue il y a seulement deux jours, alors qu'elle était l'assistante et l'amie proche du président-directeur-général de l'entreprise, lequel a fui l'Estonie pour des raisons inconnues ?

— Qui sont ces personnes ? Dites-moi si...

— Parlez-nous de Meelis. »

Parler de Meelis ? Non, je ne peux pas me renier. J'ai pris ma

décision. J'ai libéré Meelis, définitivement. Depuis vendredi dernier, définitivement. C'est seulement ainsi que je... Ce lundi, Anastassia le ressent clairement dans son cœur : elle est libre. Et sa liberté s'appuie sur une garantie : un bail signé il y a une semaine. Pour un local au loyer incroyablement avantageux dans un secteur incroyablement beau et moderne. Anastassia n'aurait jamais osé rêver du quartier Noblessner, mais maintenant c'est bien réel : elle va avoir son propre magasin ! Dans un quartier ultra-stylé, avec vue sur la mer. Elle avait d'abord pensé appeler sa boutique de cristaux « Portail ». Entre par mon portail et tu verras ce qui arrivera ! Mais du point de vue énergétique, peut-être est-il préférable que le nom du magasin inclue celui d'un cristal puissant ? Héliolite ? Aventurine ? Œil-de-tigre ? Jaspe dalmatien ? Tous ces noms sont parfaits. Anastassia ne sait pas lequel choisir et elle s'est laissée du temps pour décider. De toute façon, les travaux ne seront pas terminés avant début juillet. Oui, elle s'est libérée elle-même, en combattant avec ses propres forces. S'il y a quelque chose qui la sépare encore de la liberté absolue, c'est seulement le tout dernier fil, qui va se briser très bientôt. Quand l'été sera là, juillet... Les bons cristaux l'ont soutenue ces deux derniers mois, elle a pris conscience d'elle-même et de ses besoins. Et Meelis est... plus petit, en quelque sorte. Avant, elle était pleine de lui. Maintenant elle est elle-même, pleine d'elle-même. Comme on doit l'être. Elle se souvient de la première chose qu'elle a pensée lors de son entretien d'embauche : il n'est pas excessivement beau, ce n'est pas un petit bonbon mièvre et féminin, il est presque idéal, sûr de lui, viril, comme un rocher, comme un aigle, un homme capable d'offrir à une femme le bonheur et la sérénité. Mais, comme elle l'a découvert plus tard, Meelis n'était pas en contact avec l'univers. Dans les moments les plus difficiles, elle a essayé de l'équilibrer avec des cristaux. Elle a utilisé la lépidolite, un antidépresseur naturel, et la fluorite et la cyanite, très efficaces pour introduire de l'ordre dans le chaos. Meelis était parfois très attentionné : il lui offrait des fleurs, pour leurs déjeuners de travail il commandait par Wolt de bons petits plats

dans les meilleurs restaurants de Tallinn, il la regardait chaleureusement, lui faisait des câlins... Un jour où Anastassia avait esquissé sans le vouloir un petit sourire ironique, Meelis l'avait saisie par le cou et l'avait plaquée contre la paroi de verre. Bien sûr, il avait ses raisons, il n'avait pas fait cela gratuitement. Il ne parlait jamais de son enfance, mais Anastassia avait perçu qu'il avait subi enfant des violences psychologiques, qu'on ne l'avait pas aimé inconditionnellement, c'est pourquoi il n'aurait pas pu devenir un être humain harmonieux. Il avait besoin d'aide. Anastassia pouvait l'aider, avec de la chaleur, de la compréhension, ces derniers temps aussi avec des pierres, jusqu'au jour où... Évidemment Anastassia était mariée, elle avait Risto, qui était un très bon mari, et heureusement elle avait Jaan. Son Jaan chéri !

Tout était normal, Meelis était seulement son chef. Tout aurait pu être normal. Car Anastassia ne comprenait pas toujours la différence entre un jour ordinaire et un jour de fête, entre la réalité et l'invention, entre la routine et un événement exceptionnel, entre le normal et l'anormal. Garce. Était-elle une garce ? ou étaient-ce plutôt les autres ? Au travail, tout s'est mélangé. Elle prenait une décision et y renonçait l'instant d'après, car comment être sûre que ce n'était pas une mauvaise décision ? À la maison, tout marchait à peu près, pas parfaitement, mais tout de même paisiblement. Sans mots évidemment, sans confessions. Et en réalité, cela ne devait-il pas nécessairement arriver ? Qu'ils se rencontrent, Meelis et elle ? Cette rencontre, cette relation n'a-t-elle pas été un événement qui a détruit la personnalité d'Anastassia pour la reconstruire ensuite, neuve et réelle ? Oui, c'était nécessaire, cette destruction. Ce cheminement à la lisière. Sinon tout n'est qu'une vie grise qui ne conduit nulle part. Elle devait rencontrer Meelis. C'était écrit dans les étoiles. C'est d'ailleurs ce que lui avait prédit une Tzigane qui avait saisi sa main un jour à la gare routière de Jõhvi : « Je vois un homme très riche. » Anastassia était en quatrième. On peut ne pas croire aux prédictions des Tziganes, mais elle ne mentent pas. Ce qu'elle avait prédit s'était réalisé. Et peu à peu, à travers tous ces moments de bonheur et

toutes ces souffrances, le monde des cristaux s'était ouvert à elle. Oui, pour être honnête, c'était en grande partie grâce à sa relation avec Meelis. Anastassia avait désiré cela toute sa vie : avoir toujours un endroit où se réfugier, une consolation à portée de main, une bonne énergie, une chaleur. Les pierres lui offrent tout cela, et plus encore : si elle se montre ouverte et sait poser les bonnes questions, elles peuvent aussi apporter des solutions aux problèmes qui la tourmentent.

[...]

« Je vous écoute, insiste l'enquêteur. Vous disiez vous-même que vous étiez pressée.

— Meelis est président et unique propriétaire du groupe Aletheia depuis déjà dix ans. Il fait du très bon travail. Mais ces derniers temps, il avait vraiment besoin de se reposer, nous le savions tous. Cela devait faire des années qu'il n'avait pas pris de vacances.

— Vous n'avez pas remarqué chez lui des tendances sadiques ?

— Non, pourquoi me demandez-vous ça ?

— Vous n'avez eu aucune expérience désagréable avec Meelis Luik ?

— Non, aucune.

— Votre démission n'a aucun lien avec Meelis Luik, en tant que personne ou en tant que patron ?

— Non. »

Anastassia sourit, comme si elle regrettait de n'avoir rien de négatif à dire au sujet de son patron. Ses mains sont toujours sous la table. Elle n'a pas touché son café. Dans chacune de ses paumes, elle serre une tourmaline polie.

[...]

La salle d'attente est sombre. La faible lumière qui l'éclaire est d'une teinte chaude, orangée : sur des tables basses en verre brûlent de grosses bougies à trois mèches. Elle prend une brochure dans une pochette murale et commence à lire : « Le massage

aux pierres volcaniques consiste à stimuler les zones réflexes des points bioactifs du système des méridiens ying et yang de la médecine chinoise traditionnelle, au moyen de pierres volcaniques qui, en raison de leur teneur élevée en fer, ont une grande capacité thermique. Ce massage repose sur le fait que le corps humain comprend sept chakras. Un chakra est un centre énergétique du corps humain. Il est capable d'absorber en lui de la force vitale tirée du monde environnant, puis de répartir cette énergie à l'intérieur de la personne. À chaque chakra correspond une couleur, une note, une pierre précieuse. » Mes pierres... Anastassia referme la brochure et la replace dans la pochette murale. Le thé lui a fait du bien... Elle ferme les yeux. À travers le revêtement mural en roseau lui parvient une douce musique orientale.

Anastassia ? À la porte se tient une femme vêtue d'une blouse blanche ajustée, qui lui sourit. Oui, c'est moi. Quelques instants plus tard, elle est allongée à plat ventre sur la table de massage et sent sur son dos la chaleur des pierres volcaniques. Ce parfum... Elle est déjà ailleurs, quelque part où il y a de la lumière, de la paix et... Meelis. Encore et toujours cette maudite image de Meelis dans l'église Saint-Jean... Mon cerveau est malade. Meelis n'a rien à voir avec ça. Je suis malade. C'est pour cela que les pierres sont arrivées dans ma vie. Pour me guérir. C'est moi qui suis malade, personne d'autre. Anastassia fait des efforts, car toutes les conditions sont réunies pour que la tension se relâche : la chaleur des pierres, la lumière douce, la femme vêtue de clair qui s'affaire silencieusement autour d'elle, la conjonction de tous ces éléments devrait aider ses énergies corporelles à s'équilibrer. Elle se concentre sur la chaleur des pierres, la lumière, le silence, le rythme de son cœur, la présence. Être présente, présente... Meelis. Meelis... eh bien qu'il vienne, ce film inventé par son cerveau malade, qu'il revienne une fois de plus...

C'était jeudi soir. Anastassia ne va jamais à l'église. Mais ce soir-là elle est entrée dans l'église Saint-Jean, les portes étaient ouvertes, au-dessus de la place de la Liberté flottait le soleil de ce début de mars qui déclinait peu à peu, manifestement on aérat

l'église. Pourquoi ne pas y entrer et jeter un coup d'œil à l'intérieur, même si pour elle ce n'était rien de plus qu'un édifice avec un clocher ? L'église avait été rénovée récemment, allons voir si le résultat à l'intérieur est réussi. Elle est entrée et s'est avancée jusqu'à l'autel par l'allée centrale. Elle a regardé le tableau d'autel représentant un Christ aux côtes saillante, la tête penchée sur le côté, puis elle a fait demi-tour et a remonté l'allée en sens inverse. Au dernier moment, avant d'atteindre la porte, sans savoir pourquoi, elle a fait un pas vers la gauche et s'est assise au dernier rang. Elle a fermé les yeux. Ses mains se sont rapprochées toutes seules et les doigts de l'une se sont accrochés aux doigts de l'autre. Mon Dieu, si tu... Soudain un léger tremblement a traversé l'air à côté d'elle : elle a tourné la tête vers la droite. Dans la même rangée, à quatre ou cinq mètres d'elle, était assis Meelis. Les yeux dirigés vers l'avant, il ne semblait pas avoir remarqué la présence d'Anastassia. Il tenait quelque chose dans ses mains. Quelque chose d'assez gros qu'il mangeait, il en arrachait avec ses dents des morceaux qu'il mastiquait ensuite longuement, comme si c'était une matière assez coriace. Il faisait sombre et elle ne distinguait pas bien. Était-ce de la viande ? un os ? une côte ? Anastassia avait presque cessé de respirer, elle se concentrait pour mieux voir, tout en essayant de ne pas se faire remarquer, il ne fallait pas que Meelis la voie, car sinon... Elle ne savait pas exactement pourquoi, mais elle sentait que cela ne devait surtout pas arriver, elle en avait la certitude absolue : il ne devait pas savoir qu'elle était là et qu'elle *voyait ce qu'elle voyait*. Cette « viande » qu'il dévorait, c'était une main. Une main humaine. Les phalanges et les métacarpiens, qui se dépouillaient peu à peu de leur chair sous l'action des dents de l'homme, pendouillaient au bout des tendons, du sang gouttait (la main était visiblement crue). Anastassia s'est souvenue alors de Cole Wilson, le personnage du film *Dead man* vu des années auparavant, qui avait mangé ses deux parents (ce film était laid, mais Johnny Depp à cette époque était encore très beau, ou pour le dire comme les jeunes, très *hot*). Anastassia s'est tournée vers Meelis, comme pour essayer de l'empêcher de faire

ce qu'il faisait, elle a eu soudain du mal à respirer, quelque chose lui nouait la gorge... Meelis ! Elle a eu l'impression de hurler le nom de l'homme, de le crier de toutes ses forces, mais même si elle l'a fait, son cri n'a eu aucun résultat : la créature qui, assise à quelques mètres d'elle sur ce banc d'église, rongait une main de femme (car c'était une femme, Anastassia avait entraperçu un ongle rouge au bout d'un doigt) ne l'entendait ni ne la voyait, tant elle était concentrée sur ce qu'elle faisait. L'église était à présent plongée dans la pénombre. Des clés ont cliqueté près des portes, Anastassia s'est levée, a jeté un dernier regard à son patron en train de manger une femme et a presque couru jusqu'à la porte de droite, elle a tiré de toutes ses forces le panneau massif équipé de ressorts surpuissants et s'est ruée dans le vestibule. Un homme d'environ soixante-dix ans, en costume gris, avec un énorme trousseau de clés au bout des doigts, se tenait près du portail. Il lui a adressé un sourire rassurant et lui a dit :

« Le seuil de l'église est parfois difficile à franchir, n'est-ce pas Mademoiselle ? Bonne soirée ! »

Puis il a fermé le portail à clé derrière elle.

« J'ai bientôt trente-neuf ans », a marmonné Anastassia, une fois arrivée au milieu de la place.

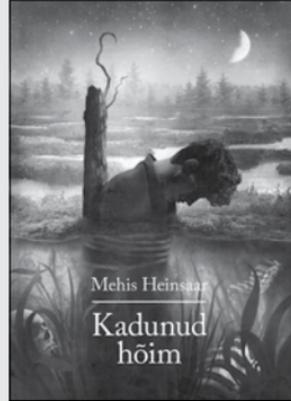
Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN



MEHIS HEINSAAR

LA TRIBU DISPARUE

MEHIS HEINSAAR (né en 1973) est l'un des plus grands prosateurs estoniens contemporains, étudié dans les écoles ou les universités et traduit dans une dizaine de langues. Son œuvre oscille entre le réalisme magique et un fantastique poétique aux accents surréalistes. Son roman LA TRIBU DISPARUE (2022), qui marque une inflexion vers l'horreur fantastique, a été récompensé par plusieurs prix littéraires.



Mehis Heinsaar
KADUNUD HÕIM

Menu 2022, 320 p.

Le narrateur, un jeune homme nonchalant qui, après un échec amoureux, végète dans un emploi peu qualifié, entend un jour parler de mystérieux anthropophages qui se seraient installés il y a plusieurs siècles dans une forêt reculée d'Estonie. En quête d'un grand défi pour donner un sens à sa vie, il décide de partir à leur recherche. En explorant la forêt, il découvre une maison isolée habitée par une jeune femme, Lee, qui vaque seule aux travaux de la ferme pendant que son père, Jakob, est en voyage à l'étranger. Une relation amoureuse se noue entre le narrateur et Lee. Le retour du père met fin brusquement à cette idylle et soumet le héros à une série d'épreuves qui lui font frôler la mort. Finalement accepté comme un membre de la famille, il reçoit la confession de Jakob. Celui-ci, membre d'une diaspora très ancienne et secrète, pratique comme ses ancêtres une

anthropophagie ritualisée, envisagée à la fois comme un art gastronomique et comme une forme suprême de communion amoureuse. Si les exagérations et les contradictions du récit de Jakob laissent d'abord planer un doute sur la véracité de ses pratiques, celles-ci sont confirmées par une découverte macabre faite par le narrateur dans les environs de la ferme, puis par une scène particulièrement sanglante dont il est le témoin. La perpétuation de la « tribu disparue » et de son terrible secret se laisse deviner à la fin du livre dans le regard particulier de la fille que le narrateur a eue avec Lee.

Le roman tient le lecteur en haleine depuis le mystère initial jusqu'au climax final, en faisant alterner habilement les séquences dramatiques et les moments paisibles ponctués de belles descriptions de la nature sauvage.

LA TRIBU DISPARUE

Extrait, p. 30-40

Cela se produisit deux ans et demi après ma séparation d'avec Maria, lors de la fête de Mardi Gras du Musée ethnographique estonien, à laquelle étaient aussi conviés les employés du Musée de la littérature. Je me retrouvai à la même table qu'un collègue plus âgé qui ne travaillait plus tous les jours au musée et que l'on voyait de ce fait assez rarement. Son nom était Feliks Kreevald.

À part « bonjour » et « au revoir », nous ne nous étions jamais véritablement adressé la parole. Mais ce jour-là, nous échangeâmes d'abord quelques banalités autour d'un café accompagné d'un bon cognac, puis, après le quatrième verre d'alcool, ma langue se délia. Peut-être avais-je perçu sur son visage ou dans sa manière d'être quelque chose de paternel, ou bien j'avais tout simplement trop bu. Toujours est-il que je commençai à lui exposer, sur le ton de la confession, l'impasse où se trouvait ma vie et mon désir de relever de nouveaux défis.

Après lui avoir chanté pendant une demi-heure ma triste complainte, je constatai du coin de l'œil qu'il n'avait pas l'air fatigué de m'écouter. Bien au contraire, il semblait avoir suivi le récit de ma vie avec une attention et un intérêt tout à fait singuliers. Cela m'étonna, car d'habitude les gens finissent par se lasser d'écouter et sont pris d'une envie irrésistible de raconter leur propre vie, qu'ils estiment toujours plus riche en rebondissements et en épreuves. Peut-être était-ce l'effet de l'expérience et de la maturité de mon bienveillant collègue. Lorsque j'achevai enfin mon récit, je vis briller dans ses yeux une petite flamme songeuse.

« J'ai été un jour dans une situation très semblable à la tienne, peut-être même pire, me dit-il avec un sourire compréhensif. C'était il y a une vingtaine d'années. Une seule chose m'a aidé à m'en sortir : un voyage, une expédition.

— Voilà ! m'écriai-je. Et ce voyage t'a bien évidemment conduit à l'est de l'Oural, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout. C'était ici, en Estonie. À vrai dire, cela a commencé comme une banale expédition pour collecter des légendes locales, mais c'est devenu ensuite tout à fait autre chose. Je peux t'en parler, si tu veux. Peut-être que cela t'aidera.

— Raconte-moi ! opinai-je avec enthousiasme.

— Mais je ne sais pas si tu seras capable d'entendre cette histoire, ajouta-t-il d'un ton prudent. Je l'ai déjà racontée à quelques rares personnes et, à une exception près, aucune ne l'a vraiment comprise. Elles m'ont écouté, mais elles ne m'ont pas compris. Ou plutôt elles ne m'ont pas cru.

— Raconte quand même, insistai-je. Ce n'est pas très grave si je ne comprends pas.

— D'accord. Comme je l'ai déjà dit, cela a commencé comme une banale expédition de collecte, dans la région du Soomaa. J'avais entendu parler par hasard d'une vieille légende selon laquelle il y aurait eu autrefois là-bas, il y a environ trois cents ans, pendant la guerre du Nord, des êtres humains assez étranges qu'on appelait les *nuhka-nähka*. Cela ne te dit rien ? »

Je secouai la tête.

Mon collègue me demanda de nous verser du cognac. Quand nous eûmes trinqué et vidé nos verres, son visage se couvrit soudain d'une étrange grimace. Comme sous l'effet d'une rage de dents.

« Et merde... Je ferais peut-être mieux de ne plus raconter cette histoire à personne. Elle risque de te tourmenter inutilement, comme elle me tourmente depuis toutes ces années », dit-il en regardant le plancher. On voyait que c'était douloureux pour lui.

« Non, non, Félix, m'enflamai-je. Maintenant que tu as

commencé, tu dois tout me raconter, sinon c'est l'ignorance qui va me tourmenter !

— Bon, d'accord. Mais c'est toi qui en assumes la responsabilité. Donc, comme je te l'ai dit, j'étais à l'époque, il y a une vingtaine d'années de cela, dans une situation assez similaire à la tienne. J'étais certes plus âgé que toi aujourd'hui, mais j'avais besoin que la vie m'offre un nouveau défi, me mette à l'épreuve, pour ne pas me noyer dans la grisaille quotidienne de cette ville. De façon assez inattendue, j'ai été aidé par la grand-tante d'un ami, à qui nous étions venus rendre visite à Viljandi. Je ne me souviens plus comment nous en sommes arrivés à ce sujet, mais au détour de la conversation cette femme nous a parlé de son grand-père. Celui-ci avait vécu dans sa jeunesse à Vastemõisa, où il avait entendu dire qu'à l'époque suédoise, entre la guerre de Livonie et la guerre du Nord, des gens très étranges s'étaient installés sur une île au milieu du marais de Toonoja et y avaient fondé un village. Ces gens, qu'on appelait les *nuhka-nähka*, ne se mêlaient pas aux habitants des environs, qui les fuyaient et les craignaient. J'ai essayé d'en savoir plus, en lui demandant pourquoi on les appelait ainsi et pourquoi on les redoutait, mais cette femme n'en savait pas davantage ou ne voulait rien dire de plus. La conversation a dévié ensuite vers d'autres sujets. Cette histoire est cependant restée gravée dans mon esprit et j'ai poursuivi ensuite mes recherches sur la question. Les archives historiques à Tartu et à Tallinn ne m'ont pas livré beaucoup de matériaux. J'ai trouvé seulement quelques lignes d'un chroniqueur de l'époque, Friedrich Bienemann, sur la disparition mystérieuse de plusieurs soldats suédois en Livonie du Nord et dans la région de Soontagana. Les fonds de notre musée contenaient déjà un peu plus d'informations sur ces *nuhka-nähka*, mais hélas seulement sous la forme de légendes et de traditions. La majorité d'entre elles avaient été notées par des folkloristes à la fin du dix-neuvième siècle ou au début du vingtième. La dernière fiche datait de l'année 1927.

Selon l'une de ces fiches, on avait découvert pendant la guerre du Nord, sur des îlots de la tourbière d'Õrdi, les restes sanglants

de trois soldats aux chairs à moitié rongées, dont les os portaient des traces de coups de hache. Selon une autre légende, plus longue, il y avait depuis l'époque de la guerre de Livonie, sur une île de la tourbière de Toonoja, dans la partie nord du marais de Kuresoo, un village dont les habitants avaient la réputation d'être des guérisseurs et auprès de qui on venait chercher secours depuis des régions très lointaines. J'ai trouvé également, dans les archives du folklore, quelques histoires de fantômes concernant les forêts du Soomaa, où des promeneurs solitaires auraient eu la tête coupée et où l'on aurait trouvé des restes humains dans des feux de bois éteints, et aussi un chant présentant les *nuhka-nähka* comme des gens très rusés, aimant beaucoup chanter et qui mangeaient de la chair humaine. L'époque qui a vu naître ces légendes et ces chants était évidemment très rude. Pendant la guerre du Nord, notre pays a été dévasté simultanément par trois fléaux : la peste, la famine et les groupes de soldats errants qui, pour se divertir, pillaient les fermes et tuaient les paysans. La conséquence de tout cela est que l'Estonie et la Livonie ont fini par se vider presque complètement de leurs habitants, au point que lorsqu'un être humain apercevait dans la forêt les traces de pas d'un autre humain, il tombait à genoux, embrassait les empreintes et pleurait de joie... Il s'est passé avant et après cela bien des choses horribles, mais il n'y a jamais rien eu de pire que cette époque où toutes les calamités — les Suédois, les Polonais, les Russes, les Tatars, les famines, les pestes et les sécheresses — ont déferlé sur nos terres. Les détachements punitifs d'Ivan le Terrible et les soldats en maraude n'ont pas laissé pierre sur pierre dans les villages où ils sont passés. Les récoltes et le bétail ont été confisqués et ce qui restait a été brûlé. Les enfants ont été déportés comme esclaves en Crimée ou en Russie. Les garçons et les pères qui essayaient de résister ont été torturés sauvagement, écorchés vifs, et avant qu'ils aient eu le temps de rendre l'âme, on les attachait à un arbre et on les obligeait à regarder les soldats violer les femmes et les filles de leur famille qui poussaient des hurlements. Une partie des paysans sont parvenus à se réfugier

dans les villes, les autres sont restés où ils étaient et ont continué de souffrir en serrant les dents. La vie n'a pu suivre son cours ordinaire que dans quelques rares villages isolés au milieu des marais et des forêts.

L'un d'entre eux se trouvait justement à Toonoja, sur une île du marais à laquelle les soldats à cheval lourdement équipés ne pouvaient pas accéder facilement. Selon les témoignages, à cause des guerres, des famines et des épidémies de peste, les habitants de ce village étaient devenus de plus en plus méfiants, et du même coup plus sournois, plus dangereux et plus sauvages. Nul n'avait vraiment réussi à les voir, ce qui n'avait fait qu'accroître la peur de les rencontrer. Ces habitants de Toonoja devinrent l'effrayant témoignage de l'effet que peuvent avoir sur les humains de longues années de guerre et de souffrance, de famine et de ténèbres. Ils n'étaient plus très différents des bêtes sauvages et inspiraient la crainte aussi bien aux étrangers qu'à leurs compatriotes. Mais cela leur a permis de rester en vie. »

À ce point de son récit, Feliks reprit son souffle et but une gorgée de café.

« Mais d'où vient donc cet étrange nom de *nuhka-nähka* ? demandai-je.

— Ne sois pas si impatient. Je vais y venir. Verse-nous plutôt encore un peu de ce sympathique liquide doré. Voilà. À la tienne ! Et longue vie à nous tous ! »

Il proposa d'aller fumer à l'extérieur. En allumant sa cigarette dans la pénombre du soir, il poursuivit :

« Selon l'une de ces légendes, au cours d'un hiver très froid, les *nuhka-nähka* ont tendu une embuscade aux soldats qui venaient les chercher. Ils leur ont coupé la tête, les ont éviscérés et ont fourré la viande dans des sacs, après quoi ils ont fixé leurs raquettes à l'envers, la partie avant vers l'arrière, afin de tromper leurs poursuivants. Plus tard, on aurait vu à différents endroits de la forêt des têtes de soldats morts plantées sur des pieux, dans le but de semer la terreur chez les envahisseurs, ce qui a effectivement fonctionné. La région du Soomaa a été

considérée comme taboue et les détachements punitifs, composés principalement de cosaques russes et de Tatars superstitieux, faisaient un grand détour pour éviter cet endroit. La peur des sorciers et des démons était encore à cette époque une arme très puissante. Mais retournons à l'intérieur, sinon nous allons nous ratatiner de froid. »

La température avait en effet fortement baissé et de lourds flocons de neige fondue commençaient à tomber.

Une fois revenus dans la salle, nous découvrîmes que quelqu'un avait volé la bouteille de cognac que nous avions laissée sur la table. Comme Feliks refusait de poursuivre la conversation sans boissons fortes, je proposai d'acheter au buffet deux tasses de café et une flasque de cognac Napoléon s'il voulait bien me raconter la suite de son histoire.

« Oui, reprit Feliks, lorsque nous eûmes versé dans nos gosiers une gorgée de café et un petit verre d'alcool. Il y a encore autre chose qui me chiffonne jusqu'à aujourd'hui et qui explique pourquoi j'ai commencé à te raconter tout cela. En dressant la liste des expéditions de collecte d'après les informations conservées dans les archives, j'ai constaté quelque chose d'étrange. Au cours des soixante-dix dernières années, quatorze missions de collecte du folklore ont été organisées dans cette région. Mais à deux reprises, en 1934 et en 1975, leurs membres ont mystérieusement disparu. En 1934, c'était un jeune couple qui avait entrepris de se rendre en bateau de Tohvri à Kuusekäära, pendant la grande crue d'avril. En 1975, les disparus étaient deux étudiants en dernière année à l'université de Tartu. Dans un cas comme dans l'autre, la disparition a été expliquée par la crue de printemps, car les deux expéditions avaient lieu pendant la fameuse cinquième saison, au cours de laquelle les habitants de la région ne peuvent se déplacer qu'en barque. On a donc pensé que la rivière en crue avait fait chavirer les embarcations des ethnographes. Beaucoup de questions sont cependant restées sans réponse : si l'on a bien découvert par la suite les barques, les victimes, elles, n'ont jamais été retrouvées, comme si elles s'étaient évaporées ! Les corps des

jeunes gens ne sont jamais remontés à la surface, et on ne les a pas trouvés non plus dans les amas végétaux coincés derrière les arbres tombés dans la rivière. Ce qui rend la chose plus intrigante encore, c'est que cela s'est produit deux fois, certes à près d'un demi-siècle d'intervalle. On me dira évidemment que, pendant la grande crue, les randonneurs en barque sont nombreux et que de tels accidents regrettables se produisent de temps en temps. Mais je voudrais tout de même savoir pourquoi les disparus étaient précisément des folkloristes partis collecter les anciennes légendes de cette région. »

Notre discussion, ou plus précisément le passionnant monologue de Feliks fut interrompu par le veilleur de nuit qui nous annonça d'un ton bougon que les autres invités étaient déjà partis depuis longtemps et qu'il devait maintenant fermer le bâtiment.

Nous sortîmes dans la nuit froide. Le vent s'était levé et nous jetait au visage un mélange de pluie et de neige fondue. Nous relevâmes nos cols et partîmes à grands pas en direction du centre-ville. Nous étions déjà passablement éméchés, mais cela n'avait aucune importance. L'histoire que Félix avait commencé à me raconter avait fait sur lui comme sur moi un tel effet que la seule solution nous semblait être de poursuivre le récit dans un bar.

Pendant que nous marchions vers le centre, le visage fouetté par les rafales chargées d'humidité, mon collègue me criait presque dans les oreilles pour couvrir le rugissement du vent :

« Est-ce que tu veux savoir mon avis sur tout cela ? Je pense que le tempérament estonien s'est modifié à cette époque, à cause de ces terribles guerres et de ces famines... Auparavant, nous étions beaucoup plus ouverts et plus joyeux, mais après nous être fait passer dessus par les Suédois, les Russes, les Tatars, les Allemands et les Polonais, après avoir été continuellement battus, violés et torturé, quelque chose s'est brisé et les cent ou cent cinquante mille Estoniens qui ont réussi d'une façon ou d'une autre à rester en vie ne sont jamais redevenus comme avant, ils sont devenus

méfiant, sournois et hostiles à tout ce qui est étranger. La clé de cette transformation, ou plus précisément de ce trauma psychique, se trouve peut-être précisément là-bas, dans ces événements vieux de trois cents ans. Tu comprends ce que je veux dire ? »

À travers la neige fondue qui me giflait, j'examinai le visage de Feliks crispé par la rage et hochai la tête. Nous nous arrêtâmes derrière un buisson pour fumer. Il nous fallut un long moment et une dizaine d'allumettes avant de parvenir à allumer nos cigarettes. À la lumière de leurs bouts incandescents, je vis que dans le regard de mon vieux collègue était apparue une lueur fanatique. Il tirait fébrilement des bouffées, les yeux fixés sur l'obscurité, et hochait de temps en temps la tête en marmonnant des mots indistincts.

« Je propose qu'on aille à Illegaard. C'est un endroit calme et c'est ouvert jusqu'à deux heures du matin », criai-je à Feliks à travers le vent, car je voulais absolument entendre son histoire jusqu'au bout. Je venais tout juste de me procurer la carte de membre de cet établissement, sans laquelle il n'était pas possible d'entrer.

Le bar était tranquille, agréable et chaud. En plus de nous, il y avait là six ou sept clients, des habitués pour la plupart. Un homme de petite taille avec une barbe et des lunettes jouait doucement du piano dans la salle du fond. Je commandai au comptoir deux cafés et deux cognacs et nous nous assîmes sur un canapé en cuir noir qui occupait toute la longueur d'un mur.

Je demandai à Feliks si l'on n'avait vraiment rien retrouvé de ces folkloristes disparus, pas même un petit bout de vêtement. Son visage se figea en une étrange grimace et je ne compris pas s'il réfléchissait ou si ma question l'irritait.

« Si, bien sûr, on a retrouvé des choses. Leurs vestes et leurs sacs à dos avec presque tout leur matériel. Mais cela n'a absolument pas contribué à éclaircir le mystère. En soixante-quinze, on a donné à l'affaire des suites officielles : un enquêteur des services de sécurité a été nommé, un spécialiste de son domaine. Les forêts et les rivières situées autour de l'endroit où l'on avait découvert

les vêtements et les sacs ont été fouillées avec des chiens et des détecteurs, mais on n'a pas retrouvé les corps.

— Tu crois donc qu'il y avait là-bas quelque chose ? » demandai-je.

Feliks hocha la tête.

« Et je crois qu'il y a peut-être toujours quelque chose aujourd'hui, ajouta-t-il après une pause. Tu sais ce qui me fait dire ça ? Leurs sacs à dos contenaient toutes sortes d'affaires, même leurs portefeuilles s'y trouvaient encore. Mais leurs carnets de terrain, leurs magnétophones et leurs appareils photo avaient disparu. J'ai pu parler plus tard avec un agent de la milice qui avait participé à l'enquête, c'est lui qui m'a rapporté ce détail. Pendant les années qui ont suivi, je me suis souvent interrogé et j'ai fini par penser qu'un habitant de cet endroit n'avait pas apprécié que ces folkloristes voient et photographient certaines choses. Il existe peut-être des réalités qu'il est plus sage de ne pas mettre au jour, qu'il vaut mieux laisser tranquilles. »

Pendant qu'il parlait, Feliks semblait s'être recroquevillé. On aurait dit qu'il ne parlait plus avec moi, mais davantage avec lui-même.

« Tu ne veux tout de même pas dire que certains de ces... — quel était leur nom déjà ? —, que certains de leurs descendants seraient encore en vie ? demandai-je avec étonnement.

— C'est précisément ce que je veux dire, acquiesça-t-il en hochant la tête nerveusement. Et je pense même qu'ils peuvent mener une vie ordinaire au milieu des gens ordinaires sans que personne ne soupçonne leurs origines réelles. Ou du moins, si un habitant de cette région sait ou devine quelque chose, il ne parle pas, car il a peur. »

Feliks ajouta encore quelque chose qui, même dans ce lieu paisible et confortable, me donna la chair de poule. Il me dit qu'il avait un jour rencontré quelqu'un qui connaissait l'un de ces êtres.

« Il s'appelait Léonard, me dit-il en se penchant vers moi. Le vieux Léonard du village de Tohvri. C'est lui qui le connaissait. Il

m'a expliqué que cet homme était tout à fait intelligent et sympathique. Il venait une ou deux fois par an à Tohvri pour faire quelques affaires. Il était un peu apiculteur, un peu tailleur et cueilleur de plantes médicinales. Il était surtout très apprécié en tant que tailleur. Il avait confectionné pour les hommes et les enfants du village de bons costumes en laine. Il faisait cela très bien, dans un tissu de qualité et pour pas trop cher. C'est pourquoi on l'appréciait. Il habitait à plusieurs dizaines de kilomètres de là, dans la forêt, au bord de la rivière Raudna. Au printemps, il remontait la rivière dans sa pirogue jusqu'à Tohvri. Certaines fois, plus rarement, il venait à pied par la forêt, un grand sac sur le dos. Il passait généralement la nuit chez une vieille du village qu'il connaissait depuis longtemps. Mais un jour où la vieille n'était pas chez elle, il avait demandé le gîte à Leonard. C'est Leonard lui-même qui me l'a raconté. La discussion avec le tailleur s'était révélée très intéressante, car il savait beaucoup de choses sur les contrées lointaines. Il avait apporté en cadeau un alcool au genièvre et au pain d'abeille. Pourtant, en parlant avec lui et en le regardant dans les yeux, Leonard s'était senti mal à l'aise. Il avait éprouvé comme un sentiment de vide dans le ventre. Au début, il n'y avait pas prêté attention, car tant que l'homme parlait, tout était très intéressant et sympathique, mais après l'extinction des feux, quand chacun était parti dormir dans sa chambre, Leonard avait remarqué qu'il tremblait de tout son corps. Alors seulement il avait compris que le sentiment étrange qu'il avait éprouvé un peu plus tôt n'était rien d'autre que la peur causée par ce visiteur qu'il avait accueilli dans sa maison. Ce sentiment ne cessait de grandir en lui. La peur avait fini par devenir si forte que le maître de maison s'était précipité dans la cuisine, avait allumé la lumière et bu toute la bouteille d'alcool posée sur l'étagère. Après quoi il avait monté la garde jusqu'au matin, assis à la table, son fusil de chasse entre les bras... Ce Leonard avait l'instinct d'un vieux chasseur, il avait fait la guerre et connaissait bien les hommes. Il m'a dit qu'il était capable de savoir dès le premier coup d'œil si quelqu'un était une bonne ou une mauvaise personne, un salaud

ou un malin, mais qu'il n'avait pas réussi à percer à jour ce visiteur nocturne. Il avait seulement perçu en lui quelque chose de terrifiant. Il y avait chez cet homme quelque chose qui lui avait donné des frissons pendant plusieurs jours. »

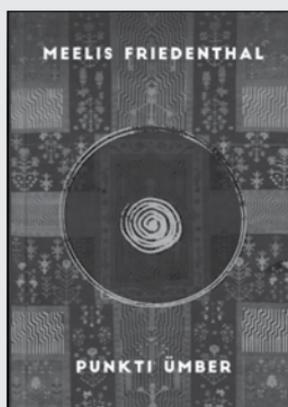
Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN



MEELIS FRIEDENTHAL

AUTOUR D'UN POINT

MEELIS FRIEDENTHAL (né en 1973) est maître de conférences à l'université de Tartu et s'est d'abord fait connaître comme auteur de science-fiction. Son roman *LES ABEILLES* (*Mesilased*, 2012) est une plongée onirique dans le XVII^e siècle, écrite avec le sens du détail d'un historien. Le livre a reçu en 2013 le prix de littérature de l'Union européenne et a été traduit en 16 langues. Son quatrième roman, *AUTOUR D'UN POINT* (d'après le célèbre tableau de František Kupka), a reçu le prix littéraire le plus prestigieux d'Estonie.



Meelis Friedenthal

PUNKTI ÜMBER

Varrak 2023, 312 p.

En 1903, Verdi, un garçon d'origine estonienne doué pour l'art et la musique, naît à Odessa. Il contracte la syphilis, qui est traitée par une transfusion sanguine. Pendant le reste de sa vie, Verdi croit partager son corps avec l'âme de Katja, la jeune fille décédée au cours de l'opération, et il tente de communiquer avec la défunte.

En 1917, Verdi traverse la mer Noire pour se rendre à Constantinople, afin de fuir les feux de la révolution russe et la guerre civile. Il perd tragiquement tous ses proches et rencontre un groupe d'archéologues qui pratiquent le spiritisme. Ensemble, ils voyagent dans un monde encore sous le choc de

la Première Guerre mondiale, visitant Smyrne et Pompéi. En utilisant la science, la photographie et les ondes radio, ils tentent de prouver qu'il est possible de contacter les morts. Verdi rêve de filmer un jour la destruction de Pompéi. À Naples, il rencontre Aleister Crowley et Axel Munthe. Il participe en 1925 à Paris au Congrès spirite international, où il assiste à la communication de Conan Doyle...

Friedrich Jürgenson (1903-1987), le prototype lointain du protagoniste, fut baryton d'opéra, archéologue et réalisateur de cinéma. Plus tard, installé en Suède, il tenta d'enregistrer les voix des morts (« phénomène de voix électronique »).

Ce livre est un roman-transe sur le désir et l'amour, la solitude et le dialogue avec l'au-delà, les catastrophes et l'exil, l'art moderne, la magie et l'occultisme au début du XX^e siècle.

AUTOUR D'UN POINT

2 extraits, p. 64-71, p. 186-193

La fièvre ne retombait pas. On lui donna de la quinine, on l'enveloppa dans des serviettes froides, on lui fit un nombre incalculable de piqûres, mais cela n'eut aucun effet. Il ne lui resta de cette époque que des souvenirs très brumeux et des images isolées qui, pour quelque raison, se gravèrent dans son esprit avec une intensité particulière. La plupart du temps il dormait, il voyait errer parmi les ombres les spectres gris de la maladie, plus nets que les humains, un feu qui brûlait sans discontinuer, une spirale d'étincelles, plus brillante que le soleil. Il était, au sens propre du terme, à demi mort.

Il apprit plus tard que Katja avait surmonté rapidement sa fièvre et s'était débarrassée de sa syphilis. Après l'avoir déclarée guérie, son père lui avait expliqué la situation de Verdi. Celui-ci ne parvint jamais à savoir avec certitude si son père avait fait pression sur elle, mais il soupçonnait que tel était bien le cas. Quand ils en reparlèrent par la suite, où plutôt quand ils se disputèrent à ce sujet, son père lui assura très calmement qu'il n'avait rien fait d'autre que de mentionner l'existence de cette procédure qui permettrait peut-être de guérir Verdi. C'était Katja elle-même qui avait insisté.

Son père et Katja étaient venus le voir ensemble. Allongé sur son lit, maigre et affaibli, il n'avait rien compris. Il essayait parfois d'imaginer cette scène qui s'était déroulée dans sa chambre d'hôpital, elle lui apparaissait comme une sorte de réunion familiale, son père semblait déjà avoir accepté Katja, ils auraient

pu nourrir des espoirs : sa mère aurait probablement fini par consentir elle aussi.

Il les voyait arriver tous les deux, franchir la porte de sa chambre, son père debout, les bras croisés, Katja joliment habillée, son visage très pâle, elle se précipitait à côté de son lit, se penchait sur lui, posait sa main sur son front aussi brûlant qu'un poêle.

« Il est en feu ! On ne peut pas le laisser mourir ! Faites quelque chose ! » criait-elle d'une voix horrifiée.

— Nous n'avons plus beaucoup d'options, répondait son père d'un ton grave.

— Que faut-il faire ? Nous devons le sauver ! insistait-elle, les yeux brillants.

— Il reste une possibilité.

— Je vous en supplie ! » s'écriait Katja mélodramatiquement.

Cela avait pu se passer à peu près ainsi, comme dans un film. On avait conduit Katja au laboratoire, les médecins en blouse blanche se tenaient debout autour d'elle, stéthoscopes en poche, lunettes à montures noires sur le nez, Katja donnait son accord pour l'expérience, les examens préliminaires montraient que leurs sangs étaient compatibles, ils se mélangeaient idéalement dans l'éprouvette, aucun antagonisme sanguin n'était constaté. La fièvre de Verdi persistait, la situation commençait à devenir critique.

C'est du moins ainsi que son père lui raconta l'histoire. Mais Verdi avait l'impression que cette version était quelque peu enjolivée. Il était convaincu que son père, en expliquant la procédure à Katja, avait minimisé les risques et lui avait peut-être fait comprendre qu'elle était en réalité responsable de l'état de Verdi. Sans le lui dire explicitement, bien sûr, mais par allusion. Il avait fait pression sur elle de façon subtile, mais efficace.

La seule chose certaine, c'était que, depuis quelque temps déjà, son père et Bogdanov réalisaient au laboratoire de l'université des expériences de transfusion consistant à remplacer intégralement le sang d'un sujet par celui d'un autre. Bogdanov

avait échangé son sang avec plusieurs étudiants et le père de Verdi avait expérimenté cette procédure sur lui-même au moins une fois. Il lui assura que cela l'avait rajeuni de dix ans, il s'était senti plus fort, ses mains étaient devenues plus précises et ses yeux plus perçants. Verdi n'avait pour sa part rien remarqué chez son père, mais il est vrai que celui-ci n'était pas souvent à la maison.

Beaucoup plus tard, Verdi put lire lui-même les comptes rendus de ces expériences, consignés dans d'épais cahiers avec l'écriture en pattes de mouche de Bogdanov. Les bras des deux sujets étaient reliés par un tuyau en caoutchouc, une pompe spéciale déplaçait le sang d'un bras à l'autre jusqu'à ce que les cinq litres aient été échangés. Le sang se déplaçait dans les tuyaux comme sur les dessins de Fritz Kahn, avec une propreté clinique. Les descriptions de Bogdanov étaient rédigées dans un style sec, mais pénétrant, une écriture neutre qui donnait l'impression que l'humain avait été retranché de l'équation et qu'il ne restait plus que la science pure, le regard de Dieu, la mathématique.

Évidemment, il y avait aussi dans ces descriptions un lourd ballast idéologique, l'idée que le sang et le corps tout entier distinguaient les individus les uns des autres et que, pour atteindre une véritable conscience collective, un plus haut degré de conscience, il fallait éliminer radicalement la dimension individuelle, que tout devait être politique et commun. Cela concernait aussi le droit à son propre corps et à son propre sang. Ainsi seulement, conformément à l'idéal social-démocrate, les forts pourraient aider les plus faibles, les personnes saines aider les malades, les jeunes aider les vieux. Pour être franc, Verdi trouvait ces idées légèrement délirantes, bien que son père lui eût assuré que Bogdanov n'était nullement un révolutionnaire fanatique, mais un savant très sérieux et investi dans sa mission, sans quoi il n'aurait pas collaboré avec lui. Il voulait réellement créer un homme nouveau, une humanité nouvelle.

« Tu ne voyais donc pas que c'était une idée stupide ? s'énerma Verdi.

— Jusqu'alors tout s'était déroulé comme prévu, les résultats étaient même extraordinaires, répondit son père calmement. Il n'y avait aucune raison scientifique de penser le contraire.

— Mais c'était quelque chose qu'on ne contrôlait pas !

— En médecine, l'échec ne peut jamais être exclu. Même dans l'opération la plus banale. Il faut être prêt à l'accepter. »

Verdi n'avait conservé de toute la procédure qu'un seul souvenir un peu précis. Tout était noyé dans le brouillard, la fièvre, la grisaille, mais soudain il avait vu des gens debout autour de son lit. Peut-être venait-on de lui injecter un fébrifuge, ou peut-être avait-il compris inconsciemment que quelque chose d'extraordinaire était en train de se produire, l'adrénaline circulait dans ses veines, il retrouva sa lucidité, son esprit qui jusque-là flottait dans la pénombre et le demi-sommeil fut soudain pleinement éveillé. La lumière l'éblouissait et une douleur pulsait dans ses yeux. Ils se tenaient autour de son lit. Chaque fois qu'ils les avait vus comme cela, il était arrivé quelque chose. C'était ainsi qu'on venait annoncer les mauvaises nouvelles, ainsi qu'on regardait les patients quand il n'y avait plus d'espoir : tous les médecins rassemblés, avec leurs blouses blanches recouvrant leurs costumes sombres, laissant voir seulement les cravates et les cols amidonnés, certains avaient un stéthoscope dans la poche, un indice de leur statut, comme l'aiguillette des généraux. Ils se tenaient là autour de lui et, dans son lit étroit, au milieu d'eux, il était comme allongé dans sa tombe, vêtu de son pyjama d'hôpital, les cheveux en désordre, entre ses draps trempés par la sueur. Son père se trouvait parmi eux, au pied du lit, et le regardait comme il aurait regardé une souris de laboratoire. Nulle compassion dans son regard, pas d'accusation non plus, pas même d'inquiétude, juste la curiosité de quelqu'un qui a pris une décision. Tout était organisé, le matériel était prêt, l'opération pouvait commencer.

« Ne t'inquiète pas, lui dit son père, tu vas guérir. »

Verdi regarda successivement tous les médecins. En réponse à son regard, ceux-ci hochèrent la tête comme des goélands et répétèrent d'une voix étouffée : « Ne t'inquiète pas, tu vas guérir. »

Il ne voyait pas Katja, mais elle était là, sur un autre lit placé à côté du sien, une aiguille plantée dans son bras et les tuyaux déjà installés. Toute la procédure fut documentée avec une extrême minutie, sans doute parce qu'ils envisageaient de publier les résultats, ils escomptaient un succès scientifique qui ferait pâlir d'envie leurs confrères étrangers.

Son sang fut donc transféré à Katja et inversement. Dès le lendemain matin, il se réveilla, la fièvre commença à baisser, on l'examina et on lui confirma qu'il était en train de guérir. Il ne tarda pas cependant à comprendre que quelque chose n'allait pas. Les médecins venaient le voir un peu trop souvent et leurs mines étaient trop graves.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il à une infirmière.

— Je suis désolée, mais je ne peux rien vous dire. Votre père nous l'a interdit. Il a dit qu'il vous parlerait lui-même au moment opportun. »

Verdi savait déjà que le moment opportun serait pour lui un très mauvais moment. Il s'efforça de dormir, mais son inquiétude ne cessait de croître. Ses compagnons de chambre n'étaient plus les mêmes, il ne savait rien, ce n'étaient que des visages inconnus. L'infirmière passait le voir régulièrement, mais ni son père ni sa mère ne venaient lui rendre visite. Il apprit plus tard qu'ils étaient occupés à organiser les funérailles. S'il avait été au courant, il aurait absolument tenu à y assister, malgré son extrême faiblesse. Et ils voulaient lui épargner cela.

Le moment tant redouté arriva quelques jours plus tard : son père entra soudain dans la chambre, l'examina, hocha la tête, puis lui raconta toute l'histoire sur un ton très professionnel. Un voile noir tomba devant les yeux de Verdi, il fut d'abord incapable de réagir, tout lui paraissait incompréhensible. Puis il commença à contester, à poser des questions, à accuser. Son père répondait posément, expliquait. Verdi fut bientôt à court de mots, il ne savait plus quoi dire, une immense fatigue l'envahit.

Il se recroquevilla sur son lit, appuya sa tête sur ses genoux, il voulait dormir.

« Va-t'en s'il te plaît, dit-il à son père.

— Je comprends. Je suis désolé. Je vais envoyer une voiture te chercher. Tu peux rentrer à la maison maintenant. Tu es guéri. »

Son père attendit encore un instant, puis il sortit en fermant la porte derrière lui. Verdi resta dans son lit. Il n'était pas sûr d'avoir eu raison de renvoyer son père. Il aurait dû essayer d'obtenir de lui davantage d'informations, de lui faire préciser les choses, de comprendre.

Mais à quoi tout cela aurait-il servi ? Katja était morte et enterrée, il n'avait besoin de rien savoir d'autre.

Allongé dans son lit, il regarda ses mains. Il comprit qu'en réalité Katja n'avait pas été enterrée. Dans son corps à lui, sous sa peau, coulait à présent le sang de la jeune fille, dans ses mains, son cœur, sa tête.

Il leva les bras et sentit en eux son sang qui refluit, les rendant plus légers. Le sang de Katja. À l'intérieur de lui.

Il ne se sentait plus lui-même, il ne se sentait pas non plus Katja, il était un étranger, pareil à un automate, un homoncule. Il remonta la couverture sur sa tête, emplît ses poumons de la chaleur des draps, ferma les yeux et s'efforça de ne plus penser à rien. Il ne sut pas combien de temps il resta ainsi, il dormit sans doute, du moins un certain temps, devant ses yeux défilaient des images isolées, son esprit était traversé par des bribes de pensées, des mots prononcés par des voix inconnues.

Il avait l'impression d'être au bout de sa raison, au sens le plus littéral du terme. Avant l'hôpital, il existait pour lui des rapports entre les choses, il savait, ou plutôt il devinait ou percevait la façon dont le monde était structuré. Tout lui paraissait fondamentalement logique. Dans son esprit s'établissaient des liens avec Odessa, la Russie, la mer, son père, sa mère, Katja, ses amis, la musique, l'art, le cinéma, le monde, mais à présent tous ces éléments lui apparaissaient en désordre, séparés les uns des autres, comme sur un tableau abstrait, ils ne formaient plus un tout. Auparavant, il avait le sentiment de ne pas savoir grand-chose, mais d'être capable de tout comprendre quand cela était

nécessaire. Exactement comme un enfant qui vient juste d'apprendre les nombres et se rend soudain compte qu'il est capable de compter jusqu'à l'infini, qu'il n'est pas limité par sa compréhension mais par son désir de faire ou non cet effort. Chaque nombre est lié au suivant par un lien logique, une chaîne de rationalité réunit toutes choses en un ensemble cohérent. C'était ce qu'il éprouvait avant : tout lui paraissait à sa place. Avant l'hôpital. Mais depuis que le sang de Katja coulait en lui, depuis que Katja était morte, que son propre sang avait été enterré avec le corps de Katja, qu'ils étaient devenus une seule chair et un seul sang, il lui semblait que le monde autour de lui et à l'intérieur de lui était comme des nombres isolés que rien ne liait, mil neuf cent dix-neuf, un, treize, vingt-quatre, et il ne parvenait pas à imaginer ce qui pouvait les réunir, s'il existait seulement un lien entre eux ou s'ils n'étaient que des morceaux qui flottaient chacun de leur côté. L'univers lui semblait vide de sens, la vie absurde, il se mit à soupçonner que les seules choses qui existaient réellement étaient celles qui se trouvaient dans son champ de vision et que derrière elles, là où son regard ne portait pas, il n'y avait que du chaos, un vide gris, un monde de spectres.

[...]

« Ah, Verdi, lui dit Alcinus, nous parlions justement de vous. Monsieur Crowley était très intéressé par vos visions. »

Verdi regarda avec effarement les personnes assises à la table.

« Mes visions ? »

— Oui oui », confirma Alcinus.

Très gêné, Verdi dut reconnaître en bafouillant qu'il avait effectivement vu des choses, mais qu'il n'avait pas réussi à reproduire l'expérience.

Paul esquissa un sourire moqueur et Munthe pencha la tête d'un air dubitatif. Mais Crowley planta ses yeux dans ceux d'Alcinus.

« Si je comprends bien, vous avez accompli des rituels ? Basés sur les mystères dionysiaques ?

— C'était de l'archéologie appliquée », confirma Alcinus. Il raconta en détail les cérémonies et Crowley l'écouta avec attention en hochant la tête.

« Je pense que c'est à cause de ses nerfs, dit Munthe. Ces visions. J'ai été confronté dans ma pratique à toutes sortes de situations étranges. L'hypnose est parfois utile dans ce genre de cas.

— Ah bon ? dit Paul avec une nuance de doute dans la voix.

— Comme la plupart des psychiatres, j'ai utilisé l'hypnothérapie quand les autres techniques ne marchaient pas, et j'ai obtenu des résultats stupéfiants grâce à cette méthode qui est encore aujourd'hui mal comprise. L'hypnose permet de soigner toutes sortes de troubles psychiques, avec ou sans perte de volonté : l'alcoolisme, la morphinomanie, la cocaïnomanie et la nymphomanie. Elle peut avoir aussi une utilité pour soigner l'inversion sexuelle », expliqua Munthe comme s'il prononçait une conférence devant une société savante. Peut-être avait-il bel et bien donné des conférences sur ce sujet et s'était-il glissé naturellement dans ce rôle qui lui était familier.

« C'est vrai ? » demanda Crowley à la façon d'un écolier.

Verdi apprit plus tard que Crowley avait souffert lui-même de la plupart des « troubles psychiques » mentionnés par Munthe, à quoi il fallait évidemment ajouter le manque d'argent, qu'il était justement venu soigner à Naples.

« L'hypnose est particulièrement efficace dans les cas tels que celui que vous avez mentionné, qui est sans aucun doute imputable à la sensibilité nerveuse », confirma Munthe sans prêter attention à Crowley.

La conversation autour de la table s'anima. L'hypnose intéressait tout le monde et Paul, qui espérait probablement avoir une occasion de s'amuser, proposa d'organiser aussitôt une séance. Verdi essaya de manifester son désaccord, il n'avait pas la moindre idée de l'effet que l'hypnose pourrait avoir, il avait lu évidemment quelques articles sur le mesmérisme, mais c'était tout.

« On ne peut sans doute pas faire ça aussi vite ? » demanda-t-il prudemment. Il comprenait qu'il valait mieux ne pas protester trop vigoureusement, car il risquait de donner l'impression qu'il avait peur. Et tel était bien le cas. L'hypnose lui apparaissait comme quelque chose d'horrible, c'était comme d'imaginer qu'un rôdeur était entré dans sa chambre pendant qu'il dormait : il était sous sa couverture, les yeux fermés, plongé dans un autre monde, complètement sans défense, et quelqu'un se tenait dans sa chambre, à côté de son lit, le regardait et décidait quelque chose. Les médecins avaient manifestement l'habitude, ils se tenaient toujours à côté d'un lit et prenaient des décisions, son père en avait pris une autrefois et depuis lors Verdi cohabitait avec Katja, ce qui était précisément la raison pour laquelle on voulait à présent l'hypnotiser.

« Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux faire cela dans un endroit plus calme ? demanda-t-il à nouveau.

— Ne vous inquiétez pas, dit Munthe. En 1915, j'ai hypnotisé des soldats à l'hôpital, au milieu des plaintes et des gémissements, et pendant qu'on faisait entrer sans cesse de nouveaux blessés sur des brancards. L'important, ce n'est pas le lieu, mais la capacité. »

Il paraissait sûr de ses capacités, il était tranquille et amical, convaincu, et sa conviction se transmettait à Verdi.

Crowley arborait une expression un peu énigmatique, où se lisait un mélange de curiosité et de déception.

« Comment ça marche ? » demanda Verdi.

Munthe se leva et se pencha vers lui. Les autres déplacèrent leurs chaises pour former un demi-cercle autour de Verdi. Il était assis et ils l'observaient avec l'air d'attendre quelque chose, comme s'il devait lui-même accomplir un miracle. En regardant ces visages tournés vers lui, il se souvint des fois où, enfant, il avait dû chanter devant les invités. Ils le regardaient de la même manière, sur le visage d'Alcinus se lisait une curiosité teintée d'espoir, madame Alice fumait et le considérait d'un air un peu effrayé, Paul affichait son sourire ironique habituel, Trevor paraissait amusé, et Iris... Iris était terrorisée. Verdi voyait

clairement qu'elle avait peur, non pour elle-même, mais pour lui. Il la regarda, elle ne détourna pas les yeux et il ressentit entre eux un lien presque physique, comme s'il la tenait par la main ou avait posé sa main sur son épaule. Iris devait penser qu'il ne serait pas à la hauteur, qu'on exigeait trop de lui ou qu'il allait devoir faire quelque chose d'embarrassant. Il comprit qu'il devait faire semblant, lui montrer qu'elle s'inquiétait pour rien, qu'il allait réussir. Mais il ne savait pas exactement quoi.

Verdi ferma les yeux et pensa au motif du piano de son enfance, à celui de son tapis, il pensa au ciel bleu et aux nuages où vivent des dieux que nous ne voyons pas. Il entendit au loin une sorte de bourdonnement, comme des appels lancés par de grands animaux marins, des baleines ou des dauphins. Il pensa à Katja, à Iris. Il était prêt, il attendait que Munthe dise quelque chose, compte jusqu'à dix ou commence à lui expliquer d'une voix chantante qu'il devait s'enfoncer lentement dans le sommeil. C'était là ce qu'il avait lu, c'était ainsi qu'on représentait l'hypnose dans les films.

Mais Munthe ne lui disait rien, son sang bruissait dans ses oreilles, les baleines lançaient leurs appels, il voyait le motif tourner et lui indiquer une direction, un soleil lointain qui brillait à travers le tapis, à travers ses paupières, il sentit son visage se réchauffer. Il attendit et attendit encore, il lui sembla que beaucoup de temps était passé et il commença à s'inquiéter. Était-il arrivé quelque chose, devait-il faire ou dire quelque chose ?

Il ouvrit les yeux.

Il ne comprit pas tout d'abord où il se trouvait, le bruissement dans ses oreilles se fit soudain plus fort, le vent lui soufflait au visage, tout semblait s'écouler, se mouvoir. Le ciel était plein de nuages bas, le soleil se couchait sur la mer. La mer. Il était au bord de la mer, les vagues se brisaient sur le rivage, c'était une plage au sable grossier, il entendait la rumeur des flots, des goélands volaient bas, cherchant le vent, criant peut-être, il n'en était pas sûr, le bruit de la mer recouvrait tous les autres sons. Le soleil faisait briller les ailes des oiseaux d'un éclat jaune, rouge, la mer

paraissait infinie, l'horizon tirait son trait dans le lointain. Le disque rougeâtre s'enfonça derrière lui, mourut à cette journée pour se lever de nouveau le lendemain. Ce disque l'appelait, le chemin doré sur la mer l'attirait vers lui. Il contempla ce frémissement et la mer sombre lui parut semblable à du vin, il eut envie d'en boire.

Il fit un pas, une vague recouvrit soudain ses chaussures et le bas de son pantalon se mouilla, l'eau était d'un froid piquant, il baissa les yeux. Devant ses pieds flottaient des déchets et dans la vague qui refluaient tournoyait un mégot de cigarette.

« Merde ! »

Il recula rapidement, se retourna, secoua ses pieds pour les sécher. Il vit alors sur le bord de mer des maisons de différentes couleurs, des gens, des bateaux, au bout du môle qu'il voyait au loin il reconnut le phare du port. Il n'était pas dans un autre monde, il était toujours ici, à Naples. Il comprit que ce devait être un effet de l'hypnose, dans les films l'hypnotiseur donnait un ordre à quelqu'un et celui-ci l'exécutait sans en avoir conscience. C'est donc là ce qu'on ressent quand on vous hypnotise, se disait-il. Mais pourquoi Munthe lui avait-il donné l'ordre de se rendre au bord de la mer ? Et où étaient passés les autres ? Étaient-ils cachés quelque part, en train de l'observer pour voir ce qu'il ferait sur le rivage ? Va savoir ce que Munthe avait bien pu lui donner comme consigne.

« Maudit ! » jura-t-il en allemand. « Au diable ! » ajouta-t-il en russe.

Il avait le sentiment qu'on s'était moqué de lui, Paul devait être content. Il n'avait qu'à l'être. C'était sans importance. Il s'assit sombrement sur un banc et fouilla dans ses poches. Heureusement il avait avec lui des cigarettes et une boîte d'allumettes, il fuma, essaya de se calmer et de réfléchir. Où étaient donc les autres ? Il était temps qu'ils se montrent !

Il regarda la mer. Il s'y sentait chez lui, à Odessa il allait souvent s'asseoir au bord de la mer, juste pour la regarder, le rythme des vagues était comme celui d'un cœur, il ne se lassait jamais

de leur mouvement. Elles se brisaient, le temps s'écoulait. Il éteignit sa cigarette en l'écrasant contre sa semelle et l'envoya au loin d'une chiquenaude. Personne ne venait vers lui, personne ne surgissait de derrière un coin, personne ne riait. Il ne lui restait plus qu'à rentrer chez les Alcinus. Au début, il avait songé à regagner sa cellule de moine, mais à quoi bon ? Il n'en avait aucune envie. Il décida de retourner à l'hôtel, principalement à cause d'Iris. Les autres ne comptaient pas. Sauf Alcinus évidemment. Il ne voulait pas le décevoir.

Il marcha à petits pas en essayant de rassembler ses pensées, devant l'hôtel se trouvait une foule d'hommes en chemise noire qui semblaient monter la garde, il passa au milieu d'eux, ils le regardèrent d'un air hostile et il marmonna en italien : « Bonsoir. »

« Vive le fascisme ! » lui répondit-on.

Il hocha la tête, il savait ce qu'était le fascisme, le baron Zarone lui en avait parlé.

« Vive le fascisme », bredouilla-t-il.

Il monta d'un pas lent l'escalier de l'hôtel, au premier étage il entendit des bruits de voix, des appels, il poursuivit son chemin et frappa à la porte de la chambre des Alcinus. Quand Iris lui ouvrit d'un geste brusque, Verdi eut l'impression qu'elle était encore plus pâle qu'avant, sans prononcer un mot elle le regarda un moment d'un air effrayé.

« Où étais-tu ? demanda-t-elle enfin.

— Je ne sais pas, dit Verdi. Au bord de la mer. Où aurais-je dû être ?

— Ici ! répondit Iris. Tu aurais dû être ici ! »

Quand il entra dans la chambre, Paul et Trevor se précipitèrent vers lui, Munthe, hésitant, se tenait près de la fenêtre, les bras croisés sur la poitrine, seul Alcinus le regardait d'un air presque triomphant.

« Que s'est-il passé ? » demanda Verdi.

Il comprenait qu'il s'était produit quelque chose d'étrange, que tout ne s'était pas déroulé exactement comme prévu. Munthe s'approcha de lui.

« Vous avez disparu subitement. »

Crowley, assis à la table, leva vers lui son regard perçant. Devant lui se trouvaient de nombreux verres vides et un cendrier débordant de mégots.

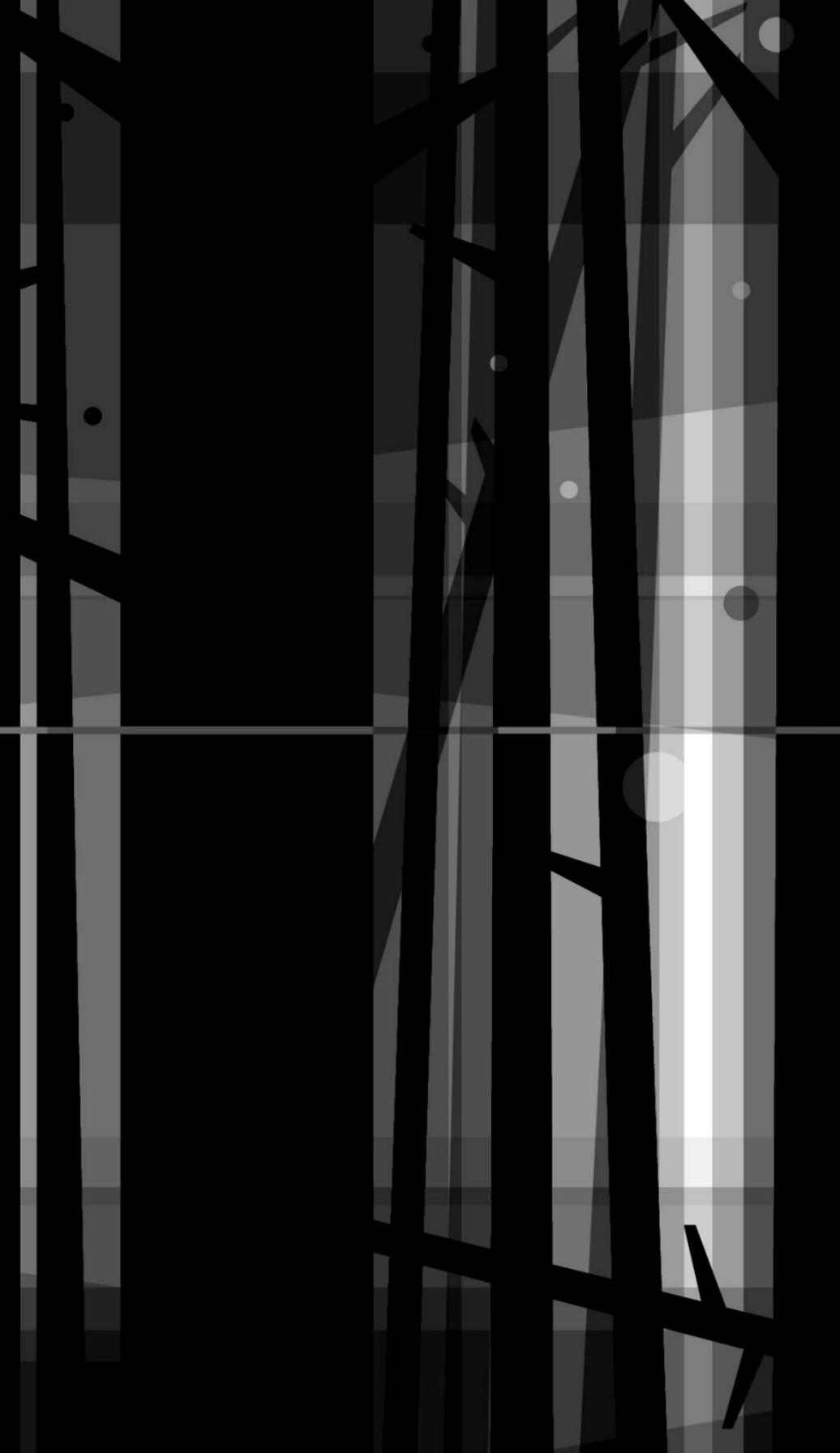
« C'est de la magie, articula lentement Crowley d'une voix pâteuse. De la magie, bon sang ! »

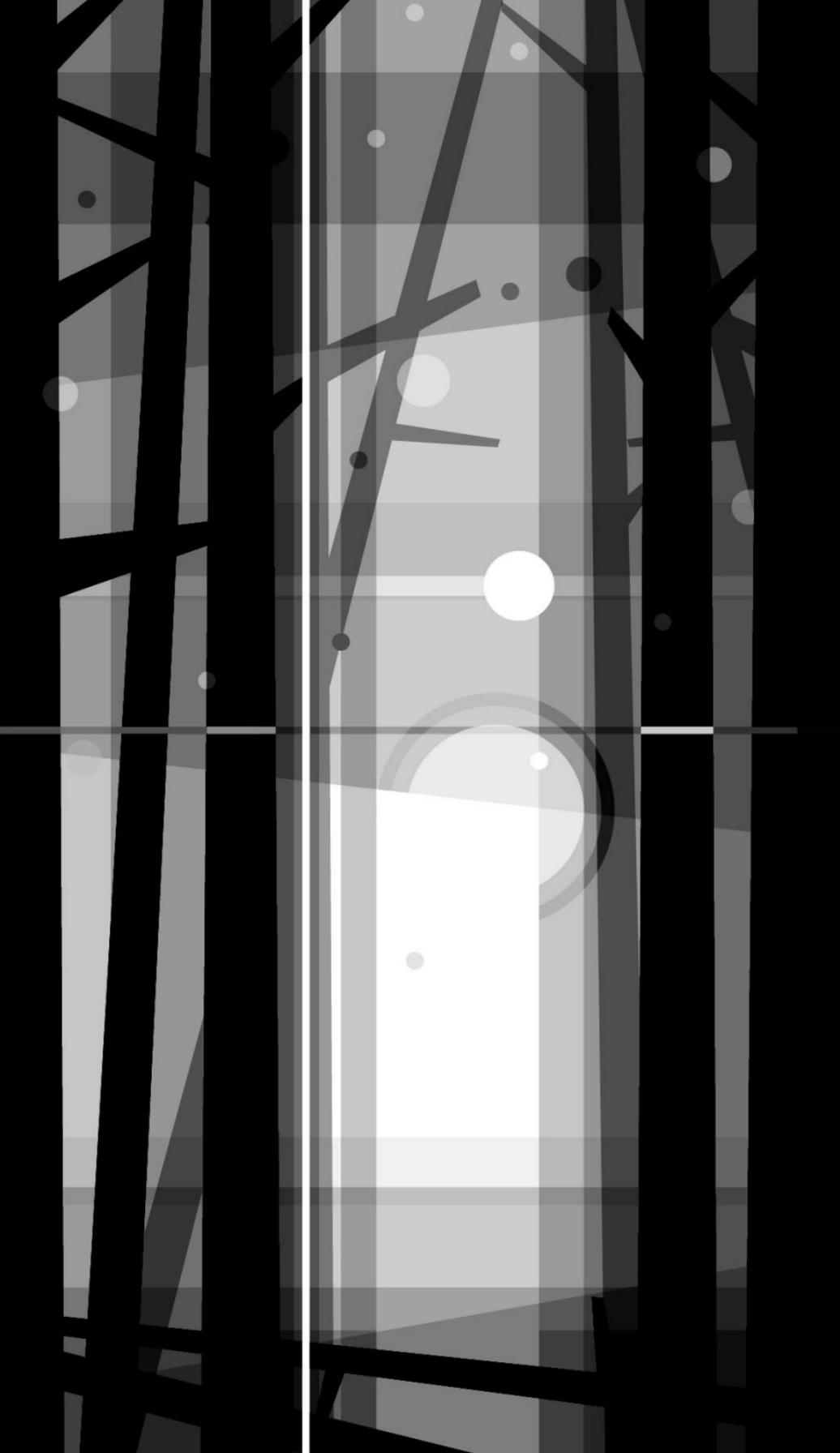
Verdi ne comprenait pas, on lui expliqua qu'ils étaient assis tous ensemble, que Munthe avait posé sa main sur son front et que tout d'un coup Verdi n'était plus dans la pièce. C'était comme si Munthe leur avait fait un numéro d'illusionniste, ils avaient regardé sous la table et dans les armoires, mais c'était évidemment inutile. Ils avaient bien vu comment Verdi était là et, l'instant d'après, n'était plus là.

« Je n'ai jamais rien vu de tel, dit Munthe. Je sais que l'hypnose peut avoir des effets aussi sur les spectateurs, mais cela, ce genre de chose, je n'en ai même jamais entendu parler.

— J'étais au bord de la mer, dit Verdi. Je ne sais pas comment je me suis retrouvé là-bas. »

Traduit de l'estonien par ANTOINE CHALVIN







Ce recueil vous invite à découvrir la littérature estonienne à travers quelques œuvres marquantes des XX^e et XXI^e siècles.

Vous y trouverez des traductions d'extraits de onze romans estoniens encore inédits en français.

www.estlit.ee



ISBN 978-9916-9368-2-5

estlit@estlit.ee